God
844.3
Mon/ESS
101743

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 06 February, 2016

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE,

AVEC LES NOTES DE TOUS LES COMMENTATEURS,

ET PRÉCÉDÉS

10174

DE L'ÉLOGE DE MONTAIGNE,

PAR M. VILLEMAIN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME CINQUIÈME.

101 5

PARIS,

FROMENT, QUAI DES AUGUSTINS, N° 37.

M DCCC XXV.

074.5
Mon/ESS
101743

00101743

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

SUITE DU LIVRE II.

CHAPITRE XIII.

DE IUGER DE LA MORT D'AULTRUY.

Sommaire. Tout homme se flatte d'échapper longtemps à la mort. L'un croit que la nature entière est intéressée à sa conservation ; l'autre, s'il est en danger, s'imagine qu'il ne peut périr sans que le monde entier ne soit bouleversé. — Avant d'attribuer du courage à beaucoup de personnages dont on cite les derniers moments, il faut examiner dans quelles circonstances ils se trouvaient. La fermeté que nous admirons en eux ne venait souvent que de la crainte de subir une mort ou lente ou honteuse. — Lâcheté de quelques hommes qui, après avoir résolu de se donner la mort, s'en sont repentis. — Quelles sont les morts véritablement courageuses.

Exemples : César ; Caligula ; Tibère ; Hêliogabale ; Lucius Domitius ; Plautius Sileranus; Albucilla; Démosthène ; Fimbria ; Ostorius ; Adrien ; — Socrate ; Pomponius Atticus ; Cléanthes ; Tullius Marcellinus ; Caton.

Quand nous iugeons de l'asseurance d'aultruy en la mort, qui est sans doubte la plus remarquable action de la vie humaine, il se fault prendre garde d'une chose, Que malayseement on croit estre arrivé à ce poinct. Peu de gents meurent, resolus que ce soit leur heure derniere ; et n'est endroict où la piperie de l'esperance nous amuse plus : elle ne cesse de corner aux aureilles : « D'aultres ont bien esté plus malades sans mourir; L'affaire n'est pas si desesperee qu'on pense ; et au pis aller, Dieu a bien faict d'aultres miracles. » Et advient cela, de ce que nous faisons trop de cas de nous : il semble que l'université des choses souffre aulcunement de nostre aneantissement, et qu'elle soit compassionnee à nostre estat; d'autant que nostre veue alterce se represente les choses abusivement, et nous est advis qu'elles luy faillent à mesure qu'elle leur fault : comme ceulx qui voyagent en mer, à qui les montaignes, les campaignes, les villes, le ciel, et la terre vont mesme bransle et quant et quant eulx :

Provehimur portu, terræque urbesque recedunt. (1)

Qui veid iamais vieillesse qui ne louast le temps passé et ne blasmast le present, chargeant le monde et les mœurs des hommes de sa misere et de son chagrin?

Iamque caput quassans, grandis suspirat arator,
. . . . . .
Et cùm tempora temporibus præsentia confert
Præteritis, laudat fortunas sæpè parentis,
Et crepat antiquum genus ut pietate repletum. (2)

Nous entraisnons tout avecques nous; d'où il s'ensuit que nous estimons grande chose nostre mort, et qui ne passe pas si ayseement, ny sans solenne consultation des astres; *tot circa unum caput tumultuantes deos* (3); et le pensons d'autant plus, que plus nous nous prisons: « Comment! tant de science se perdroit elle avecques tant de dommage, sans particulier soulcy des destinees? Un' ame si rare et exemplaire ne couste elle non plus à tuer, qu'un'

(1) La terre et les villes reculent à mesure que nous nous éloignons du port. *Énéide*, l. 3, v. 72.

(2) Le vieux laboureur secoue, en soupirant, sa tête chauve; il compare le temps passé avec le présent; il envie le sort de ses pères, et parle sans cesse de la piété des anciens temps. Lucret. l. 2, v. 1165.

(3) Tant de dieux en mouvement pour la vie d'un seul homme. M. Senec. *Suasoriar.* l. 1, suasor. 4.

ame populaire et inutile ? Cette vie, qui en couvre tant d'aultres, de qui tant d'aultres vies despendent, qui occupe tant de monde par son usage, remplit tant de places, se desplace elle comme celle qui tient à son simple nœud? » Nul de nous ne pense assez n'estre qu'un : de là viennent ces mots de Cesar à son pilote, plus enflez que la mer qui le menaceoit :

Italiam si, cœlo auctore, recusas,
Me pete : sola tibi causa hæc est iusta timoris,
Vectorem non nosse tuum ; perrumpe procellas,
Tutelà secure mei : (1)

et ceulx cy,

Credit iam digna pericula Cæsar
Fatis esse suis ; tantusque evertere (dixit)
Me superis labor est, parvâ quem puppe sedentem,
Tam magno petiere mari : (2)

et cette resverie publicque, que le soleil porta en son front, tout le long d'un an, le dueil de sa mort :

(1) Au défaut des dieux, vogue sous mes auspices : tu ignores qui tu conduis, et voilà pourquoi tu te troubles! Fort de mon appui, précipite-toi à travers la tempête. Lucan. l. 5, v. 579.

(2) César reconnaît enfin des périls dignes de son courage. Quoi! dit-il, les immortels ont besoin de tant d'efforts pour perdre César! ils attaquent le frêle esquif où je suis assis, de toute la fureur des mers. Lucan. l. 5, v. 653.

Ille etiam extincto miseratus Cæsare Romam,
Cùm caput obscurâ nitidum ferrugine texit : (1)

et mille semblables, de quoy le monde se laisse si ayseement piper, estimant que nos interests alterent le ciel, et que son infinité se formalise de nos menues actions : *Non tanta cælo societas nobiscum est, ut nostro fato mortalis sit ille quoque siderum fulgor.* (2)

Or, de iuger la resolution et la constance en celuy qui ne croit pas encores certainement estre au dangier, quoy qu'il y soit, ce n'est pas raison ; et ne suffit pas qu'il soit mort en cette desmarche, s'il ne s'y estoit mis iustement pour cet effect : il advient à la pluspart de roidir leur contenance et leurs paroles pour en acquerir reputation, qu'ils esperent encores iouïr vivants. D'autant que i'en ay veu mourir, la fortune a disposé les contenances, non leur desseing ; et de ceulx mesmes qui se sont anciennement donné la mort, il y a bien à choisir (*a*) si c'est une mort soubdaine, ou mort qui ayt du temps.

(1) A la mort du grand César, le soleil prit part au malheur de Rome, et couvrit son front d'un voile lugubre. Virg. *Georg.* l. 1, v. 466.

(2) Il n'y a point de si grande alliance entre le ciel et nous, qu'à notre mort la lumière des astres vienne à s'éteindre. Plin, *Hist. nat.* l. 2, c. 8.

(*a*) *A examiner.—Il est nécessaire d'observer si c'est une mort soudaine, ou qui vienne, pour ainsi dire, à pas comptés.* — C.

Ce cruel (*a*) empereur romain disoit de ses prisonniers, qu'il leur vouloit faire sentir la mort; et si quelqu'un se desfaisoit en prison, « Celuy là m'est eschappé, » disoit il : il vouloit estendre la mort et la faire sentir par les torments.

Vidimus et toto quamvis in corpore cæso
Nil animæ lethale datum, moremque nefandæ
Durum sævitiæ, pereuntis parcere morti. (1)

De vray, ce n'est pas si grand' chose d'establir, tout sain et tout rassis, de se tuer; il est bien aysé de faire le mauvais avant que de venir aux prinses : de maniere que le plus effeminé homme du monde, Heliogabalus, parmi ses plus lasches voluptez, desseignoit (*b*) bien de se faire mourir delicatement où l'occasion l'en forceroit; et, à fin que sa mort ne desmentist point le reste de sa vie, avoit faict bastir (*c*) exprez une tour sumptueuse, le bas et le de-

(*a*) Le cruel empereur qui voulait faire sentir la mort à ses prisonniers, c'était Caligula, comme on peut voir dans sa *Vie*, écrite par SUÉTONE, § 30; et c'est Tibère qui dit d'un prisonnier nommé *Carvilius*, qui s'était tué lui-même, qu'il lui était échappé : *Carvilius me evasit*. SUÉTONE, dans la *Vie de Tibère*, § 61. Mais ces deux monstres se ressemblent si fort en cruauté, qu'il est aisé de prendre l'un pour l'autre. — C.

(1) Nous l'avons vu ce corps, qui, tout couvert de plaies, n'avait pas encore reçu le coup mortel, et dont on ménageait la vie, par un excès inouï de cruauté. LUCAIN. l. 4, v. 178.

(*b*) *Projetait bien.*

(*c*) LAMPRIDE, p. 112, 113, *Hist. August.* — C.

vant de laquelle estoit planché d'ais enrichis d'or et de pierreries, pour se precipiter; et aussi faict faire des chordes d'or et de soye cramoisie pour s'estrangler; et battre une espee d'or pour s'enferrer; et gardoit du venin dans des vaisseaux d'emeraude et de topaze, pour s'empoisonner, selon que l'envie luy prendroit de choisir de toutes ces façons de mourir :

Impiger..... et fortis, virtute coactâ; (1)

toutesfois, quant à cettuy cy, la mollesse de ses apprests rend plus vraysemblable que le nez luy eust saigné, qui l'en eust mis au propre (*a*). Mais de ceulx mesmes qui, plus vigoreux, se sont resolus à l'execution, il fault veoir, dis ie, si c'a esté d'un coup qui ostast le loisir d'en sentir l'effect : car c'est à deviner, à veoir escouler la vie peu à peu, le sentiment du corps se meslant à celuy de l'ame, s'offrant le moyen de se repentir, si la constance s'y feust trouvee, et l'obstination en une si dangereuse volonté.

Aux guerres civiles de Cesar, Lucius Domitius, prins en (*b*) l'Abbruzze, s'estant empoi-

(1) Courageux par nécessité. Lucan. l. 4, v. 798.

(*a*) *Si on l'eût mis dans ce cas.*

(*b*) Je mets ici l'*Abbruzze* au lieu de la *Prusse*, faute d'impression que j'ai trouvée dans toutes mes éditions de Montaigne. Sur cette aventure de Domitius, *voyez* Plutarque, dans la *Vie de J. César*, c. 10. — C.

sonné (*a*), s'en repentit aprez. Il est advenu de nostre temps que tel, resolu de mourir, et de son premier essai n'ayant donné assez avant, la demangeaison de la chair luy repoulsant le bras, se reblecea bien fort à deux ou trois fois aprez, mais ne peut iamais gaigner sur luy d'enfoncer le coup. Pendant qu'on faisoit le procez à Plautius Silvanus, Urgulania (*b*), sa mere grand', luy envoya un poignard, duquel n'ayant peu venir à bout de se tuer, il se feit couper les veines à ses gents. Albucilla (*c*), du temps de Tibere, s'estant, pour se tuer, frappee trop mollement, donna encores à ses parties moyen de l'emprisonner et faire mourir à leur mode. Autant en feit le capitaine Demosthenes (*d*), aprez sa route en la Sicile : et C. Fimbria (*e*), s'estant frappé trop foiblement, impetra de son valet de l'achever. Au rebours, Ostorius (*f*), lequel, pour ne se pouvoir servir de son bras, desdaigna d'employer celuy de son serviteur à aultre chose qu'à tenir le poignard droict et ferme; et, se donnant le bransle, porta luy mesme sa gorge à l'encontre, et la transpercea.

(*a*) Plutarque, *Vie de J. César*, c. 10. — C.
(*b*) Tacite, *Annal.* l. 4. — C.
(*c*) *Id. ibid.* l. 6, à la fin. — C.
(*d*) Plutarque, *Vie de Nicias*, c. 10. — C.
(*e*) Appien d'Alexandrie, *de Bello Mithrid.* — C.
(*f*) Tacite, *Annal.* l. 16. — C.

C'est une viande, à la verité, qu'il fault engloutir sans mascher, qui n'a le gosier ferré à glace : et pourtant l'empereur Adrianus (*a*) feit que son medecin marquast et circonscrivist, en son tettin, iustement l'endroict mortel, où celuy eust à viser, à qui il donna la charge de le tuer. Voylà pourquoy Cesar, quand on luy demandoit quelle mort il trouvoit la plus souhaitable, « La moins premeditee, respondit il, et la plus courte (1). » Si Cesar l'a osé dire, ce ne m'est plus lascheté de le croire. « Une mort courte, dict Pline, est le souverain heur de la vie humaine (2). » Il leur fasche de la recognoistre. Nul ne se peult dire estre resolu à la mort, qui craint à la marchander, qui ne peult la soustenir, les yeulx ouverts : ceulx qu'on veoid aux supplices courir à leur fin, et haster l'execution et la presser, ils ne le font pas de resolution, ils se veulent oster le temps de la considerer; l'estre mort ne les fasche pas, mais ouy bien le mourir;

Emori nolo, sed me esse mortuum nihili æstimo : (3)

(*a*) Xiphilin, *Vie d'Adrien.* — C.

(1) *In sermone nato... quisnam esset finis vitæ commodissimus, repentinum inopinatumque prætulerat.* Sueton. *in J. Cæsar.* § 87.

(2) *Mortes repentinæ, hoc est summa vitæ felicitas.* Hist. nat. l. 7, c. 53.

(3) Je ne crains pas d'être mort, mais de mourir. Cicéron, *Tusc. quæst.* l. 1, c. 8.

c'est un degré de fermeté auquel i'ay experimenté que ie pourrois arriver, comme ceulx qui se iectent dans les dangiers, ainsi que dans la mer, à yeulx clos.

Il n'y a rien, selon moy, plus illustre en la vie de Socrates, que d'avoir eu trente iours entiers à ruminer le decret de sa mort, de l'avoir digeree tout ce temps là d'une trescertaine esperance, sans esmoy, sans alteration, et d'un train d'actions et de paroles ravallé (*a*) plustost et anonchaly (*b*), que tendu et relevé par le poids d'une telle cogitation. (*c*)

Ce Pomponius Atticus, à qui Cicero escript, estant malade, feit appeller Agrippa, son gendre, et deux ou trois aultres de ses amis; et leur dict (*d*) qu'ayant essayé qu'il ne gaignoit rien à se vouloir guarir, et que tout ce qu'il faisoit pour allonger sa vie, allongeoit aussi et augmentoit sa douleur, il estoit deliberé de mettre fin à l'un et à l'aultre, les priant de trouver bonne sa deliberation, et, au pis aller, de ne perdre point leur peine à l'en destourner. Or, ayant choisi de se tuer par abstinence,

---

(*a*) *Rabaissé.* — E. J.

(*b*) *Rendu nonchalant, languissant, sans force et sans effet.* — E. J.

(*c*) *Pensée.* Du mot latin *cogitatio*, qui signifie *pensée*, a été fabriqué *cogitation*, qui se trouve aussi dans Nicot. — C.

(*d*) Cornel. Nepos, *Vie d'Atticus*, vers la fin. — C.

voylà sa maladie guarie par accident : ce remede, qu'il avoit employé pour se desfaire, le remet en santé. Les medecins et ses amis, faisants feste d'un si heureux evenement, et s'en resiouissants avecques luy, se trouverent bien trompez, car il ne leur feut possible pour cela de luy faire changer d'opinion, disant qu'ainsi comme ainsi luy falloit il, un iour, franchir ce pas, et qu'en estant si avant, il se vouloit oster la peine de recommencer un' aultre fois. Cettuy ci ayant recogneu la mort tout à loisir, non seulement ne se descourage pas au ioindre, mais il s'y acharne; car estant satisfait en ce pourquoy il estoit entré en combat, il se picque par braverie d'en veoir la fin : c'est bien loing au delà de ne craindre point la mort, que de la vouloir taster et savourer.

L'histoire du philosophe Cleanthes (*a*) est fort pareille : Les gengives (*b*) luy estoient enflees et pourries; les medecins luy conseillerent d'user d'une grande abstinence : ayant ieusné deux iours, il est si bien amendé qu'ils luy declarent sa guarison, et permettent de retourner à son train de vivre accoustumé; luy, au re-

(*a*) Diog. Laerce, *Vie de Cléanthe*, l. 8, segm. 176. — C.

(*b*) Ou *gencives*, comme on a mis dans les dernières éditions, et comme nous parlons présentement. C. — *Gengive* vient du latin *gingiva*, d'où vient également notre mot actuel *gencive*, par le changement ordinaire du *g* en *c*. — E. J.

bours, goustant desià quelque doulceur en cette defaillance, entreprend de ne se retirer plus arriere, et franchit le pas qu'il avoit fort advancé.

Tullius Marcellinus (*a*), ieune homme romain, voulant anticiper l'heure de sa destinee, pour se desfaire d'une maladie qui le gourmandoit plus qu'il ne vouloit souffrir, quoyque les medecins luy en promissent guarison certaine, sinon si soubdaine, appella ses amis pour en deliberer : les uns, dict Seneca, luy donnoient le conseil que par lascheté ils eussent prins pour eulx mesmes; les aultres, par flatterie, celuy qu'ils pensoient luy debvoir estre plus agreable : mais un stoïcien luy dict ainsi (*b*) : « Ne te travaille pas, Marcellinus, comme si « tu deliberois de chose d'importance : ce n'est « pas grand' chose que vivre; tes valets et les « bestes vivent : mais c'est grand' chose de « mourir honnestement, sagement et constamment. Songe combien il y a que tu foys mesme chose, manger, boire, dormir; boire, « dormir et manger : nous rouons (*c*) sans cesse

(*a*) Sénèque, ép. 77. — C.

(*b*) *Id. ibid.*

(*c*) *Nous tournons.* C'est ce que signifie *rouer* dans Nicot. C. — Il a encore cette signification en terme de marine : on dit *rouer une manœuvre*, pour la plier en rond, *in orbem circumvolvere.* Ainsi *rouer*, c est tourner comme une roue. — E. J.

« en ce cercle : Non seulement les mauvais ac-
« cidents et insupportables, mais la satieté
« mesme de vivre donne envie de la mort. »
Marcellinus n'avoit besoing d'homme qui le conseillast, mais d'homme qui le secourust : les serviteurs craignoient de s'en mesler ; mais ce philosophe leur feit entendre que les domestiques sont souspeçonnez lors seulement qu'il est en doubte si la mort du maistre a esté volontaire : aultrement qu'il seroit d'aussi mauvais exemple de l'empescher, que de le tuer ; d'autant que

Invitum qui servat, idem facit occidenti. (1)

Aprez il advertit Marcellinus qu'il ne seroit pas messeant, comme le dessert des tables se donne aux assistants, nos repas faicts, aussi la vie finie, de distribuer quelque chose à ceulx qui en ont esté les ministres. Or, estoit Marcellinus de courage franc et liberal : il feit despartir quelque somme à ses serviteurs, et les consola. Au reste, il n'y eut besoing de fer ny de sang ; il entreprint de s'en aller de cette vie, non de s'en fuyr ; non d'eschapper à la mort, mais de l'essayer (*a*). Et pour se donner loisir de la

(1) C'est tuer un homme, que de le sauver malgré lui. Hor. *de Arte poet.* v. 467.

(*a*) *De la goûter.* — E. J.

marchander (*a*), ayant quitté toute nourriture, le troisiesme iour suyvant, aprez s'estre faict arrouser d'eau tiede, il defaillit peu à peu, et non sans quelque volupté, à ce qu'il disoit. De vray, ceulx qui ont eu ces defaillances de cœur qui prennent par foiblesse, disent n'y sentir aulcune douleur, ains plustost quelque plaisir, comme d'un passage au sommeil et au repos. Voylà des morts estudiees et digerees. Mais afin que le seul Caton peust fournir à tout exemple de vertu, il semble que son bon destin luy feist avoir mal en la main, dequoy il se donna le coup, à ce qu'il eust loisir d'affronter la mort et de la colleter (*b*), renforceant le courage au dangier, au lieu de l'amollir. Et si c'eust esté à moy de le representer en sa plus superbe assiette, c'eust esté deschirant tout ensanglanté ses entrailles; plustost que l'espee au poing, comme feirent les statuaires de son temps : car ce second meurtre feut bien plus furieux que le premier.

(*a*) Sénèque, epist. 77. — C.

(*b*) De l'affronter, de se mesurer avec elle.

CHAPITRE XIV.

COMME NOSTRE ESPRIT S'EMPESCHE SOY MESME.

Sommaire. L'homme qui se trouverait placé entre deux objets *également* propres à exciter son envie, ne saurait pour lequel se décider. Mais le cas supposé est impossible, et il y aurait toujours une raison légère, même *imperceptible*, qui porterait à faire un choix. — Cette hypothèse, au reste, et tant d'autres de même espèce, ne servent qu'à fortifier dans leur opinion ceux qui pensent que tout n'est ici bas que doute et incertitude.

Exemple : Pline.

C'EST une plaisante imagination, de concevoir un esprit balancé iustement entre deux parcilles envies : car il est indubitable qu'il ne prendra iamais parti, d'autant que l'application et le chois porte inegualité de prix, et qui nous logeroit entre la bouteille et le iambon, avecques egual appetit de boire et de manger, il n'y auroit sans doubte remede que de mourir de soif et de faim. Pour pourveoir à cet inconvenient, les stoïciens (*a*), quand on leur demande

(*a*) PLUTARQUE, dans les *Contredits des philosophes stoïques*, c. 24. — C.

d'où vient en nostre ame l'eslection de deux choses indifferentes, et qui faict que d'un grand nombre d'escus nous en prenions plustost l'un que l'aultre, estants touts pareils, et n'y ayant aulcune raison qui nous incline à la preference, respondent que ce mouvement de l'ame est extraordinaire et desreglé, venant en nous d'une impulsion estrangiere, accidentale et fortuite. Il se pourroit dire, ce me semble, plustost, que aulcune chose ne se presente à nous, où il n'y ait quelque difference pour legiere qu'elle soit; et que, ou à la veue ou à l'attouchement, il y a tousiours quelque choix qui nous tente et attire, quoyque ce soit imperceptiblement : pareillement qui presupposera une fiscelle egalement forte par tout, il est impossible de toute impossibilité qu'elle rompe, car par où voulez vous que la faulsee commence? et de rompre par tout ensemble, il n'est pas en nature. Qui ioindroit encores à cecy les propositions geometriques qui concluent, par la certitude de leurs demonstrations, le contenu plus grand que le contenant, le centre aussi grand que sa circonference, et qui trouvent deux lignes s'approchant sans cesse l'une de l'aultre, et ne se pouvant iamais ioindre, et la pierre philosophale, et quadrature du cercle, où la raison et l'effect sont si opposites; en tireroit à l'adventure quelque argument pour secourir ce mot

hardy de Pline. *Solum certum nihil esse certi, et homine nihil miseriùs aut superbiùs.* (1)

CHAPITRE XV. (a)

QUE NOSTRE DESIR S'ACCROIST PAR LA MALAYSANCE.

Sommaire. C'est la difficulté d'obtenir, et la crainte de perdre, qui donnent plus de prix aux jouissances. — Les obstacles rendent les plaisirs de l'amour plus piquants. — Tout ce qui est étranger a plus d'attrait pour nous. — Défendre une chose, c'est la faire desirer; mais l'abondance nous est aussi à charge que la disette. — Si les femmes se voilent et affectent de la pudeur, c'est pour exciter nos desirs. — Le zèle pour la religion se ranime au milieu des troubles et des agitations. — En défendant les divorces, on a affaibli les nœuds du mariage. — La sévérité des supplices, loin d'empêcher les crimes, en augmente le nombre. Il y a des peuples qui ont existé sans lois répressives. Montaigne, au milieu des guerres civiles, a ga-

(1) Il n'y a rien de certain que l'incertitude, et rien de plus misérable et de plus fier que l'homme. PLIN. *Hist. nat.* l. 2, c. 7. — C'est ainsi que Montaigne traduit ce passage dans sa première édition, *Bourdeaux*, 1580. — C.

(a) Les derniers mots de ce chapitre prouvent que Montaigne avait trente ans lorsqu'il l'écrivit.

ranti sa maison de toute invasion, en la laissant ouverte et sans défense.

Exemples : Lycurgue et les lois de Lacédémone; la courtisane Flora ; l'Impératrice Poppée ; le peuple des Argippées.

Il n'y a raison qui n'en aye une contraire, dict le plus sage parti des philosophes. Ie rémaschois (*a*) tantost ce beau mot qu'un ancien (*b*) allegue pour le mespris de la vie, « Nul bien ne nous peult apporter plaisir, si ce n'est celuy à la perte duquel nous sommes preparez; » *In æquo est dolor amissæ rei, et timor amittendæ* (1) ; voulant gaigner par là que la fruïtion de la vie ne nous peult èstre vrayement plaisante, si nous sommes en crainte de la perdre.

Il se pourroit toutesfois dire, au revers, que nous serrons et embrassons ce bien, d'autant plus estroict et avecques plus d'affection que nous le voyons nous estre moins seur, et craignons qu'il nous soit osté : car il se sent evidemment, comme le feu se picque à l'assistance du froid, que nostre volonté s'aiguise aussi par le contraste :

(*a*) *Remascher*, au figuré, c'est repasser plusieurs fois dans son esprit. — E. J.

(*b*) Sénèque, epist. 4.

(1) La chagrin d'avoir perdu une chose, et la crainte de la perdre, affectent également l'esprit. Senec. epist. 98.

Si nunquam Danaën habuisset ahenea turris,
Non esset Danaë de Jove facta parens; (1)

et qu'il n'est rien naturellement si contraire à nostre goust, que la satieté qui vient de l'ayssance; ny rien qui l'aiguise tant, que la rareté et difficulté : *omnium rerum voluptas, ipso quo debet fugare periculo, crescit.* (2)

Galla, nega : satiatur amor, nisi gaudia torquent. (3)

Pour tenir l'amour en haleine, Lycurgue ordonna que les mariez de Lacedemone ne se pourroient practiquer qu'à la desrobbee (*a*), et que ce seroit pareille honte de les rencontrer couchez ensemble qu'avecques d'aultres. La difficulté des assignations, le dangier des surprinses, la honte du lendemain,

Et languor, et silentium,
. . . . et latere
Petitus imo spiritus; (4)

---

(1) Si Danaé n'eût pas été renfermée dans une tour d'airain, elle n'eût jamais donné des fils à Jupiter. Ovid. *Amor.* l. 2, eleg. 19, v. 27.

(2) En tout, le plaisir reçoit un nouvel attrait du péril même qui devrait nous en éloigner. Senec. *de Benefic.* l. 7, c. 9.

(3) Galla, refuse-moi quelquefois : l'amour se rassasie bientôt, si le plaisir n'est mêlé de tourment. Martial. l. 4, epigr. 37.

(*a*) *Voyez* Plutarque, *Vie de Lycurgue.*

(4) Et la langueur, et le silence, et des soupirs tirés du fond du cœur. Hor. *Epod. lib.* od. 11, v. 13.

c'est ce qui donne poincte à la saulse. Combien de ieux treslascifvement plaisants naissent de l'honneste et vergongneuse maniere de parler des ouvrages de l'amour? La volupté mesme cherche à s'irriter par la douleur : elle est bien plus sucree quand elle cuict, et quand elle escorche. La courtisane Flora disoit (*a*) n'avoir iamais couché avecques Pompeius, qu'elle ne luy eust faict porter les marques de ses morsures.

Quod petiere, premunt arctè, faciuntque dolorem
Corporis, et dentes inlidunt sæpè labellis :
. . . . . .
Et stimuli subsunt, qui instigant lædere idipsum
Quodcunque est, rabies unde illæ germina surgunt. (1)

Il en va ainsi partout; la difficulté donne prix aux choses : ceulx de la Marque d'Ancone (*b*) font plus volontiers leurs vœux à sainct Iacques (*c*), et ceulx de Galice à Nostre dame de

(*a*) PLUTARQUE, *Vie de Pompée*, c. 1. — C.

(1) Ils serrent avec fureur l'objet de leurs desirs; ils le blessent, et, d'une dent cruelle, impriment sur ses lèvres des baisers douloureux;... ils sont animés, par de secrets aiguillons, contre l'objet qui allume la fureur de leurs transports. LUCRET. l. 4, v. 1076.

(*b*) La *Marche d'Ancône*, en Italie, où est *Notre-Dame de Lorette*. — C.

(*c*) *Saint-Jacques de Compostelle, en Galice*. — C.

Lorete : on faict au Liege (*a*) grande feste des bains de Luques ; et en la Toscane, de ceulx d'Aspa (*b*) : il ne se veoid gueres de Romains en l'eschole de l'escrime à Rome, qui est pleine de François. Ce grand Caton se trouva, aussi bien que nous, desgousté de sa femme, tant qu'elle feut sienne, et la desira quand elle feut à un aultre. I'ay chassé au haras un vieux cheval, duquel à la senteur des iuments on ne pouvoit venir à bout : la facilité l'a incontinent saoulé envers les siennes ; mais envers les estrangieres et la premiere qui passe le long de son pastis, il revient à ses importuns hennissements et à ses chaleurs furieuses, comme devant. Nostre appetit mesprise et oultrepasse ce qui luy est en main, pour courir aprez ce qu'il n'a pas :

Transvolat in medio posita, et fugientia captat. (1)

Nous deffendre quelque chose, c'est nous en donner envie :

Nisi tu servare puellam
Incipis, incipiet desinere esse mea : (2)

nous l'abandonner tout à faict, c'est nous en

(*a*) *A Liége, ou aux eaux de Spa, près de Liége.* — E. J.

(*b*) *De Spa, près de Liége.* — C.

(1) Il dédaigne ce qui est à sa disposition, et poursuit ce qui fuit. Hor. sat. 2, l. 1, v. 108.

(2) Si tu ne fais garder ta maîtresse, elle cessera bientôt d'être à moi. Ovid. *Amor.* l. 2, eleg. 19, v. 47.

engendrer mespris. La faulte et l'abondance retumbent en mesme inconvenient :

Tibi quod superest, mihi quod defit, dolet : (1)

le desir et la iouïssance nous mettent pareillement en peine. La rigueur des maistresses est ennuyeuse; mais l'aysance et la facilité l'est, à vray dire, encores plus : d'autant que le mescontentement et la cholere naissent de l'estimation en quoy nous avons la chose desiree, aiguisent l'amour et le reschauffent; mais la satieté engendre le desgoust; c'est une passion mousse, hebetee, lasse et endormie.

Si qua volet regnare diù, contemnat amantem. (2)

Contemnite, amantes :
Sic hodiè veniet, si qua negavit heri. (3)

Pourquoy inventa Poppea de masquer les beautez de son visage, que pour les rencherir à ses amants? Pourquoy a lon voilé iusques au dessoubs des talons ces beautez que chascune desire montrer, que chascun desire veoir ? pour-

(1) Tu te plains de ton superflu, et moi de mon indigence. Terent. *Phorm.* act. 1, sc. 3, v. 9.

(2) Voulez-vous régner long-temps sur votre amant, dédaignez ses prières. Ovid. *Amor.* l. 2, eleg. 19, v. 33.

(3) Amants, faites les dédaigneux : celle qui vous refusa hier viendra elle-même s'offrir à vous. Propert. eleg. 14, l. 2, v. 19.

quoy coùvrent elles de tant d'empeschements, les uns sur les aultres, les parties où loge principalement nostre desir et le leur? et à quoy servent ces gros bastions, de quoy les nostres viennent d'armer leurs flancs, qu'à leurrer nostre appetit, et nous attirer à elles en nous esloingnant?

Et fugit ad salices, et se cupit antè videri. (1)

Interdùm tunicâ duxit operta moram. (2)

A quoy sert l'art de cette honte virginale, cette froideur rassise, cette contenance severe, cette profession d'ignorance des choses qu'elles sçavent mieulx que nous qui les en instruisons, qu'à nous accroistre le desir de vaincre, gourmander et fouler à nostre appetit toute cette cerimonie et ces obstacles? car il y a non seulement du plaisir, mais de la gloire encores, d'affolir (*a*) et desbaucher cette molle doulceur et cette pudeur enfantine, et de renger à la mercy de nostre ardeur une gravité froide et magis-

(1) La bergère court se cacher dans les saules, mais auparavant elle desire être aperçue. Virg. eclog., v. 65.

(2) Souvent elle a opposé sa robe à mes impatients désirs. Propert. eleg. 15, l. 2, v. 6.

(*a*) *De porter à une gaîté licencieuse cette molle douceur. Affolir*, rendre fou, badin. C'est sans doute dans ce sens-là que Montaigne emploie ici ce mot, qui, du reste, ne se trouve dans aucun de nos vieux dictionnaires. — C.

trale : c'est gloire, disent ils, de triumpher de la modestie, de la chasteté et de la temperance; et qui desconseille aux dames ces parties là, il les trahit et soy mesme : il fault croire que le cœur leur fremit d'effroy, que le son de nos mots blece la pureté de leurs aureilles, qu'elles nous en haïssent, et s'accordent à nostre importunité d'une force forcee. La beauté, toute puissante qu'elle est, n'a pas de quoy se faire savourer, sans cette entremise. Voyez en Italie, où il y a plus de beauté à vendre, et de la plus fine, comment il fault qu'elle cherche d'aultres moyens estrangiers et d'aultres arts pour se rendre agreable; et si, à la verité, quoy qu'elle face, estant venale et publicque, elle demeure foible et languissante : tout ainsi que, mesme en la vertu, de deux effects pareils, nous tenons neantmoins celuy là le plus beau et plus digne, auquel il y a plus d'empeschement et de hazard proposé.

C'est un effect de la Providence divine de permettre sa saincte Eglise estre agitee, comme nous la voyons, de tant de troubles et d'orages, pour esveiller par ce contraste les ames pies, et les r'avoir de l'oisifveté et du sommeil où les avoit plongees une si longue tranquillité : si nous contrepoisons la perte que nous avons faicte par le nombre de ceulx qui se sont desvoyez, au gaing qui nous vient pour nous estre

remis en haleine, resuscité nostre zele et nos forces à l'occasion de ce combat, ie ne sçais si l'utilité ne surmonte point le dommage.

Nous avons pensé attacher plus ferme le nœud de nos mariages, pour avoir osté tout moyen de les dissouldre; mais d'autant s'est desprins et relasché le nœud de la volonté et de l'affection, que celuy de la contraincte s'est estrecy : et, au rebours, ce qui teint les mariages, à Rome, si long temps en honneur et en seureté, feut la liberté de les rompre qui vouldroit; ils gardoient mieulx leurs femmes, d'autant qu'ils les pouvoient perdre, et, en pleine licence de divorces, il se passa cinq cents ans, et plus, avant que nul s'en servist. (*a*)

> Quod licet, ingratum est; quod non licet, acriùs urit. (1)

A ce propos se pourroit ioindre l'opinion d'un ancien, « Que les supplices aiguisent les vices, plustost qu'ils ne les amortissent; Qu'ils n'engendrent point le soing de bien faire, c'est l'ouvrage de la raison et de la discipline, mais seu-

(*a*) *Repudium inter uxorem et virum, à condità Urbe usque ad vigesimum et quingentesimum annum, nullum intercessit.* Valer. Max. l. 2, c. 1, § 4.

(1) Ce qui est permis n'a aucun attrait pour nous; ce qui est défendu irrite nos desirs Ovid. *Amor.* l. 2, el. 19, v. 3.

lement un soing de n'estre surprins en faisant mal : »

Latiùs excisæ pestis contagia serpunt : (1)

ie ne sçais pas qu'elle soit vraye; mais cecy sçais ie par experience, que iamais police ne se trouva reformee par là : l'ordre et reglement des mœurs despend de quelque aultre moyen.

Les histoires grecques (*a*) font mention des Argippees, voisins de la Scythie, qui vivent sans verge et sans baston à offenser; que non seulement nul n'entreprend d'aller attaquer, mais quiconque s'y peult sauver, il est en franchise, à cause de leur vertu et saincteté de vie; et n'est aulcun si osé d'y toucher : on recourt à eulx pour appoincter les differends qui naissent entre les hommes d'ailleurs. Il y a nation où la closture des iardins et des champs qu'on veult conserver, se faict d'un filet de coton, et se treuve bien plus seure et plus ferme que nos fossez et nos hayes. *Furem signata sollicitant.... Aperta effractarius prœterit.* (2)

A l'adventure sert, entre aultres moyens,

(1) Le mal qu'on croyait avoir extirpé gagne et s'étend au loin. *Itinerar. Rutilii*, l. 1, v. 397.

(*a*) Hérodote, l. 4, — C.

(2) Les serrures attirent les voleurs; ceux qui brisent les portes n'entrent pas dans les maisons ouvertes. Senec. epist. 68.

l'aysance; à couvrir ma maison de la violence de nos guerres civiles; la deffense attire l'entreprinse; et la desfiance l'offense. I'ay affoibly le desseing des soldats, ostant à leur exploict le hazard et toute matiere de gloire militaire, qui a accoustumé de leur servir de tiltre et d'excuse: ce qui est faict courageusement, est tousiours faict honorablement, en temps où la iustice est morte. Ie leur rends la conqueste de ma maison lasche et traistresse : elle n'est close à personne qui y hurte; il n'y a pour toute prouvision qu'un portier, d'ancien usage et cerimonie, qui ne sert pas tant à deffendre ma porte, qu'à l'offrir plus decemment et gracieusement; ie n'ay ny garde ny sentinelle que celle que les astres font pour moy. Un gentilhomme a tort de faire montre d'estre en deffense, s'il ne l'est parfaictement. Qui est ouvert d'un costé l'est par tout : nos peres ne penserent pas à bastir des places frontieres. Les moyens d'aissaillir, ie dis sans batterie et sans armee, et de surprendre nos maisons, croissent touts les iours au dessus des moyens de se garder; les esprits s'aiguisent generalement de ce costé là : l'invasion touche touts; la deffense non, que les riches. La mienne estoit forte selon le temps qu'elle feut faicte; ie n'y ay rien adiousté de ce costé là, et craindrois que sa force se tournast contre moy mesme; ioinct

qu'un temps paisible requerra qu'on les desfortifie. Il est dangereux de ne les pouvoir regaigner, et est difficile de s'en asseurer; car en matiere de guerres intestines, vostre valet peult estre du party que vous craignez; et où la religion sert de pretexte, les parentez mesmes deviennent infiables (*a*) avecques couverture de iustice. Les finances publicques n'entretiendront pas nos garnisons domestiques; elles s'y espuiseroient : nous n'avons pas dequoy le faire sans nostre ruyne, ou, plus incommodement et iniurieusement encores, sans celle du peuple. L'estat de ma perte ne seroit de guere pire. Au demourant, vous y perdez vous : vos amis mesmes s'amusent à accuser vostre invigilance et improvidence (*b*) plus qu'à vous plaindre, et l'ignorance ou nonchalance aux offices de vostre profession. Ce que tant de maisons gardees se sont perdues, où cette cy dure, me faict souspeçonner qu'elles se sont perdues de ce qu'elles estoient gardees; cela donne et l'envie et la raison à l'assaillant : toute garde porte visage de guerre. Qui se iectera, si Dieu veult, chez moy; mais tant y a, que ie ne l'y appelleray pas : c'est la retraicte à me reposer des guerres. I'essaye de soustraire ce coing à la

(*a*) *Peu dignes de fiance ou de confiance.* — E. J.
(*b*) *Votre négligence à veiller et à pourvoir à votre sûreté.* — C.

tempeste publicque, comme ie fois (*a*) un aultre coing en mon ame. Nostre guerre a beau changer de formes, se multiplier et diversifier en nouveaux partis : pour moy ie ne bouge. Entre tant de maisons armees, moy seul, que ie sçache, en France, de ma condition, ay fié purement au ciel la protection de la mienne; et n'en ay iamais osté ny vaisselle d'argent, ny tiltre, ny tapisserie. Ie ne veulx ny me craindre, ny me sauver à demy. Si une pleine recognoissance acquiert la faveur divine, elle me durera iusqu'au bout; sinon, i'ay tousiours assez duré pour rendre ma duree remarquable et enregistrable. Comment? il y a bien trente ans.

CHAPITRE XVI.

DE LA GLOIRE.

Sommaire. Ce qu'il faut entendre par les mots *gloire* et *honneur*. Il n'y a que Dieu seul à qui gloire et honneur appartiennent. — Plusieurs philosophes ont prêché le mépris de la gloire. C'est la louange

(*a*) Montaigne écrit toujours *ie fois*, *ie vois*, au lieu de *je fais*, *je vais*; et Amyot, contemporain de Montaigne, emploie la même orthographe, que j'ai cru devoir conserver, et dont on trouve même plusieurs exemples dans l'édition *in-folio* de 1595. — N.

qui fait les méchants princes. Il est bien rare que la gloire nous apporte des avantages réels. Le mot *cache ta vie* présuppose le mépris de la gloire. Utilité de ce précepte. — Selon d'autres philosophes, la gloire est désirable. Les plus modérés disent qu'ils ne faut ni la rechercher, ni la fuir. — Erreur de ceux qui ont cru que la vertu n'était désirable que pour la gloire qui l'accompagne. Il s'ensuivrait qu'il ne faudrait jamais faire de belles actions que lorsqu'on est remarqué. — Toute la gloire que désire Montaigne, c'est de passer une vie tranquille. — Ce qui fait la gloire, c'est le hasard; car c'est lui qui fait les succès. Que de belles actions sont inconnues, ou n'ont obtenu aucune gloire! Que de généraux dignes de toute illustration ont péri à l'attaque d'une bicoque! — La vertu doit être recherchée pour elle-même, indépendamment de l'approbation des hommes. — L'honneur ou la gloire n'est qu'un jugement favorable que le monde fait de nous: mais combien l'opinion de la multitude n'est-elle pas méprisable! Un sage doit-il attacher quelque prix au jugement des fous? — Quand on ne suivrait pas le droit chemin, parce qu'il est droit, il faudrait encore le suivre pour son propre avantage. Les choses honnêtes sont ordinairement les choses les plus avantageuses. — On estime trop les louanges, la réputation. Il vaut bien mieux vivre en soi que dans les autres. Daillleurs, on ne juge des hommes

que sur les apparences : le juge le plus sûr d'un homme, c'est lui-même. Que d'hommes veulent que leur nom soit connu, à tout prix, même par des crimes ! Qu'est-ce pourtant que la gloire attachée à un nom ? Tout le monde ne peut-il pas prendre ce nom ? N'est-il pas des noms qui sont communs à plusieurs familles ? témoin celui même de *Montaigne*. — Peu d'hommes, sur un très-grand nombre, jouissent de la gloire à laquelle ils pourraient prétendre. Dans les batailles, par exemple, dix mille hommes sont tués ou blessés ; on parle de douze ou quinze au plus. En dépit de tant d'historiens, on ne connaît que la plus petite partie des Grecs et des Romains qui ont fait de grandes actions. Quoique les hauts faits en tout genre aient été très-nombreux pendant les guerres civiles en France, du temps de Montaigne, il ne croit pas qu'on en parle encore dans cent ans. C'est, au reste, le hasard qui fait passer à la postérité les histoires elles-mêmes. — Voici pourtant ce qu'on pourrait dire en faveur de la gloire : c'est un stimulant pour les hommes. Elle les porte quelquefois à la vertu ; ils craignent le blâme de la postérité, recherchent son estime. Ainsi, il faut, quand on ne peut payer les hommes en bonne monnaie, les payer en la fausse monnaie de la gloire. C'est ce qu'ont établi tous les législateurs. — Quant aux femmes, elles ont tort d'appeler honneur ce qui est devoir. Celles qui ne sont re-

tenues que par la crainte de perdre leur honneur, sont bien près de céder.

Exemples : Chrysippe et Diogène ; les Syrènes et Ulysse ; Épicure ; Aristote ; Cicéron. — Carnéades ; Sext. Peduceus ; P. Sextil. Rufus ; M. Crassus et Hortensius. — Métrodore ; Arcésilas ; Aristippe. — César ; Alexandre. — Démétrius ; Paul-Émile ; Fabius. — Érostrate ; Manlius Capitolinus. — Les Grecs ; les Romains. Les guerres civiles de France. Les Lacédémoniens. — Platon ; Timon. — Numa et Sertorius ; Zoroastre ; Trismégiste ; Zamolxis ; Charondas ; Minos ; Lycurgue ; Dracon et Solon ; Moyse. La religion des Bédouins. — Les femmes, en général.

Il y a le nom et la chose : le nom, c'est une voix qui remarque et signifie la chose ; le nom, ce n'est pas une partie de la chose, ny de la substance, c'est une piece estrangiere ioincte à la chose, et hors d'elle.

Dieu, qui est en soy toute plenitude et le comble de toute perfection, il ne peult s'augmenter et accroistre au dedans ; mais son nom se peult augmenter et accroistre par la benediction et louange que nous donnons à ses ouvrages exterieurs : laquelle louange, puisque nous ne la pouvons incorporer en luy, d'autant qu'il n'y peult avoir accession de bien, nous l'attribuons à son nom, qui est la piece hors

de luy la plus voisine; voylà comment c'est à Dieu seul à qui gloire et honneur appartiennent : et il n'est rien si esloingué de raison, que de nous en mettre en queste pour nous, car, estants indigents et necessiteux au dedans, nostre essence estant imparfaicte, et ayant continuellement besoing d'amelioration, c'est là à quoy nous nous debvons travailler; nous sommes tout creux et vuides; ce n'est pas de vent et de voix que nous avons à nous remplir, il nous fault de la substance plus solide à nous reparer; un homme affamé seroit bien simple de chercher à se pourveoir plustost d'un beau vestement que d'un bon repas; il fault courir au plus pressé. Comme disent nos ordinaires prieres, *Gloria in excelsis Deo ; et in terrâ pax haminibus* (1). Nous sommes en disette de beauté, santé, sagesse, vertu, et telles parties essentielles : les ornements externes se chercheront, aprez que nous aurons pourveu aux choses necessaires. La theologie traicte amplement et plus pertinemment ce subiect ; mais ie n'y suis gueres versé.

Chrysippus et Diogenes (*a*) ont esté les premiers aucteurs, et les plus fermes, du mespris

(1) Gloire à Dieu dans les cieux, et paix aux hommes sur la terre. S. Luc, c. 2, v. 14.

(*a*) Cic. *de Finib. bon. et mal.* l. 3, c. 17. — C

de la gloire; et, entre toutes les voluptez, ils disoient qu'il n'y en avoit point de plus dangereuse, ny plus à fuyr, que celle qui nous vient de l'approbation d'aultruy. De vray, l'experience nous en faict sentir plusieurs trahisons bien dommageables : il n'est chose qui empoisonne tant les princes que la flatterie, ny rien par où les meschants gaignent plus ayseement credit autour d'eulx; ni macquerelage si propre et si ordinaire à corrompre la chasteté des femmes, que de les paistre et entretenir de leurs louanges : le premier enchantement que les sirenes employent à piper Ulysses est de cette nature :

Deça vers nous, deça, ô treslouable Ulysse,
Et le plus grand honneur dont la Grece fleurisse. (*a*)

Ces philosophes là disoient (*b*), que toute la gloire du monde ne meritoit pas qu'un homme d'entendement estendist seulement le doigt pour l'acquerir :

Gloria quantalibet quid erit, si gloria tantùm est? (1)

ie dis pour elle seule; car elle tire souvent à sa suitte plusieurs commoditez, pour lesquelles elle se peult rendre desirable : elle nous ac-

(*a*) Homer. *Odyss.* l. 12, v. 184. — C.

(*b*) Cic. *de Finib. bon. et mal.* l. 3, c. 17. — C.

(1) Que sera la plus grande gloire, si elle n'est que de la gloire? Juv. sat. 7, v. 81.

quiert de la bienveuillance ; elle nous rend moins exposez aux iniures et offenses d'aultruy, et choses semblables. C'estoit aussi des principaulx dogmes d'Epicurus ; car ce precepte de sa secte, CACHE TA VIE, qui deffend aux hommes de s'empescher des charges et negociations publicques, presuppose aussi necessairement qu'on mesprise la gloire, qui est une approbation que le monde faict des actions que nous mettons en evidence (*a*). Celuy qui nous ordonne de nous cacher, et de n'avoir soing que de nous, et qui ne veult pas que nous soyons connus d'aultruy, il veult encores moins que nous en soyons honnorez et glorifiez : aussi conseille il à Idomeneus de ne regler aulcunement ses actions par l'opinion ou reputation commune, si ce n'est pour eviter les aultres incommoditez accidentales que le mespris des hommes luy pourroit apporter.

Ces discours là sont infiniment vrays, à mon advis, et raisonnables : mais nous sommes, ie ne sçais comment, doubles en nous mesmes, qui faict que ce que nous croyons, nous ne le croyons pas, et ne nous pouvons desfaire de ce que nous condamnons. Voyons les dernieres paroles d'Epicurus, et qu'il dict en mourant : elles

(*a*) Voyez le Traité de Plutarque : *si ce mot commun*, Cache ta vie, *est bien dit.*

sont grandes, et dignes d'un tel philosophe; mais si ont elles quelque marque de la recommendation de son nom, et de cette humeur qu'il avoit descriee par ses preceptes. Voyci une lettre (*a*) qu'il dicta un peu avant son dernier soupir :

EPICURUS A HERMACHUS, salut.

« Ce pendant que ie passois l'heureux, et celuy là mesme le dernier iour de ma vie, i'escrivois cecy, accompaigné toutesfois de telle douleur en la vessie et aux instestins; qu'il ne peult rien estre adiousté à sa grandeur : mais elle estoit compensee par le plaisir qu'apportoit à mon ame la souvenance de mes inventions et de mes discours. Or toy, comme requiert l'affection que tu as eu dez ton enfance envers moy et la philosophie, embrasse la protection des enfants de Metrodorus. »

Voylà sa lettre. Et ce qui me faict interpreter que ce plaisir, qu'il dict sentir en son ame de ses inventions, regarde aulcunement la reputation qu'il en esperoit acquerir aprez sa mort, c'est l'ordonnance de son testament, par lequel il veult que (*b*) « Amynomachus et Timocrates,

(*a*) Traduite fidèlement ici du latin de CICÉRON, *de Finib. bon. et mal.* l. 2, c. 30. — C.

(*b*) CIC. *de Finib. bon. et mal.* l. 2, c. 31. — C.

ses heritiers, fournissent pour la celebration de son iour natal, touts les mois de ianvier, les frais que Hermachus ordonneroit, et aussi pour la despense qui se feroit le vingtiesme iour de chasque lune, au traictement des philosophes ses familiers, qui s'assembleroient à l'honneur de la memoire de luy et de Metrodorus. »

Carneades a esté chef de l'opinion contraire; et a maintenu (*a*) que la gloire estoit pour elle mesme desirable : tout ainsi que nous embrassons nos posthumes pour eulx mesmes, n'en ayant aulcune cognoissance ny iouïssance. Cette opinion n'a pas failly d'estre plus communement suyvie, comme sont volontiers celles qui s'accommodent le plus à nos inclinations. Aristote luy donne le premier reng entre les biens externes : « Evite, comme deux extresmes vicieux, l'immoderation et à la rechercher et à la fuyr. » Ie crois que si nous avions les livres que Cicero avoit escripts sur ce subiect, il nous en conteroit de belles; car cet homme là feut si forcené de cette passion, que, s'il eust osé, il feust, ce crois ie, volontiers tumbé en l'excez où tumberent d'aultres, Que la vertu mesme n'estoit desirable que pour l'honneur qui se tenoit tousiours à sa suitte :

(*a*) Cic. *de Finib. bon. et mal.* l. 3, c. 17. — C.

Paulùm sepultæ distat inertiæ
Celata virtus : (1)

qui est un' opinion si faulse, que ie suis despit qu'elle ait iamais peu entrer en l'entendement d'homme qui eust cet honneur de porter le nom de philosophe. Si cela estoit vray, il ne fauldroit estre vertueux qu'en public; et les operations de l'ame, où est le vray siege de la vertu, nous n'aurions que faire de les tenir en regle et en ordre, sinon autant qu'elles debvroient venir à la cognoissance d'aultruy. N'y va il doncques que de faillir finement et subtilement! « Si tu sçais, dict Carneades (*a*), un serpent caché en ce lieu auquel, sans y penser, se va seoir celuy de la mort duquel tu esperes proufit, tu foys meschamment si tu ne l'en advertis; et d'autant plus que ton action ne doibt estre cogneue que de toy. » Si nous ne prenons de nous mesmes la loy de bien faire, si l'impunité nous est iustice; à combien de sortes de meschancetez avons nous touts les iours à nous abandon-

(1) Le héros ignoré diffère peu du lâche enseveli. Horace. od. 9, l. 4, v. 29.

(*a*) *Si scieris, inquit Carneades, aspidem occultè latere uspiam, et velle aliquem imprudentem super eam assidere, cujus mors tibi emolumentum futura sit, improbè feceris nisi monueris ne assideat; sed impunitè tamen : scisse enim te quis coarguere possit?* Cic. *de Finib. bon. et mal.* l. 3, c. 18. — C.

ner? Ce que Sext. Peduceus feit (*a*), de rendre fidelement cela que C. Plotius avoit commis à sa seule science, de ses richesses, et ce que i'en ay faict souvent de mesme, ie ne le treuve pas tant louable, comme ie trouverois exsecrable que nous y eussions failly : et treuve bon et utile à ramentevoir en nos iours l'exemple de P. Sextilius Rufus, que Cicero (*b*) accuse pour avoir recueilli une heredité contre sa conscience, non seulement, non contre les loix, mais par les loix mesmes; et M. Crassus, et Q. Hortensius (*c*), lesquels, à cause de leur auctorité et puissance, ayant esté, pour certaines quotitez, appellez par un estrangier à la succession d'un testament fauls, à fin que, par ce moyen, il y establist sa part, se contenterent de n'estre participants de la faulseté, et ne refuserent d'en retirer du fruict; assez couverts, s'ils se tenoient à l'abri des accusations, et des tesmoings et des loix : *Meminerint Deum se habere testem, id est (ut ego arbitror) mentem suam* (1).

La vertu est chose bien vaine et frivole, si

(*a*) Cic. *de Finib. bon. et mal.* l. 2, c. 18. — C.

(*b*) *Id. ibid.* l. 2, c. 17. — C.

(*c*) *Id. de Offic.* l. 3, c. 18. — C.

(1) Il faut se souvenir qu'on a Dieu pour témoin, et ce témoin, à mon avis, c'est notre propre conscience. Cic. *de Offic.* l. 3, c. 10.

elle tire sa recommendation de la gloire : pour neant entreprendrions nous de luy faire tenir son reng à part, et la desioindrions de la fortune; car qu'est il plus fortuite que la reputation? *Profectò fortuna in omni re dominatur : ea res cunctas, ex libidine magis quàm ex vero, celebrat, obscuratque* (1). De faire que les actions soient cogneues et veues, c'est le pur ouvrage de la fortune; c'est le sort qui nous applique la gloire, selon sa temerité. Ie l'ay veue fort souvent marcher avant le merite; et souvent oultrepasser le merite, d'une longue mesure. Celuy qui premier s'advisa de la ressemblance de l'umbre, à la gloire, feit mieulx qu'il ne vouloit : ce sont choses excellemment vaines; elle va aussi quelquesfois devant son corps, et quelquesfois l'excede de beaucoup en longueur. Ceulx qui apprennent à la noblesse de ne chercher en la vaillance que l'honneur, *quasi non sit honestum quod nobilitatum non sit* (2), que gaignent ils par là, que de les instruire de ne se hasarder iamais, si on ne les veoid, et de prendre bien garde s'il y a des tesmoings qui puissent rapporter nouvelles de leur valeur : là où

(1) Certainement, l'empire de la fortune s'étend sur tout : elle rend les uns célèbres, et laisse les autres obscurs, moins selon leur mérite, que selon son caprice. Sallust. *in Catilin.*

(2) Comme si une action n'était vertueuse, que lorsqu'elle a été célèbre. Cic. *de Offic.* l. 1, c. 4.

il se presente mille occasions de bien faire, sans qu'on en puisse estre remarqué? Combien de belles actions particulieres s'ensepvelissent dans la foule d'une battaille? quiconque s'amuse à contrerooller aultruy pendant une telle meslee, il n'y est gueres embesongné, et produict contre soy mesme le tesmoignage qu'il rend des desportements de ses compaignons. *Vera et sapiens animi magnitudo, honestum illud quod maximè naturam sequitur, in factis positum, non in gloriâ, iudicat* (1). Toute la gloire que ie pretends de ma vie, c'est de l'avoir vescue tranquille : tranquille, non selon Metrodorus, ou Arcesilas, ou Aristippus, mais selon moy. Puisque la philosophie n'a sceu trouver aulcune voye pour la tranquillité, qui feust bonne en commun ; que chascun la cherche en son particulier. A qui doibvent Cesar et Alexandre cette grandeur infinie de leur renommee, qu'à la fortune? combien d'hommes a elle esteincts sur le commencement de leur progrez, desquels nous n'avons aulcune cognoissance, qui y apportoient mesme courage que le leur, si le malheur de leur sort ne les eust arrestez tout court sur la naissance mesme de leurs entreprinses? Au

(1) C'est dans les actions vertueuses, et non dans la gloire, qu'une ame véritablement grande place l'honneur, qui jamais ne s'écarte de la nature. Cic. *de Offic.* l. 1, c. 19.

travers de tant et si extresmes dangiers, il ne me souvient point avoir leu que Cesar ayt esté iamais blecé : mille sont morts de moindres perils que le moindre de ceulx qu'il franchit. Infinies belles actions se doibvent perdre sans tesmoignage, avant qu'il en vienne une à prouſit : on n'est pas tousiours sur le hault d'une bresche, ou à la teste d'une armée, à la veue de son general, comme sur un eschaffaud; on est surprins entre la haye et le fossé; il fault tenter fortune contre un poulailler; il fault denicher quatre chestifs arquebusiers d'une grange; il fault seul s'escarter de la troupe, et entreprendre seul, selon la necessité qui s'offre. Et, si on y prend garde, on trouvera qu'il advient, par experience, que les moins esclatantes occasions sont les plus dangereuses; et qu'aux guerres qui se sont passees de nostre temps, il s'est perdu plus de gents de bien aux occasions legieres et peu importantes, et à la contestation de quelque bicoque, qu'ez lieux dignes et honorables.

Qui tient sa mort pour mal employee, si ce n'est en occasion signalee, au lieu d'illustrer sa mort, il obscurcit volontiers sa vie, laissant eschapper ce pendant plusieurs iustes occasions de se hazarder; et toutes les iustes sont illustres assez, sa conscience les trompettant suffisamment à chascun. *Gloria nostra est testi-*

monium conscientiæ nostræ (1). Qui n'est homme de bien que parce qu'on le sçaura et parce qu'on l'en estimera mieulx aprez l'avoir sceu; qui ne veult bien faire qu'en condition que sa vertu vienne à la cognoissance des hommes, celuy là n'est pas personne de qui on puisse tirer beaucoup de service.

Credo che 'l resto di quel verno cose
Facesse degne di tenerne conto;
Ma fur sin da quel tempo si nascose,
Che non è colpa mia s' or non le conto;
Perchè Orlando a far l' opre virtuose,
Più ch' a narrarle poi, sempre era pronto;
Nè mai fu alcuno de' suoi fatti espresso,
Se non quando ebbe i testimoni appresso (2)

Il fault aller à la guerre pour son debvoir; et en attendre cette recompense, qui ne peult faillir à toutes belles actions, pour occultes qu'elles soient, non pas mesme aux vertueuses pensees; c'est le contentement qu'une conscience bien reglee receoit, en soy, de bien faire.

(1) Notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience. S. Paulli, *epist. II ad Corinth.* c. 1, v. 12.

(2) Je crois que, le reste de cet hiver, Roland fit des choses très-dignes de mémoire; mais jusqu'ici elles ont été si secrètes, que ce n'est pas ma faute si je ne les raconte point; car Roland a toujours été plus prompt à faire de belles actions qu'à les publier; et jamais ses exploits n'ont été divulgués que lorsqu'il en a eu des témoins. Arïosto, cant. 11, stanz. 81.

Il fault estre vaillant pour soy mesme, et pour l'advantage que c'est d'avoir son courage logé en une assiette ferme et asseuree contre les assaults de la fortune :

Virtus, repulsæ nescia sordidæ,
Intaminatis fulget honoribus :
Nec sumit, aut ponit sècures
Arbitrio popularis auræ. (1)

Ce n'est pas pour la montre que nostre ame doibt iouer son roolle; c'est chez nous, au dedans, où nuls yeulx ne donnent que les nostres : là elle nous couvre de la crainte de la mort, des douleurs et de la honte mesme; elle nous asseure là de la perte de nos enfants, de nos amis et de nos fortunes; et quand l'opportunité s'y presente, elle nous conduict aussi aux hazards de la guerre, *Non emolumento aliquo, sed ipsius honestatis decore* (2). Ce proufit est bien plus grand, et bien plus digne d'estre souhaité et esperé, que l'honneur et la gloire, qui n'est aultre chose qu'un favorable iugement qu'on faict de nous.

Il fault trier de toute une nation une dou-

(1) La véritable vertu brille d'un éclat que rien ne peut ternir; elle ne connaît point les refus honteux; elle ne prend pas, elle ne quitte pas les faisceaux au gré d'un peuple volage. Hor. od. 2, l. 3, v. 17.

(2) Non pour notre intérêt personnel, mais pour l'honneur attaché à la vertu. Cic. *de Finib.* l. 1, c. 10.

zaine d'hommes, pour iuger d'un arpent de terre : et le iugement de nos inclinations et de nos actions, la plus difficile matiere et la plus importante qui soit, nous le remettons à la voix de la commune et de la tourbe, mere d'ignorance, d'iniustice et d'inconstance. Est ce raison de faire despendre la vie d'un sage, du iugement des fols? *An quidquam stultiùs, quàm quos singulos contemnas, eos aliquid putare esse universos* (1)? Quiconque vise à leur plaire, il n'a iamais faict; c'est une butte (*a*) qui n'a ny forme ny prinse : *Nil tam inæstimabile est quàm animi multitudinis* (2) Demetrius (*b*) disoit plaisamment de la voix du peuple, qu'il ne faisoit non plus de recepte de celle qui luy sortoit par en hault, que de celle qui luy sortoit par en bas : celuy là dict encores plus, *Ego hoc iudico, si quando turpe non sit, tamen non esse non turpe, quum id à*

(1) Quoi de plus insensé, que d'estimer réunis ceux que l'on méprise séparément! Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 36.

(*a*) *Un but.* — E. J.

(2) Rien de si méprisable que les jugements de la multitude.

(*b*) C'était un philosophe cynique, fameux à Rome sous le règne de Néron. Sénèque, qui en parle comme d'un homme comparable aux plus grands philosophes de l'antiquité (*de Benef.* l. 7, c. 1, 8, 9, etc.), nous a conservé le mot que Montaigne lui donne ici. « *Eleganter*, dit-il, *Demetrius noster solet dicere, eodem loco sibi esse voces imperitorum, quo ventre redditos crepitus : quid enim, inquit, mea refert sursùm isti, an deorsùm, sonent?* » Senec. epist. 91, sub fine. — C.

multitudine laudetur (1). Null' art, nulle soupplesse d'esprit ne pourroit conduire nos pas à la suitte d'un guide si desvoyé et si desreglé : en cette confusion venteuse de bruits, de rapports et opinions vulgaires qui nous poulsent, il ne se peult establir aulcune route qui vaille. Ne nous proposons point une fin si flottante et volage : allons constamment aprez la raison : que l'approbation publicque nous suyve par là, si elle veut; et, comme elle despend toute de la fortune, nous n'avons point loy de l'esperer plustost par aultre voye que par celle là. Quand, pour sa droicture, ie ne suyvrois le droict chemin, ie le suyvrois pour avoir trouvé, par experience, qu'au bout du compte, c'est communement le plus heureux et le plus utile : *Dedit hoc providentia hominibus munus, ut honesta magis iuvarent* (2). Le marinier ancien disoit ainsin à Neptune, en une grande tempeste : « (*a*) O dieu,

(1) Quoiqu'une chose ne soit pas honteuse en elle-même, cependant j'y trouve quelque chose de honteux, si elle est louée par la multitude. Cic. *de Finib. bon. et mal.* l. 2, c. 15. — Coste remarque, avec raison, que Cicéron, qui traite en cet endroit de *la volupté*, est loin de poser en thèse générale ce mépris pour les opinions de la multitude.

(2) C'est un bienfait de la providence des dieux, que les choses honnêtes sont aussi les plus utiles. Quintil. *Inst. orat.* l. 1, c. 12.

(*a*) Montaigne se plaît ici à paraphraser ces paroles de Sénèque : « *Qui hoc potuit dicere*, Neptune, nunquam hanc na-

tu me sauveras, si tu veulx; si tu veulx, tu me perdras : mais si tiendray ie tousiours droict mon timon. » I'ay veu de mon temps mill' hommes soupples, mestis, ambigus, et que nul ne doubtoit plus prudents mondains que moy, se perdre où ie me suis sauvé :

Risi successu posse carere dolos. (1)

Paul Emile, allant en sa glorieuse expedition de Macedoine, advertit (*a*) surtout le peuple à Rome « de contenir leur langue de ses actions, pendant son absence. » Que la licence des iugements est un grand destourbier (*b*) aux grands affaires! d'autant que chascun n'a pas la fermeté de Fabius, à l'encontre des voix communes contraires et iniurieuses, qui aima mieulx laisser desmembrer son auctorité aux vaines fantasies des hommes, que faire moins bien sa charge, avecques favorable reputation et populaire consentement.

---

vem, nisi rectam, *arti satisfecit.* » Epist. 85, p. 360, t. II, edit. varior. ann. 1672 — C.

(1) J'ai ri de voir que la ruse échouait souvent. Ovid. *Epist. Penelopes ad Ulyssem*, v. 18. — Montaigne, en empruntant ces paroles latines, leur donne un sens tout contraire à celui qu'elles ont dans l'original, où il y a *flebam successu*, etc. — C.

(*a*) C'est à la fin de la harangue que Tite-Live lui prête, *l.* 44, *c.* 22. — C.

(*b*) *Un obstacle, un empêchement.*

Il y a ie ne sçais quelle doulceur naturelle à se sentir louer; mais nous luy prestons trop de beaucoup :

Laudari haud metuam, neque enim mihi cornea fibra est;
Sed recti finemque extremumque esse recuso
Euge tuum et bellè. (1)

Ie ne me soulcie pas tant quel ie sois chez aultruy, comme ie me soulcie que ie sois en moy mesme : ie veulx estre riche par moy, non par emprunt. Les estrangiers ne voyent que les evements et apparences externes; chascun peult faire bonne mine par le dehors, plein au dedans de fiebvre et d'effroy : ils ne voyent pas mon cœur, ils ne voyent que mes contenances. On a raison de descrier l'hypocrisie qui se treuve en la guerre; car qu'est il plus aysé à un homme practique (*a*), que de gauchir aux dangiers, et de contrefaire le mauvais, ayant le cœur plein de mollesse? Il y a tant de moyens d'eviter les occasions de se hazarder en particulier, que nous aurons trompé mille fois le monde, avant que de nous engager à un dangereux pas; et lors

(1) Je ne hais pas d'être loué, car je ne suis pas de pierre; mais jamais un, *Que cela est beau !* ne me paraîtra le terme et le but qu'on doive proposer à la vertu. Pers. sat. 1, v. 47.

(*a*) *Qui a de la pratique, de l'expérience, que de se détourner des dangers.* — E. J.

mesme, nous y trouvant empestrez, nous sçaurons bien, pour ce coup, couvrir nostre ieu d'un bon visage et d'une parole asseuree, quoyque l'ame nous tremble au dedans : et qui auroit l'usage de l'anneau platonique, rendant invisible celuy qui le portoit au doigt, si on luy donnoit le tour vers le plat de la main, assez de gents souvent se cacheroient où il se fault presenter le plus, et se repentiroient d'estre placez en lieu si honorable auquel la necessité les rend asseurez.

> Falsus honor iuvat, et mendax infamia terret
> Quem, nisi mendosum et mendacem ? (1)

Voylà comment touts ces iugements, qui se font des apparences externes, sont merveilleusement incertains et doubteux ; et n'est aulcun si asseuré tesmoing, comme chascun à soy mesme. En celles là combien avons nous de gouiats, compaignons de nostre gloire ? celuy qui se tient ferme dans une trenchee descouverte, que faict il en cela que ne facent devant luy cinquante pauvres pionniers qui luy ouvrent le pas, et le couvrent de leurs corps pour cinq sols de paye par iour ?

(1) Qui est flatté des fausses louanges ? qui redoute la calomnie ? N'est-ce pas celui qui se sent coupable, et qui veut en imposer ? Hor. epist. 16, l. 1, v. 39.

Non quicquid turbida Roma
Elevet, accedas; examenque improbum in illâ
Castiges trutinâ: nec te quæsiveris extrà. (1)

Nous appellons aggrandir nostre nom, l'estendre et semer en plusieurs bouches; nous voulons qu'il y soit receu en bonne part, et que cette sienne accroissance luy vienne à prouffit : voylà ce qu'il y peult avoir de plus excusable en ce desseing. Mais l'excez de cette maladie en va iusques là, que plusieurs cherchent de faire parler d'eulx en quelque façon que ce soit : Trogus Pompeius (*a*) dict de Herostratus, et Titus Livius (*b*), de Manlius Capitolinus, qu'ils estoient plus desireux de grande que de bonne reputation. Ce vice est ordinaire : nous

(1) Lorsque la tumultueuse Rome déprime quelque chose, il ne faut ni l'en croire, ni entreprendre de redresser sa balance infidèle. Ne cherchez point hors de vous-même ce que vous êtes. Pers. sat. 1, v. 5.

(*a*) Il ne reste de Trogus Pompeius qu'un abrégé de son ouvrage, fait par Justin, où ceci ne se trouve point. J'ai appris de M. Barbeyrac, qu'apparemment Montaigne s'est brouillé ici, en copiant négligemment ce qu'il avait lu dans Joannes Sarisberiensis, l. 8, c. 5, vers la fin, où cet auteur, parlant de ceux qui ont trouvé beau de se rendre fameux par de grands crimes, *qui vel ex sceleribus innotescere magni duxerunt*, allègue l'exemple de Pausanias, qui tua Philippe, roi de Macédoine, *auctore Trogo*, à qui il joint immédiatement après l'exemple d'Hérostrate, tiré, non de Justin, comme le premier, mais de Valère-Maxime, l. 8. c. 14, n. ult. *extern.* — C.

(*b*) Tite-Live, l. 6, c. 11. — C.

nous soignons plus qu'on parle de nous, que comment on en parle; et nous est assez que nostre nom coure par la bouche des hommes, en quelque condition qu'il y coure : il semble que l'estre cogneu (*a*), ce soit aulcunement avoir sa vie et sa duree en la garde d'aultruy. Moy, ie tiens que ie ne suis que chez moy; et de cette aultre mienne vie, qui loge en la cognoissance de mes amis, à la considerer nue et simplement en soy, ie sçais bien que ie n'en sens fruict ny iouïssance que par la vanité d'une opinion fantastique : et quand ie seray mort, ie m'en ressentiray encores beaucoup moins; et si perdray tout net l'usage des vrayes utilitez, qui accidentalement la suyvent par fois. Ie n'auray plus de prinse par où saisir la reputation, ny par où elle puisse me toucher, ny arriver à moy; car de m'attendre que mon nom la receoive : premierement, ie n'ay point de nom qui soit assez mien; de deux que i'ay, l'un est commun à toute ma race, voire encores à d'aultres; il y a une famille à Paris et à Montpellier qui se surnomme Montaigne, une aultre en Bretaigne et en Xaintonge, De la Montaigne; le remuement d'une seule syllabe meslera nos fusees de façon que i'auray part à leur gloire,

(*a*) *Il semble que d'être connu*, c'est-à-dire d'être en réputation, *ce soit*, *en quelque sorte*, *avoir*, etc.

et eulx à l'adventure à ma honte; et si les miens se sont aultresfois surnommez Eyquem, surnom qui touche encores une maison cogneue en Angleterre : quant à mon aultre nom, il est à quiconque aura envie de le prendre; ainsi i'honoreray peut estre un crocheteur en ma place. Et puis, quand i'aurois une marque particuliere pour moy, que peult elle marquer quand ie n'y suis plus? peult elle designer et favorir (*a*) l'inanité?

Nunc levior cippus non imprimit ossa.
Laudat posteritas; nunc non e manibus illis,
Nunc non e tumulo, fortunatâque favillâ,
Nascuntur violæ: (1)

mais de cecy i'en ay parlé ailleurs. Au demourant, en toute une battaille où dix mill'hommes sont stropiez ou tuez, il n'en est pas quinze de quoy l'on parle; il fault que ce soit quelque grandeur bien eminente, ou quelque consequence d'importance que la fortune y ayt

(*a*) *Favoriser le néant même, lui donner de l'importance.* — *Favorir*, que Montaigne a peut-être forgé lui-même du latin *favere*, favoriser, ne se trouve ni dans Cotgrave ni dans Nicot. — C.

(1) Que la postérité me loue : la pierre qui couvre mes os en est-elle plus légère? mes mânes, mon tombeau, mon bûcher, vont-ils pour cela se couronner de fleurs? Pers. sat. 1, v. 37. — Ici Montaigne change le sens du latin, et substitue *laudat posteritas* à *laudant convivæ*. — E. J.

ioincte, qui face valoir un' action privee, non d'un arquebuzier seulement, mais d'un capitaine : car de tuer un homme, ou deux, ou dix, de se presenter courageusement à la mort, c'est à la verité quelque chose à chascun de nous, car il y va de tout; mais pour le monde, ce sont choses si ordinaires, il s'en veoid tant touts les iours, et en fault tant de pareilles pour produire un effect notable, que nous n'en pouvons attendre aulcune particuliere recommendation.

Casus multis hic cognitus, ac iam
Tritus, et e medio fortunæ ductus acervo. (1)

De tant de milliasses de vaillants hommes qui sont morts, depuis quinze cents ans en France, les armes en la main, il n'y en a pas cent qui soient venus à nostre cognoissance : la memoire, non des chefs seulement, mais des battailles et victoires, est ensepvelie : les fortunes de plus de la moitié du monde, à faulte de registre, ne bougent de leur place, et s'esvanouïssent sans duree. Si i'avois en ma possession les evenements incogneus, i'en penserois tresfacilement supplanter les cogneus, en toute espece d'exemples. Quoy, que des Romains

(1) C'est un accident ordinaire qui est arrivé à mille autres, et qui se renouvelle tous les jours. Juvén. sat. 13, v. 9.

mesmes et des Grecs, parmy tant d'escrivains et de tesmoings, et tant de rares et de nobles exploicts, il en est venu si peu iusques à nous!

Ad nos vix tenuis famæ perlabitur aura. (1)

Ce sera beaucoup, si, d'icy à cent ans, on se souvient en gros que de nostre temps il y a eu des guerres civiles en France. Les Lacedemoniens sacrifioient aux Muses (*a*), entrants en battaille, à fin que leurs gestes feussent bien et dignement escripts, estimants que ce feust une faveur divine et non commune que les belles actions trouvassent des tesmoings qui leur sceussent donner vie et memoire. Pensons nous qu'à chasque arquebusade qui nous touche, et à chasque hazard que nous courons, il y ayt soubdain un greffier qui l'enroolle? et cent greffiers oultre cela le pourront escrire, desquels les commentaires ne dureront que trois iours, et ne viendront à la veue de personne. Nous n'avons pas la milliesme partie des escripts anciens; c'est la fortune qui leur donne vie, ou plus courte, ou plus longue, selon sa faveur : et ce que nous en avons, il nous est loisible de doubter si c'est le pire, n'ayant pas veu le demourant. On ne faict pas des histoires

(1) Le bruit en est à peine arrivé jusqu'à nous.
Énéide, l. 7, v. 646.

(*a*) Plutarque, *Dits notables des Lacédémoniens*. — C.

de choses de si peu : il fault avoir esté chef à conquerir un empire ou un royaume; il fault avoir gaigné cinquante deux battailles assignees (*a*), tousiours plus foible en nombre, comme Cesar : dix mille bons compaignons et plusieurs grands capitaines moururent à sa suitte vaillamment et courageusement, desquels les noms n'ont duré qu'autant que leurs femmes et leurs enfants vesquirent :

Quos fama obscura recondit (1)

De ceulx mesmes que nous voyons bien faire, trois mois ou trois ans aprez qu'ils y sont demeurez, il ne s'en parle non plus que s'ils n'eussent iamais esté. Quiconque considerera, avecques iuste mesure et proportion, de quelles gents et de quels faicts la gloire se maintient en la memoire des livres, il trouvera qu'il y a, de nostre siecle, fort peu d'actions et fort peu de personnes qui y puissent pretendre nul droict. Combien avons nous veu d'hommes vertueux survivre à leur propre reputation, qui ont veu et souffert esteindre en leur presence l'honneur et la gloire tresiustement acquise en leurs ieunes ans? Et pour trois ans de cette vie fantastique et imaginaire, allons nous perdant nostre

(*a*) *Rangées.*

(1) Qui sont ensevelis dans un oubli profond.
Énéide, l. 5, v. 302.

vraye vie et essentielle, et nous engager à une mort perpetuelle! Les sages se proposent une plus belle et plus iuste fin à une si importante entreprinse : *Rectè facti, fecisse merces est* (1) : *Officii fructus ipsum officium est.* Il seroit, à l'adventure, excusable à un peintre ou aultre artisan, ou encores à un rhetoricien ou grammairien, de se travailler pour acquerir nom par ses ouvrages; mais les actions de la vertu, elles sont trop nobles d'elles mesmes pour rechercher aultre loyer que de leur propre valeur, et notamment pour la chercher en la vanité des iugements humains.

Si toutesfois cette faulse opinion sert au public à contenir les hommes en leur debvoir; si le peuple en est esveillé à la vertu; si les princes sont touchez de veoir le monde benir la memoire de Traian, et abominer celle de Neron; si cela les esmeut de veoir le nom de ce grand pendard, aultrefois si effroyable et si redoubté, mauldit et outragé si librement par le premier escholier qui l'entreprend : qu'elle accroisse hardiement, et qu'on la nourrisse entre nous le plus qu'on pourra : et Platon (*a*), employant toutes choses à rendre ses citoyens ver-

(1) La récompense d'une bonne action, c'est de l'avoir faite. SENEC. epist. 81.

Le seul fruit d'un bienfait, c'est le bienfait lui-même.

(*a*) Dans le douzième livre *des Lois*. — C.

tueux, leur conseille aussi de ne mespriser la bonne reputation et estimation des peuples; et dict que par quelque divine inspiration il advient que les meschants mesmes sçavent souvent, tant de parole que d'opinion, iustement distinguer les bons des mauvais. Ce personnage et son paidagogue sont merveilleux et hardis ouvriers à faire ioindre les operations et revelations divines tout partout où fault l'humaine force; *ut tragici poëtæ confugiunt ad deum, cùm explicare argumenti exitum non possunt* (1) : pourtant à l'adventure, l'appelloit Timon, en l'iniuriant, le grand forgeur de miracles (*a*). Puisque les hommes, par leur insuffisance, ne se peuvent assez payer d'une bonne monnoye; qu'on y employe encores la faulse. Ce moyen a esté practiqué par touts les legislateurs; et n'est police où il n'y ayt quelque meslange, ou de vanité cerimonieuse, ou d'opinion mensongiere, qui serve de bride à tenir le peuple en office. C'est pour cela que la pluspart ont leurs origines et commencements fabuleux, et enrichis de mysteres supernaturels; c'est cela qui a donné credit aux religions bastardes, et les a faictes favorir (*b*) aux gents d'entendement; et pour

(1) A l'exemple des poëtes tragiques, qui ont recours à un dieu, lorsqu'ils ne savent comment trouver le dénoûment de leur pièce. Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 20.

(*a*) Diog. Laerce, *Vie de Platon*, l. 3, § 26. — C.

(*b*) *Et les a fait favoriser par les*, etc. — E. J.

celà, que Numa et Sertorius, pour rendre leurs hommes de meilleure creance, les paissoient de cette sottise, l'un que la nymphe Egeria, l'aultre que sa biche blanche, luy apportoit de la part des dieux touts les conseils qu'il prenoit : et l'auctorité que Numa donna à ses loix soubs tiltre de patronage de cette deesse, Zoroastre, le legislateur des Bactrians et des Perses, la donna aux siennes, soubs le nom du dieu Oromazis; Trismegiste des Ægyptiens, de Mercure; Zamolxis des Scythes, de Vesta; Charondas des Chalcides, de Saturne; Minos des Candiots, de Iupiter; Lycurgus des Lacedemoniens, d'Apollo; Dracon et Solon des Atheniens, de Minerve : et toute police a un dieu à sa teste, faulsement les aultres, veritablement celle que Moïse dressa au peuple de Iudee sorty d'Egypte. La religion des Bedoins, comme dict le sire de Iouinville (*a*), portoit, entre aultres choses, que l'ame de celuy d'entre eulx qui mouroit pour son prince, s'en alloit en un aultre corps plus heureux, plus beau et plus fort que le premier : au moyen de quoy ils en hazardoient beaucoup plus volontiers leur vie;

In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis, et ignavum est redituræ parcere vitæ. (1)

(*a*) Dans ses *Mémoires*, c. 58, p. 357. — C.

(1) Leur ardeur bravait le fer, leur courage embrassait la

Voylà une creance tressalutaire, toute vaine qu'elle soit. Chasque nation a plusieurs tels exemples chez soy : mais ce subiect meriteroit un discours à part.

Pour dire encores un mot sur mon premier propos, ie ne conseille non plus aux dames d'appeller honneur leur debvoir; *ut enim consuetudo loquitur, id solum dicitur honestum, quod est populari famâ gloriosum* (1); leur debvoir est le marc, leur honneur n'est que l'escorce : ny ne leur conseille de nous donner cette excuse en payement de leur refus; car ie presuppose que leurs intentions, leur desir et leur volonté, qui sont pieces où l'honneur n'a que veoir, d'autant qu'il n'en paroist rien au dehors, soient encores plus reglees que les effects :

Quæ, quia non liceat, non facit; illa facit: (2)

l'offense et envers Dieu et en la conscience seroit aussi grande de le desirer, que de l'effectuer : et puis ce sont actions d'elles mesmes cachees et occultes; il seroit bien aysé qu'elles

---

mort : c'était une lâcheté de ménager une vie qu'on ne devait perdre que pour un instant. Lucan. l. 1, v. 461.

(1) Dans le langage ordinaire, on n'appelle honnête que ce qui est glorieux dans l'opinion du peuple. Cic. *de Finib. bon. et mal.* l. 2, c. 15.

(2) Elle a déjà cédé, celle qui ne refuse que parce qu'il ne lui est pas permis de céder. Ovid. *Amor.* l. 3, eleg. 4, v. 4.

en desrobbassent quelqu'une à la cognoissance d'aultruy, d'où l'honneur despend, si elles n'avoient aultre respect à leur debvoir et à l'affection qu'elles portent à la chasteté, pour elle mesme. Toute personne d'honneur choisit de perdre plustost son honneur, que de perdre sa conscience.

CHAPITRE XVII. (a)

DE LA PRESUMPTION.

Sommaire. La présomption nous fait concevoir une trop haute idée de notre mérite; elle nous représente à nous-mêmes autres que nous ne sommes.— Mais, pour fuir ce défaut, il ne faudrait pas tom-

(a) Montaigne avait de 42 à 45 ans lorsqu'il composa ce chapitre; c'est du moins ce qu'on peut induire de ce qu'il y dit, *qu'il avoit pieça franchi les quarante ans* (*). On y trouve d'excellentes choses, et surtout des détails curieux sur son caractère et la nature de son esprit; sur sa personne, sur son style, et sur son défaut de mémoire; sur son ignorance à l'égard des choses les plus communes; sur son irrésolution, qu'il appelle une *cicatrice bien mal propre à produire en public*, etc. — N.

(*) Plus tard, il fit des additions à ce chapitre, puisque, dans l'avant-dernier paragraphe, où il fait l'éloge de Mlle de Gournay, sa fille d'alliance, il dit qu'elle l'a rencontré ayant *ses cinquante-cinq ans*.

ber dans un autre, et s'apprécier, par une excessive modestie, moins qu'on ne vaut. En cela, comme en toute autre chose, que l'on soit sincère et vrai : César peut s'avouer hardiment le plus grand capitaine du monde. Mais on croit devoir, par *cérémonie*, ne pas découvrir ses pensées intimes : c'est par la même raison que les femmes baissent les yeux, rougissent, lorsqu'elles entendent nommer ce qu'elles ne craignent nullement de faire. Les hommes que la fortune a placés dans quelque haut rang peuvent se dispenser, sans doute, de retracer leurs actions; on doit assez les connaître; mais ceux qui mènent une vie obscure ont besoin de se peindre tels qu'ils sont; et c'est ce qu'a fait Montaigne, et ce qu'il va continuer de faire. Remontant à son enfance, il remarque qu'il avait des gestes habituels qui indiquaient une sotte fierté. Et cependant, il est aujourd'hui prodigue de salutations; il ne trouve bien rien de ce qu'il fait; il estime toujours moins les choses qu'il possède que celles qui appartiennent aux autres. La présomption et la vanité lui semblent être les causes de nos plus grandes erreurs. Il ne peut souffrir ceux qui se vantent de leur science; lui ne se prise que parce qu'il sait son peu de prix. Il connaît aussi son ignorance, son inaptitude, surtout lorsqu'il s'essaie dans la poésie, que cependant il aime. Combien il trouve son style embarrassé; comment il ne peut rendre

même les idées qu'il a. La beauté du corps, il ne l'a pas non plus. Sa taille est au-dessous de la médiocre. C'est cependant la beauté qui, la première, a mis de la différence entre les hommes. Montaigne est d'ailleurs peu dispos et maladroit. Son ame est molle, sans énergie, etc., et cependant il est content de son état. La réflexion, la délibération l'importune. Il aime mieux céder que disputer. L'incertitude du succès l'a dégoûté de l'ambition. Le siècle dans lequel il est né ne convenait nullement à son humeur. On n'y connait point la franchise, la loyauté. Montaigne abhorre toute feinte, toute dissimulation. La fourbe a presque toujours de mauvais résultats, ce que prouve l'histoire de plusieurs princes. — Montaigne avait la mémoire très-infidèle, était ennemi de toute contrainte et obligation. Il a l'esprit lent, ignore les choses les plus vulgaires. Il était irrésolu, parce qu'il trouvait bonnes tour à tour les raisons qu'on alléguait pour ou contre une question. Aussi blâme-t-il tout changement dans l'ordre politique : on ne peut jamais être sûr de la bonté des institutions nouvelles qu'on veut substituer à celles qui existent depuis long-temps. — Montaigne croit avoir un sens droit, des opinions saines. Les autres regardent au-devant d'eux; il regarde au-dedans de lui, s'examine, se contrôle, exerce ainsi son jugement. — Ce qu'il a de bon, c'est qu'il se plait à rendre justice au mérite de

ses amis, même de ses ennemis. Éloge de son ami, Étienne de La Boëtie. — On a remarqué que les gens de lettres ont autant de vanité qu'ils sont faibles d'entendement. Mais peut-être exige-t-on trop d'eux. Le plus grand reproche qu'ils méritent, c'est de juger de tout, moins par eux que sur l'autorité des autres. — Effets d'une bonne éducation: elle change le jugement et les mœurs. Noms de plusieurs grands guerriers et grands poëtes du temps de Montaigne. Éloge de Marie de Gournay.

Exemples : César. — Alexandre; Alcibiade; Jules-César; Cicéron. Montaigne; Denys de Syracuse. — Les Anciens; Amafanius; Rabirius; Xénophon; Platon; Salluste; Messala. — Montaigne; C. Marius; Philopœmen. — Le chancelier Olivier. — Métellus Macédonicus; Soliman et Mercurin de Gratinare. — Un archer. — Pline le jeune. — Chrysippe; Socrate. — Étienne de La Boëtie. — Polémon et Xénocrate. — Le duc de Guise; les chanceliers Olivier de Lhospital; d'Aurat; Bèze; Buchanan; Mont-Doré; Turnèbe; le duc d'Albe; le connétable de Montmorency; M. de La Noue; Marie de Gournay.

Il y a une aultre sorte de gloire, qui est une trop bonne opinion que nous concevons de nostre valeur (*a*). C'est un' affection inconsideree, de

(*a*) *Mérite.* — E. J.

quoy nous nous cherissons, qui nous represente à nous mesmes aultres que nous ne sommes : comme la passion amoureuse preste des beautez et des graces au subiect qu'elle embrasse, et faict que ceulx qui en sont esprins treuvent, d'un iugement trouble et alteré, ce qu'ils aiment aultre et plus parfaict qu'il n'est.

Ie ne veulx pas que, de peur de faillir de ce costé là, un homme se mescognoisse pourtant, ny qu'il pense estre moins que ce qu'il est; le iugement doibt tout partout maintenir son droict : c'est raison qu'il voye en ce subiect, comme ailleurs, ce que la verité lui presente; si c'est Cesar, qu'il se treuve hardiement le plus grand capitaine du monde. Nous ne sommes que cerimonie : la cerimonie nous emporte, et laissons la substance des choses : nous nous tenons aux branches, et abandonnons le tronc et le corps : nous avons apprins aux dames de rougir, oyant seulement nommer ce qu'elles ne craignent aulcunement à faire : nous n'osons appeller à droict nos membres, et ne craignons pas de les employer à toute sorte de desbauches : la cerimonie nous deffend d'exprimer, par paroles, les choses licites et naturelles, et nous l'en croyons; la raison nous deffend de n'en faire point d'illicites et mauvaises, et personne ne l'en croit. Ie me treuve icy empestré ez loix de la cerimonie; car elle ne permet, ny qu'on

parle bien de soy, ny qu'on en parle mal : nous la laissons là pour ce coup.

Ceulx de qui la fortune (bonne ou mauvaise qu'on la doibve appeller) a faict passer la vie en quelque eminent degré, ils peuvent par leurs actions publicques tesmoigner quels ils sont : mais ceulx qu'elle n'a employez qu'en foule, et de qui personne ne parlera, si eulx mesmes n'en parlent, ils sont excusables, s'ils prennent la hardiesse de parler d'eulx, mesmes envers ceulx qui ont interest de les cognoistre; à l'exemple de Lucilius,

> Ille velut fidis arcana sodalibus olim
> Credebat libris, neque si malè cesserat, usquam
> Decurrens aliò, neque si benè : quo fit, ut omnis
> Votivâ pateat veluti descripta tabellâ
> Vita senis; (1)

celuy là commettoit à son papier ses actions et ses pensees, et s'y peignoit tel qu'il se sentoit estre : *nec id Rutilio et Scauro citra fidem, aut obtrectationi fuit* (2).

---

(1) Qui confiait tous ses secrets à son papier, comme à un ami fidèle; qu'il en arrivât bien ou mal, jamais il ne chercha d'autres confidents : aussi le voit-on tout entier dans ses ouvrages, comme dans un tableau qu'il aurait voulu consacrer aux dieux. Hor. sat. 1, l. 2., v. 30.

(2) Rutilius et Scaurus n'en ont été ni moins crus, ni moins

Il me souvient doncques que, dez ma plus tendre enfance, on remarquoit en moy ie ne sçais quel port du corps et des gestes, tesmoignants quelque vaine et sotte fierté. I'en veulx dire premierement cecy, qu'Il n'est pas inconvenient d'avoir des conditions (*a*) et des propensions si propres et si incorporees en nous, que nous n'ayons pas moyen de les sentir et recognoistre; et de telles inclinations naturelles, le corps en retient volontiers quelque pli, sans nostre sceu et consentement : c'estoit une certaine affetterie consente (*b*) de sa beauté, qui faisoit un peu pencher la teste d'Alexandre sur un costé, et qui rendoit le parler d'Alcibiades mol et gras; Iulius Cesar (*c*) se grattoit la teste d'un doigt, qui est la contenance d'un homme rempli de pensements penibles; et Cicero, ce me semble, avoit accoustumé de rincer (*d*) le nez,

---

estimés (*pour avoir écrit leur propre histoire*). TACIT. *Vita Agricolæ*, c. 1.

(*a*) C'est-à-dire, *Il n'est pas étrange que nous ayons des qualités et des penchants*, etc.

(*b*) *Convenable à sa beauté*, ou *qui seyoit bien à une beauté*. — E. J.

(*c*) *Voyez* PLUTARQUE, dans la *Vie de César*, c. 1, à la fin. — C.

(*d*) De *ringere*, selon Ménage, dans son *Dictionnaire étymologique*, où il cite ce passage de Montaigne. Je ne sais si l'on pourrait trouver ailleurs le mot de *rincer*, pour signifier, comme ici, *froncer*, *rider* : il n'est pas, du moins, dans nos vieux dictionnaires. — C.

qui signifie un naturel mocqueur : tels mouvements peuvent arriver imperceptiblement en nous. Il y en a d'aultres artificiels, de quoy ie ne parle point, comme les salutations et reverences, par où on acquiert, le plus souvent à tort, l'honneur d'estre bien humble et courtois : on peult estre humble, de gloire. Ie suis assez prodigue de bonnetades, notamment en esté, et n'en receois iamais, sans revenche, de quelque qualité d'hommes que ce soit, s'il n'est à mes gages. Ie desirasse d'aulcuns princes que ie cognois, qu'ils en feussent plus espargnants et iustes dispensateurs : car ainsin indiscretement espandues, elles ne portent plus de coup ; si elles sont sans esgard, elles sont sans effect. Entre les contenances desreglees, n'oublions pas la morgue de l'empereur Constantius (*a*), qui en public tenoit tousiours la teste droicte, sans la contourner ou fleschir ny çà ny là, non pas seulement pour regarder ceulx qui le saluoient à costé ; ayant le corps planté immobile, sans se laisser aller au bransle de son coche, sans oser ny cracher, ny se moucher, ny essuyer le visage devant les gents. Ie ne sçais si ces gestes qu'on remarquoit en moy, estoient de cette premiere condition, et si à la verité i'avois quelque occulte propension à ce vice, comme il peult bien

(*a*) Ammien Marcellin, l. 21, c. 14. — C.

estre; et ne puis pas respondre des bransles du corps : mais quant aux bransles de l'ame, ie veux icy confesser ce que i'en sens. Il y a deux parties en cette gloire : sçavoir est, de S'estimer trop; et N'estimer pas assez aultruy. Quant à l'une, il me semble premierement ces considerations debvoir estre mises en compte, Que ie me sens pressé d'une erreur d'ame, qui me desplaist, et comme inique, et encores plus comme importune; i'essaye à la corriger, mais l'arracher ie ne puis : c'est que ie diminue du iuste prix des choses que je possede, et haulse le prix aux choses d'autant qu'elles sont estrangieres, absentes et non miennes : cette humeur s'espand bien loing. Comme la prerogative de l'auctorité faict que les maris regardent les femmes propres d'un vicieux desdaing, et plusieurs peres leurs enfants : ainsi foys ie, et entre deux pareils ouvrages poiserois tousiours contre le mien; non tant que la ialousie de mon advancement et amendement trouble mon iugement, et m'empesche de me satisfaire, comme que, d'elle mesme, la maistrise (*a*) engendre mespris de ce qu'on tient et regente. Les polices, les mœurs loingtaines me flattent, et les langues; et m'apperceois que le latin me pipe par la faveur de sa dignité, au delà de ce qui

(*a*) *La possession.* — E. J.

luy appartient, comme aux enfants et au vulgaire : l'œconomie, la maison, le cheval de mon voisin, en eguale valeur, vault mieulx que le mien, de ce qu'il n'est pas mien : dadvantage que ie suis tres ignorant en mon faict, j'admire l'asseurance et promesse que chascun a de soy; au lieu qu'il n'est quasi rien que ie sçache sçavoir, ny que i'ose me respondre pouvoir faire. Ie n'ay point mes moyens en proposition et par estat, et n'en suis instruict qu'aprez l'effect; autant doubteux de ma force, que d'une aultre force. D'où il advient, si ie rencontre louablement en une besongne, que ie le donne plus à ma fortune qu'à mon industrié; d'autant que ie les desseigne (*a*) toutes au hazard et en crainte. Pareillement i'ay en general cecy, que De toutes les opinions que l'ancienneté a eues de l'homme en gros, celles que i'embrasse plus volontiers, et ausquelles ie m'attache le plus, ce sont celles qui nous mesprisent, avilissent, et aneantissent le plus : la philosophie ne me semble iamais avoir si beau ieu, que quand elle combat nostre presumption et vanité, quand elle recognoist de bonne foy son irresolution, sa foiblesse et son ignorance. Il me semble que la mere nourrice des plus faulses opinions, et publicques et particulieres, c'est la trop bonne opinion que

(*a*) *J'en forme le dessein, le projet toujours au*, etc. — E. J.

l'homme a de soy. Ces gents qui se perchent à chevauchons sur l'epicycle de Mercure, qui veoient si avant dans le ciel; ils m'arrachent les dents; car, en l'estude que ie foys, duquel le subiect c'est l'homme, trouvant une si extreme varieté de jugements, un si profond labyrinthe de difficultez les unes sur les aultres, tant de diversité et incertitude en l'eschole mesme de la sapience; vous pouvez penser, puisque ces gents là n'ont peu se resouldre de la cognoissance d'eulx mesmes et de leur propre condition, qui est continuellement presente à leurs yeulx, qui est dans eulx, puis qu'ils ne sçavent comment bransle ce qu'eulx mesmes font bransler, ny comment nous peindre et deschiffrer les ressorts qu'ils tiennent et manient eulx mesmes, comment ie les croirois de la cause du flux et reflux de la riviere du Nil. La curiosité de cognoistre les choses a esté donnee aux hommes pour fleau, dict la saincte parole.

Mais pour venir à mon particulier, il est bien difficile, ce me semble, qu'aulcun aultre s'estime moins, voire qu'aulcun aultre m'estime moins, que ce que ie m'estime: ie me tiens de la commune sorte, sauf en ce que ie m'en tiens, coulpable des defectuositez plus basses et populaires, mais non desadvouees, non excusees; et ne me prise seulement que de ce que ie sçais mon prix. S'il y a de la gloire, ell' est infuse en

moy superficiellement, par la trahison de ma complexion, et n'a point de corps qui comparoisse à la veue de mon iugement; i'en suis arrousé, mais non pas teinct: car, à la verité, quant aux effects de l'esprit en quelque façon que ce soit, il n'est iamais parti de moy chose qui me contentast; et l'approbation d'aultruy ne me paye pas. I'ay le iugement tendre et difficile, et notamment en mon endroict: ie me desadvoue sans cesse, et me sens par tout flotter et flechir de foiblesse; ie n'ay rien du mien de quoy satisfaire mon iugement. I'ay la veue assez claire et reglee, mais, à l'ouvrer (*a*), elle se trouble; comme i'essaye plus evidemment en la poësie, ie l'aime infiniement; ie me cognois assez aux ouvrages d'aultruy; mais ie foys, à la verité, l'enfant quand i'y veulx mettre la main; ie ne me puis souffrir. On peult faire le sot partout ailleurs, mais non en la poësie;

Mediocribus esse poëtis
Non di, non homines, non concessere columnæ. (1)

Pleust à Dieu que cette sentence se trouvast au front des boutiques de touts nos imprimeurs,

---

(*a*) *Au travail, à l'ouvrage.* — E. J.

(1) Personne ne pardonne la médiocrité aux poètes, ni les dieux, ni les hommes, ni les colonnes des portiques où sont affichés les ouvrages nouveaux. Hor. *de Arte poetica*, v. 372.

pour en deffendre l'entree à tant de versificateurs!

Verùm
Nil securiùs est malo poëtâ. (1)

Que n'avons nous de tels peuples (*a*)? Dionysius le pere n'estimoit rien tant de soy que sa poësie : à la saison des ieux olympiques, avecques des chariots surpassants touts aultres en magnificence, il envoya aussi des poëtes et musiciens, pour presenter ses vers, avecques des tentes et pavillons dorez et tapissez royalement. Quand on veint à mettre ses vers en avant, la faveur et excellence de la prononciation attira sur le commencement l'attention du peuple; mais, quand par aprez il veint à poiser l'ineptie de l'ouvrage, il entra (*b*) premierement en mespris, et continuant d'aigrir son iugement, il se iecta tantost en furie, et courut abattre et deschirer par despit touts ses pavillons : et, ce que ses chariots (*c*) ne feirent non plus rien

(1) Mais rien de si confiant qu'un mauvais poëte. MARTIAL. epigr. 63, l. 12, v. 13.

(*a*) C'est-à-dire, *des peuples qui, dans l'assemblée des jeux olympiques, marquèrent si vivement le mépris qu'ils faisaient de la mauvaise poésie du vieux Denys, tyran de Syracuse, et maître de la meilleure partie de la Sicile.* — C.

(*b*) DIODORE DE SICILE, l. 14, c. 28. — C.

(*c*) *Id. ibid.*

qui vaille en la course, et que la navire qui rapportoit ses gents faillit la Sicile, et feut par la tempeste poulsee et fracassee contre la coste de Tarente; ce mesme peuple teint pour certain que c'estoit un effect de l'ire des dieux irritez, comme luy, contre ce mauvais poëme; et les mariniers mesmes eschappez du naufrage alloient secondant l'opinion de ce peuple, à laquelle l'oracle qui predit sa mort sembla aussi aulcunement souscrire : il portoit (*a*) « que Dionysius seroit prez de sa fin, quand il auroit vaincu ceux qui vauldroient mieulx que lui. » Ce que il interpreta des Carthaginois qui le surpassoient en puissance; et ayant affaire à eulx, gaúchissoit souvent la victoire, et la temperoit, pour n'encourir le sens de cette prediction : mais il l'entendoit mal (*b*); car le dieu marquoit le temps de l'advantage que par faveur et injustice il gaigna à Athenes sur les poëtes tragiques meilleurs que luy, ayant faict iouer à l'envy la sienne intitulee les *Leneïens*, soubdain aprez laquelle victoire il trespassa, et en partie pour l'excessifve ioye qu'il en conçeut.

Ce que ie treuve excusable du mien (*c*), ce

(*a*) Diodore de Sicile, l. 15, c. 20. — C.

(*b*) *Id. ibid.*

(*c*) Il faut lier cette phrase à celle qui termine l'avant-dernier paragraphe, et finit par ces mots : *A tant de verifications.* C'est la leçon de 1588. — A. D.

n'est pas de soy et à la verité, mais c'est à la comparaison d'aultres choses pires, ausquelles ie veois qu'on donne credit. Ie suis envieux du bonheur de ceulx qui se sçavent resiouir et gratifier en leur ouvrage; car c'est un moyen aysé de se donner du plaisir, puisqu'on le tire de soy mesme, specialement s'il y a un peu de fermeté en leur opiniastrise. Ie sais un poëte à qui, fort et foible, en foule et en chambre, et le ciel et la terre crient qu'il n'y entend gueres : il n'en rabbat pour tout cela rien de la mesure à quoy il s'est taillé; tousiours recommence, tousiours reconsulte, et tousiours persiste, d'autant plus fort en son advis, et plus roide, qu'il touche à luy seul de le maintenir.

Mes ouvrages, il s'en fault tant qu'ils me rient, qu'autant de fois que ie les retaste, autant de fois ie m'en despite :

> Cùm relego, scripsisse pudet; quia plurima cerno,
> Me quoque, qui feci, iudice, digna lini. (1)

I'ay tousiours une idee en l'ame et certaine image trouble, qui me presente comme en songe une meilleure forme que celle que i'ay mis en besongne; mais ie ne la puis saisir et exploic-

(1) Quand je les relis, j'en ai honte; car j'y vois bien des choses qui, même aux yeux indulgents de leur auteur, méritent d'être effacées. Ovid. *de Ponto*, eleg. 5, l. 1, v. 15.

ter : et cette idee mesme n'est que du moyen estage. Ce que i'argumente par là, que les productions de ces riches et grandes ames du temps passé sont bien loing au delà de l'extreme estendue de mon imagination et souhaict : leurs escripts ne me satisfont pas seulement et me remplissent, mais ils m'estonnent et transissent d'admiration ; ie iuge leur beauté, ie la veois, sinon iusques au bout, au moins si avant qu'il m'est impossible d'y aspirer. Quoy que i'entreprenne, ie doibs un sacrifice aux Graces, comme dict Plutarque de quelqu'un (*a*), pour practiquer leur faveur :

Si quid enim placet,
Si quid dulce hominum sensibus influit,
Debentur lepidis omnia Gratiis. (1)

Elles m'abandonnent par tout ; tout est grossier chez moy ; il y a faulte de gentillesse et de beauté : ie ne sçais faire valoir les choses pour le plus que ce qu'elles valent : ma façon n'ayde rien à la matiere ; voylà pourquoy il me la fault forte, qui ayt beaucoup de prinse, et qui luise

(*a*) De Xénocrate, dans les *Preceptes du mariage*, c. 26, de la version d'Amyot. — C.

(1) Car tout ce qui plaît, tout ce qui charme les sens, c'est aux Grâces qu'on en est redevable. — Coste n'a pu déterrer la source de ces vers latins.

d'elle mesme. Quand i'en saisis des populaires et plus gayes, c'est pour me suyvre à moy, qui n'ayme point une sagesse cerimonieuse et triste, comme faict le monde; et pour m'esgayer, non pour esgayer mon style, qui les veult plustost graves et severes : au moins si ie doibs nommer style un parler informe et sans regle, un iargon populaire, et un proceder sans definition, sans partition, sans conclusion, trouble, à la guise de celuy d'Amafanius et de Rabirius (*a*). Ie ne sçais ny plaire, ny resiouïr, ny chatouiller : le meilleur conte du monde se seiche entre mes mains et se ternit. Ie ne sçais parler qu'en bon escient : et suis du tout desnué de cette facilité, que ie veois en plusieurs de mes compaignons, d'entretenir les premiers venus, et tenir en haleine toute une troupe, ou amuser, sans se lasser, l'aureille d'un prince de toute sorte de propos; la matiere ne leur faillant iamais, pour cette grace qu'ils ont de sçavoir employer la premiere venue, et l'accommoder à l'humeur et portee de ceulx à qui ils ont affaire. Les princes n'aiment gueres les discours fermes; ny moy à faire des contes. Les raisons premieres et plus

(*a*) Amafanius *et* Rabirius, *nullâ arte adhibitâ de rebus ante oculos positis vulgari sermone disputant; nihil definiunt, nihil partiuntur, nihil aptâ interrogatione concludunt.* Cic. *Acad. quæst.* l. 1, c. 2.

aysees, qui sont communement les mieulx prinses, ie ne sçais pas les employer; mauvais prescheur de commune : de toute matiere ie dis volontiers les dernieres choses que i'en sçais. Cicero estime (*a*) que ez traictez de la philosophie (*b*), le plus difficile membre soit l'exorde : s'il est ainsi, ie me prends à la conclusion sagement. Si faut il conduire la chorde (*c*) à toute sorte de tons; et le plus aigu est celuy qui vient le moins souvent en ieu. Il y a pour le moins autant de perfection à relever une chose vuide, qu'à en soubtenir une poisante : tantost il fault superficiellement manier les choses, tantost les profonder (*d*). Ie sçais bien que la pluspart des

---

(*a*) Montaigne ne cite cette pensée, que pour se moquer de Cicéron, qu'il considérait plutôt comme un beau parleur que comme un subtil philosophe; en quoi il n'avait pas grand tort : car, à bien examiner les ouvrages philosophiques de Cicéron, il est aisé de voir que ce ne sont, en effet, que les pensées de Platon, d'Aristote, d'Épicure, de Zénon, etc., traduites nettement et poliment en latin. — C.

(*b*) *Difficillimum autem est, in omni conquisitione rationis, exordium.* De Universo, c. 2. — C.

(*c*) *Conduire la chorde*, est une expression purement latine, que Montaigne applique ici à l'art de monter les cordes des instruments sur différents tons. Horace a dit, en parlant de l'art du cordier, dont il décrit même très-bien le mécanisme :

Tortum digna sequi potiùs, quàm ducere funem.
HORAT. epist. 10, l. 1., v. 48. — N.

(*d*) *Les approfondir, les creuser profondément.* — E. J.

hommes se tiennent en ce bas estage, pour ne concevoir les choses que par cette premiere escorce; mais ie sçais aussi que les plus grands maistres, et Xenophon et Platon, on les veoid souvent se relascher à cette basse façon et populaire de dire et traicter les choses, la soubtenant des graces qui ne leur manquent iamais. Au demourant, mon langage n'a rien de facile et poli; il est aspre et desdaigneux, ayant ses dispositions libres et desreglees; et me plaist ainsi, sinon par mon iugement, par mon inclination : mais ie sens bien que par fois ie m'y laisse trop aller, et qu'à force de vouloir eviter l'art et l'affectation, i'y retumbe d'une aultre part,

Brevis esse laboro,
Obscurus fio. (1)

Plato dict (*a*), que le long ou le court ne sont pas proprietez qui ostent ny qui donnent prix au langage. Quand l'entreprendrois de suyvre cet aultre style equable (*b*), uny et ordonné, ie n'y sçaurois advenir : et encores que les coupures et cadences de Saluste reviennent plus à mon humeur, si est ce que ie treuve Ce-

(1) J'évite d'être long, et je deviens obscur.
HORAT. *de Arte poet.* v. 25.

(*a*) *De Republ.* liv. 10. — C.
(*b*) *Égal.* — E. J.

sar et plus grand et moins aysé à representer; et si mon inclination me porte plus à l'imitation du parler de Seneque, ie ne laisse pas d'estimer davantage celuy de Plutarque. Comme à taire, à dire aussi, ie suys tout simplement ma forme naturelle : d'où c'est, à l'adventure, que ie puis plus à parler, qu'à escrire. Le mouvement et action animent les paroles, notamment à ceulx qui se remuent brusquement, comme ie foys, et qui s'eschauffent : le port, le visage, la voix, la robbe, l'assiette, peuvent donner quelque prix aux choses qui d'elles mesmes n'en ont gueres, comme le babil. Messala se plainct, en Tacitus (*a*), de quelques accoustrements estroicts de son temps, et de la façon des bancs où les orateurs avoient à parler, qui affoiblissoient leur eloquence.

Mon langage françois est alteré, et en la prononciation, et ailleurs, par la barbarie de mon creu : ie ne veis iamais homme des contrees de deçà, qui ne sentist bien evidemment son ramage, et qui ne blecceast les aureilles pures françoises. Si n'est ce pas pour estre fort entendu en mon perigordin, car ie n'en ay non plus d'usage que de l'allemand, et ne m'en

(*a*) Dans le dialogue intitulé, *de Causis corruptæ eloquentiæ* que quelques-uns attribuent à Tacite, d'autres à Quintilien *Voyez* vers la fin. — C.

chault gueres; c'est un langage (comme sont autour de moy, d'une bande et d'aultre, le poittevin, xaintongeois, angoumoisin, limosin, auvergnat), brodé (*a*), traisnant, esfoiré : il y a bien au dessus de nous, vers les montaignes, un gascon que ie treuve singulierement beau, sec, bref, signifiant, et à la verité, un langage masle et militaire plus qu'aultre que i'entende, aultant nerveux, puissant et pertinent, comme le françois est gracieux, delicat et abondant. Quant au latin, qui m'a esté donné pour maternel, i'ay perdu par desaccoustumance la promptitude de m'en pouvoir servir à parler; ouy, et à escrire : en quoy aultresfois ie me faisois appeller *maistre Iehan*. Voylà combien peu ie vaulx de oe costé là.

La beauté est une piece de grande recommendation au commerce des hommes; c'est le premier moyen de conciliation des uns aux aultres, et n'est homme si barbare et si rechigné, qui ne se sente aulcunement frappé de sa doulceur. Le corps a une grande part à nostre estre, il y tient un grand reng; ainsi sa structure et composition sont de bien iuste consideration. Ceulx qui veulent desprendre nos deux pieces principales, et les sequestrer l'une de l'aultre, ils ont tort : au rebours, ils les fault r'accoupler et

(*a*) *Lent, traînant, lâche et mou.* — E. J.

reioindre ; il fault ordonner à l'ame, non de se tirer à quartier, de s'entretenir à part, de mespriser et abandonner le corps (aussi ne le sçauroit elle faire que par quelque singerie contrefaicte), mais de se r'allier à luy, de l'embrasser, le cherir, luy assister, le contrerooller, le conseiller, le redresser, et ramener quand il fourvoye, l'espouser en somme, et luy servir de mary, à ce que leurs effects ne paroissent pas divers et contraires, ains accordants et uniformes. Les chrestiens ont une particuliere instruction de cette liaison : car ils sçavent que la iustice divine embrasse cette societé et ioincture du corps et de l'ame, iusques à rendre le corps capable des recompenses eternelles ; et que Dieu regarde agir tout l'homme, et veult qu'entier il receoive le chastiement, ou le loyer, selon ses demerites. La secte peripatetique, de toutes sectes la plus sociable, attribue à la sagesse ce seul soing, de pourveoir et procurer en commun le bien de ces deux parties associees : et montrent les aultres sectes, pour ne s'estre assez attachees à la consideration de ce meslange, s'estre partialisees, cette cy pour le corps, cette aultre pour l'ame, d'une pareille erreur ; et avoir escarté leur subiect, qui est l'Homme ; et leur guide, qu'ils advouent en general estre Nature.

La premiere distinction qui ayt esté entre les

hommes, et la premiere consideration qui donna les preeminences aux uns sur les aultres, il est vraysemblable que ce feut l'advantage de la beauté :

Agros divisere atque dedere
Pro facie cuiusque, et viribus ingenioque ;
Nam facies multùm valuit, viresque vigebant. (1)

Or, ie suis d'une taille un peu au dessoubs de la moyenne : ce default n'a pas seulement de la laideur, mais encores de l'incommodité à ceulx mesmement qui ont des commandements et des charges ; car l'auctorité que donne une belle presence (*a*) et maiesté corporelle en est à dire. C. Marius ne recevoit pas volontiers des soldats qui n'eussent six pieds de haulteur (*b*). *Le Courtisan* (*c*) a bien raison de vouloir, pour ce gentilhomme qu'il dresse, une taille commune, plustost que toute aultre ; et de refuser pour luy toute estrangeté qui le face montrer au doigt. Mais de choisir, s'il fault à cette mediocrité, qu'il soit plustost au deçà, qu'au delà

(1) Le partage des terres fut réglé à proportion de la beauté, de la force et de l'esprit ; car la beauté et la force étaient les premières distinctions. Lucrèt. l. 5, v. 1109.

(*a*) *Prestance.* — E. J.

(*b*) Végèce, l. 1, c. 5. — C.

(*c*) Livre italien composé par Baltazar de Castillon, sous le titre *del Cortegiano*, c'est-à-dire *du Courtisan*. — C.

d'icelle, ie ne le ferois pas à un homme militaire. Les petits hommes, dict Aristote (*a*), sont bien iolis, mais non pas beaux; et se cognoist en la grandeur, la grand' ame: comme la beauté, en un grand corps et hault: les Ethiopes et les Indiens, dict il (*b*), elisants leurs roys et magistrats, avoient esgard à la beauté et procerité (*c*) des personnes. Ils avoient raison; car il y a du respect pour ceulx qui le suyvent, et, pour l'ennemy, de l'effroy, de veoir à la teste d'une troupe marcher un chef de belle et riche taille.

Ipse inter primos præstanti corpore Turnus
Vertitur, arma tenens; et toto vertice suprà est. (1)

Nostre grand roy divin et celeste, duquel toutes les circonstances doibvent estre remarquees avec soing, religion et reverence, n'a pas refusé la recommendation corporelle, *speciosus formâ præ filiis hominum* (2): et Platon (*d*), avecques la temperance et la fortitude, desire la beauté aux conservateurs de sa republique.

(*a*) *Ethic. Nicom.* l. 4, c. 7. — C.

(*b*) *Polit.* l. 4, c. 4. — C.

(*c*) *Et à la haute taille.* — E. J.

(1) A la tête des guerriers, on voit marcher Turnus, les armes à la main; sa taille est haute, et il passe de la tête tous ceux qui l'entourent. Virg. *Énéide*, l. 7, v. 783.

(2) Il était le plus beau des fils des hommes. *Ps.* 45, *v.* 3.

(*d*) *De Republ.* l. 7 et l. 3. — C.

C'est un grand despit, qu'on s'addresse à vous parmy vos gents pour vous demander « Où est monsieur ? » et que vous n'ayez que le reste de la bonnetade qu'on faict à vostre barbier ou à vostre secretaire; comme il adveint au pauvre Philopœmen (*a*) : Estant arrivé le premier de sa troupe en un logis où on l'attendoit, son hostesse, qui ne le cognoissoit pas, et le voyoit d'assez mauvaise mine, l'employa d'aller un peu ayder à ses femmes à puiser de l'eau, ou attiser du feu, pour le service de Philopœmen : les gentilshommes de sa suitte estants arrivez, et l'ayant surprins embesogné à cette belle vacation, car il n'avoit pas failly d'obeïr au commandement qu'on luy avoit faict, luy demanderent ce qu'il faisoit là : « Ie paie, leur respondit-il, la peine de ma laideur. » Les aultres beautez sont pour les femmes : la beauté de la taille est la seule beauté des hommes. Où est la petitesse; ny la largeur et rondeur du front, ny la blancheur et doulceur des yeulx, ny la mediocre forme du nez, ny la petitesse de l'aureille et de la bouche, ny l'ordre et blancheur des dents, ny l'espesseur bien unie d'une barbe brune à escorce de chastaigne, ny le poil relevé, ny la iuste rondeur de teste, ny la frescheur du teinct, ny l'air du visage agreable, ny un

(*a*) Plutarque, *Vie de Philopœmen*. — C.

corps sans senteur, ny la proportion legitime des membres, peuvent faire un bel homme. I'ay, au demourant, la taille forte et ramassee; le visage, non pas gras, mais plein; la complexion entre le iovial et le melancholique, moyennement sanguine et chaulde,

Unde rigent setis mihi crura, et pectora villis; (1)

la santé, forte et alaigre, iusques bien avant en mon aage, rarement troublee par les maladies. I'estois tel, car ie ne me considere pas à cette heure que ie suis engagé dans les avenus de la vieillesse, ayant pieça franchy les quarante ans:

Minutatim vires et robur adultum
Frangit, et in partem peiorem liquitur ætas: (2)

ce que ie seray doresnavant, ce ne sera plus qu'un demy estre, ce ne sera plus moy; ie m'eschappe touts les iours, et me desrobbe à moy:

Singula de nobis anni prædantur euntes. (3)

(1) Aussi ai-je l'estomac, les jambes et les cuisses hérissés de poils. MARTIAL. epigr. 36, l. 2, v. 5.

(2) Insensiblement les forces se perdent, la vigueur s'épuise, et notre être va toujours en déclinant. LUCRET., l. 2, v. 1131.

(3) Dans leur fuite rapide, les années nous dérobent sans cesse quelque portion de nous-mêmes. HORAT. epist. 2, l. 2, v. 55.

D'addresse et de disposition, ie n'en ay point eu; et si suis fils d'un pere tresdispos, et d'une alaigresse qui lui dura iusques à son extreme vieillesse. Il ne trouva gueres homme de sa condition qui s'egualast à luy en tout exercice de corps : comme ie n'en ay trouvé gueres aulcun qui ne me surmontast; sauf au courir, en quoy i'estois des mediocres. De la musique, ny pour la voix, que i'y ay tresinepte, ny pour les instruments, on ne m'y a iamais sceu rien apprendre. A la danse, à la paulme, à la luicte, ie n'y ay peu acquerir qu'une bien fort legiere et vulgaire suffisance; à nager, à escrimer, à voltiger et à saulter, nulle du tout. Les mains, ie les ay si gourdes (*a*), que ie ne sçais pas escrire seulement pour moy; de façon que, ce que i'ay barbouillé, i'aime mieulx le refaire que de me donner la peine de le demesler : et ne lis gueres mieulx; ie me sens poiser aux escoutants : aultrement bon clerc. Ie ne sçais pas clorre à droict une lettre, ny ne sceus iamais tailler plume, ny trencher à table, qui vaille,

(*a*) *Si pesantes, si maladroites.* Du mot latin *gurdus*, dont le peuple de Rome se servait pour signifier *sot, stupide*, du temps de Quintilien, qui avait ouï dire que ce mot était originairement espagnol, *Inst. Orat.* l. 1, c. 5, nos pères ont formé le mot *gourd, gourde*, dans le sens qu'il est employé ici par Montaigne. De *gourd* est venu *engourdir*, qui est encore en usage. — C.

ny equipper un cheval de son harnois, ny porter à poing (*a*) un oyseau et le lascher, ny parler aux chiens, aux oyseaux, aux chevaulx. Mes conditions corporelles sont, en somme, tresbien accordantes à celles de l'ame : il n'y a rien d'alaigre ; il y a seulement une vigueur pleine et ferme : ie dure bien à la peine ; mais i'y dure, si ie m'y porte moi mesme, et autant que mon desir m'y conduict :

Molliter austerum studio fallente laborem ; (1)

aultrement, si ie n'y suis alleiché par quelque plaisir, et si i'ay aultre guide que ma pure et libre volonté, ie n'y vauls rien ; car i'en suis là, que, sauf la santé et la vie, il n'est chose pour quoy ie veuille ronger mes ongles, et que ie veuille acheter au prix du torment d'esprit et de la contraincte.

Tanti mihi non sit opaci
Omnis arena Tagi, quodque in mare volvitur aurum. (2)

(*a*) Montaigne a écrit *point* ; mais il est clair qu'il faut *poing*. Son orthographe est, en général, peu exacte, et surtout peu uniforme ; le même mot est souvent diversement orthographié dans la même page. — N.

(1) Car le plaisir qui accompagne le travail en fait oublier la fatigue. Hor. sat. 2, l. 2, v. 12.

(2) Non, je ne voudrais point à ce prix-là tout le sable du Tage, avec l'or qu'il roule dans la mer. Juv. sat. 3, v. 54.

Extremement oysif, extremement libre, et par nature et par art, ie (a) presterois aussi volontiers mon sang que mon soing. I'ay une ame libre et toute sienne, accoustumee à se conduire à sa mode : n'ayant eu, iusques à cette heure, ny commandant, ny maistre forcé, i'ay marché aussi avant, et le pas, qu'il m'a pleu; cela m'a amolli et rendu inutile au service d'aultruy, et ne m'a faict bon qu'à moy. Et pour moy, il n'a esté besoing de forcer ce naturel poisant, paresseux et faineant; car, m'estant trouvé en tel degré de fortune, dez ma naissance, que i'ay eu occasion de m'y arrester, et en tel degré de sens, que i'ay senti en avoir occasion, ie n'ay rien cherché, et n'ay aussi rien prins :

Non agimur tumidis velis Aquilone secundo,
Non tamen adversis ætatem ducimus Austris;
Vìribuş, ingenio, specie, virtute, loco, re,
Extremi primorum, extremis usque priores : (1)

(a) Montaigne avait d'abord écrit, *ie ne treuve rien cherement acheté que ce qui me couste du soing*; mais il a préféré la leçon du texte, et a rayé la première, que je mets ici en note. — N.

(1) Le Zéphyr n'enfle pas mes voiles, il est vrai; mais l'Aquilon ne trouble pas ma course paisible. Je suis en force, en talent, en figure, en vertu, en naissance, en biens, des derniers de la première classe, mais des premiers de la dernière. Hor. epist. 2, l. 2, v. 201.

ie n'ay eu besoing que de la suffisance de me contenter; qui est toutesfois un reglement d'ame, à le bien prendre, egalement difficile en toute sorte de condition, et que, par usage, nous veoyons se trouver plus facilement encores en la disette qu'en l'abondance; d'autant, à l'adventure, que, selon le cours de nos aultres passions, la faim des richesses est plus aiguisee par leur usage que par leur disette, et la vertu de la moderation, plus rare que celle de la patience : et n'ay eu besoing que de iouïr doulcement des biens que Dieu, par sa liberalité, m'avoit mis entre mains. Ie n'ay gousté aulcune sorte de travail ennuyeux : ie n'ay eu gueres en maniement que mes affaires; ou, si i'en ay eu, ce a esté en condition de les manier à mon heure et à ma façon, commis par gents qui s'en fioient à moy, et qui ne me pressoient pas, et me cognoissoient; car encores tirent les experts quelque service d'un cheval restif et poulsif.

Mon enfance mesme a esté conduicte d'une façon molle et libre, et exempte de subiection rigoureuse. Tout cela m'a formé une complexion delicate et incapable de solicitude; iusques là, que i'aime qu'on me cache mes pertes et les desordres qui me touchent. Au chapitre de mes mises, ie loge ce que ma nonchalance me couste à nourrir et entretenir;

Hæc nempe supersunt,
Quæ dominum fallunt, quæ prosunt furibus; (1)

i'aime à ne sçavoir pas le compte de ce que i'ay, pour sentir moins exactement ma perte : ie prie ceulx qui vivent avecques moy, où l'affection leur manque et les bons effects, de me piper et payer de bonnes apparences. A faulte d'avoir assez de fermeté pour souffrir l'importunité des accidents contraires ausquels nous sommes subiects, et pour ne me pouvoir tenir tendu à regler et ordonner les affaires, ie nourris, autant que ie puis, en moy cett' opinion, m'abandonnant du tout à la fortune, « De prendre toutes choses au pis; et ce pis là, me resouldre à le porter doulcement et patiemment : » c'est à cela seul que ie travaille, et le but auquel i'achemine touts mes discours. A un dangier, ie ne songe pas tant comment i'en eschapperay, que combien peu il importe que i'en eschappe : quand i'y demeurerois, que seroit ce? Ne pouvant regler les evenements, ie me regle moy mesme; et m'applique à eulx, s'ils ne s'appliquent à moy. Ie n'ay gueres d'art pour sçavoir gauchir la fortune et luy eschapper ou la forcer, et pour dresser et conduire par prudence

(1) Tout cela échappe aux yeux du maître, et les voleurs s'en accommodent. Hor. epist. 6, l. 1, v. 45.

les choses à mon poinct : i'ay encores moins de tolerance pour supporter le soing aspre et penible qu'il fault à cela; et la plus penible assiette pour moy, c'est estre suspens ez choses qui pressent, et agité entre la crainte et l'esperance.

Le deliberer, voire ez choses plus legieres, m'importune; et sens mon esprit plus empesché à souffrir le bransle et les secousses diverses du doubte et de la consultation, qu'à se rasseoir et resouldre à quelque party que ce soit, aprez que la chance est livree. Peu de passions m'ont troublé le sommeil; mais, des deliberations, la moindre me le trouble. Tout ainsi que des chemins, i'en evite volontiers les costez pendants et glissants, et me iecte dans le battu, le plus boueux et enfondrant, d'où ie ne puisse aller plus bas; et y cherche seureté : aussi i'aime les malheurs touts purs, qui ne m'exercent et tracassent plus aprez l'incertitude de leur rabillage, et qui du premier sault me poulsent droictement en la souffrance :

Dubia plus torquent mala. (1)

Aux evenements, ie me porte virilement; en la conduicte, puerilement : l'horreur de la cheute

(1) Ce sont les maux incertains qui me tourmentent le plus. Sénec. *Agamemn.* act. 3, sc. 1, v. 29.

me donne plus de fiebvre que le coup. Le ieu ne vault pas la chandelle : l'avaricieux a plus mauvais compte de sa passion, que n'a le pauvre ; et le ialoux, que le cocu ; et y a moins de mal souvent à perdre sa vigne, qu'à la plaider. La plus basse marche est la plus ferme : c'est le siege de la constance ; vous n'y avez besoing que de vous ; elle se fonde là et appuye toute en soy. Cet exemple d'un gentilhomme que plusieurs ont cogneu, a il pas quelque air philosophique ? Il se maria bien avant en l'aage, ayant passé en bon compaignon sa ieunesse, grand diseur, grand gaudisseur (*a*). Se souvenant combien la matiere de cornardise luy avoit donné de quoy parler et se mocquer des aultres ; pour se mettre à couvert, il espousa une femme qu'il print au lieu où chascun en treuve pour son argent, et dressa avecques elle ses alliances : « Bon iour, putain » ; « Bon iour cocu » ; et n'est chose de quoy plus souvent et ouvertement il entretinst chez luy les survenants que de ce sien desseing : par où il bridoit les occultes caquets des mocqueurs, et esmoussoit la poincte de ce reproche.

(*a*) *Grand railleur.* — *Gaudir*, c'est, dit Nicot, se moquer par jeu et en riant. Au 3e liv. d'*Amadis*, c. 4, on lit : *Reprindrent leur chemin* gaudissants *l'un l'autre d'avoir esté ainsi deceus par la malice des femmes.* — C.

Quant à l'ambition, qui est voisine de la presumption, ou fille plustost, il eust fallu, pour m'advancer, que la fortune me feust venue querir par le poing; car, de me mettre en peine pour un' esperance incertaine, et me soubmettre à toutes les difficultez qui accompaignent ceulx qui cherchent à se poulser en credit sur le commencement de leur progrez, ie ne l'eusse sceu faire :

Spem pretio non emo : (1)

ie m'attache à ce que ie veois et que ie tiens, et ne m'esloingne gueres du port :

Alter remus aquas, alter tibi radat arenas ; (2)

et puis, on arrive peu à ces advancements, qu'en hazardant premierement le sien; et ie suis d'advis que si ce qu'on a suffit à maintenir la condition en laquelle on est nay et dressé, c'est folie d'en lascher la prinse sur l'incertitude de l'augmenter. Celuy à qui la fortune refuse de quoy planter son pied, et establir un estre tranquille et reposé, il est pardonnable s'il iecte au hazard ce qu'il a, puis qu'ainsi comme ainsi la necessité l'envoye à la queste :

(1) Je n'achète pas l'espérance au prix de ce que j'ai déjà. TERENT. *Adelph.* act. 2, sc. 3, v. 11.

(2) Qu'une rame fende les flots, et que l'autre touche le rivage. PROPERT. eleg. 3, l. 3, v. 23.

Capienda rebus in malis præceps via est : (1)

et i'excuse plustost un cadet de mettre sa legitime au vent, que celuy à qui l'honneur de la maison est en charge, qu'on ne peult point veoir necessiteux que par sa faulte. I'ay bien trouvé le chemin plus court et plus aysé, avecques le conseil de mes bons amis du temps passé, de me desfaire de ce desir, et de me tenir coy :

Cui sit conditio dulcis, sine pulvere palmæ; (2)

iugeant aussi bien sainement de mes forces, qu'elles n'estoient pas capables de grandes choses; et me souvenant de ce mot du feu chancelier Olivier, « que les François semblent des guenons, qui vont grimpant contremont un arbre, de branche en branche, et ne cessent d'aller, iusques à ce qu'elles soyent arrivees à la plus haulte branche, pour y montrer le cul quand elles y sont :

Turpe est quod nequeas capiti committere pondus,
Et pressum inflexo mox dare terga genu. (3)

(1) Dans le malheur, choisissons les résolutions téméraires. Senec. *Agamemn.* act. 2, v. 47.

(2) Quelle plus douce condition que celle de vaincre sans avoir combattu. Hor. epist. 1, l. 1, v. 51.

(3) Il est honteux de se charger la tête d'un fardeau qu'on ne saurait porter, pour plier ensuite, et être obligé de fuir honteusement. Propert. eleg. 9, l. 3, v. 5.

Les qualitez mesmes qui sont en moy non reprochables, ie les trouvois inutiles en ce siecle : la facilité de mes mœurs, on l'eust nommee lascheté et foiblesse; la foy et la conscience s'y feussent trouvees scrupuleuses et superstitieuses; la franchise et la liberté, importune, inconsideree et temeraire. A quelque chose sert le malheur : il faict bon naistre en un siecle fort depravé; car, par comparaison d'aultruy, vous estes estimé vertueux, à bon marché : qui n'est que parricide en nos iours et sacrilege, il est homme de bien et d'honneur :

Nunc, si depositum non inficiatur amicus,
Si reddat veterem cum totâ ærugine follem;
Prodigiosa fides, et thuscis digna libellis,
Quæque coronatâ lustrari debeat agnâ : (1)

ce ne feut iamais temps et lieu où il y eust, pour les princes, loyer plus certain et plus grand proposé à la bonté et à la iustice. Le premier qui s'advisera de se poulser en faveur et en credit par cette voye là, ie suis bien deceu si à bon compte il ne devance ses compaignons : la

(1) Maintenant, si ton ami ne nie point ton dépôt, s'il te rend ton vieux sac, et ton argent noirci par le temps, c'est un trait de probité digne d'être inscrit dans les livres de nos pontifes, c'est un prodige dont on est tenté de se purifier par des sacrifices. Juv. sat. 13, v. 60.

force, la violence, peuvent quelque chose, mais non pas tousiours tout. Les marchands, les iuges de village, les artisans, nous les voyons aller à pair de vaillance et science militaire avecques la noblesse; ils rendent des combats honorables et publicques et privez, ils battent, ils deffendent villes en nos guerres presentes : un prince estouffe sa recommendation emmy cette presse : Qu'il reluise d'humanité, de verité, de loyauté, de temperance, et surtout de iustice; marques rares, incogneues et exilees : c'est la seule volonté des peuples dequoy il peult faire ses affaires; et nulles aultres qualitez ne peuvent attirer leur volonté comme celles là, leur estants les plus utiles : *Nihil est tàm populare quàm bonitas.* (1)

Par cette proportion (*a*), ie me feusse trouvé grand et rare; comme ie me treuve pygmee et populaire, à la proportion d'aulcuns siecles passez, auxquels il estoit vulgaire, si d'aultres plus fortes qualitez n'y concurroient, de veoir un homme moderé en ses vengeances, mol au ressentiment des offenses, religieux en l'observance de sa parole, ny double, ny soupple, ny accommodant sa foy à la volonté d'aultruy et

(1) Rien n'est si populaire que la bonté. Cic. *Pro Ligar.* c. 12

(*a*) *D'après cette comparaison de mes qualités et de mes mœurs avec celles des temps modernes*, etc. — E. J.

aux occasions (*a*) : plustost lairrois ie rompre le col aux affaires, que (*b*) de tordre ma foy pour leur service. Car, quant à cette nouvelle vertu de feinctise et dissimulation, qui est à cette heure si fort en credit, ie la hais capitalement ; et de touts les vices, ie n'en treuve aulcun qui tesmoigne tant de lascheté et bassesse de cœur. C'est une humeur couarde et servile de s'aller desguiser et cacher soubs un masque, et de n'oser se faire veoir tel qu'on est : par là nos hommes se dressent à la perfidie ; estants duicts à produire des paroles faulses, ils ne font pas conscience d'y manquer. Un cœur genereux ne doibt point desmentir ses pensees ; il se veult faire veoir iusques au dedans ; tout y est bon, ou au moins, tout y est humain. Aristote (*c*) estime office de magnanimité, haïr et aimer à descouvert ; iuger, parler avecques toute franchise, et, au prix de la verité, ne faire cas de l'approbation ou reprobation d'aultruy. Apollonius (*d*) disait que « c'estoit aux serfs de mentir, et aux libres de dire verité : »

(*a*) Ici Montaigne a voulu se caractériser lui-même, quoiqu'il ne le fasse pas d'une manière si directe et si distincte que dans l'édition *in*-4° de 1588, page 277. — C.

(*b*) *Deplier*, édit. *in-fol.* de 1596, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire qu'il a corrigé. — N.

(*c*) *Ethic. ad Nicom.* l. 4. — C.

(*d*) Philostrate, p. 409, et Olearii, an 1709. — C.

c'est la premiere et fondamentale partie de la vertu ; il la fault aimer pour elle mesme. Celuy qui dict vray, parce qu'il y est d'ailleurs obligé, et parce qu'il sert (*a*), et qui ne craint point à dire mensonge, quand il n'importe à personne, il n'est pas veritable suffisamment. Mon ame, de sa complexion, refuyt la menterie, et hait mesme à la penser : i'ay une interne vergongne et un remords picquant, si parfois elle m'eschappe, comme parfois elle m'eschappe, les occasions me surprenant et agitant impremeditement. Il ne fault pas tousiours dire tout ; car ce seroit sottise : mais ce qu'on dict, il fault qu'il soit tel qu'on le pense ; aultrement, c'est meschanceté. Ie ne scais quelle commodité ils attendent de se feindre et contrefaire sans cesse, si ce n'est, de n'en estre pas creus lors mesmes qu'ils disent verité ; cela peult tromper une fois ou deux les hommes : mais de faire profession de se tenir couvert, et se vanter, comme ont faict aulcuns de nos princes, Que « ils iecteroient leur chemise au feu, si elle estoit participante de leurs vrayes intentions, » qui est un mot de l'ancien Metellus Macedonicus (*b*) ; et publier, Que « qui ne sçait se feindre, ne sçait pas regner (*c*), » c'est tenir advertis ceulx qui ont à

(*a*) *Parce que cela lui sert, lui est utile.*

(*b*) Aurelius Victor, *de Vir. illustr.* c. 61. — C.

(*c*) Maxime favorite de Louis XI. — C.

les practiquer, que ce n'est que piperie et mensonge qu'ils disent; *quò quis versutior et callidior est, hoc invisior et suspectior, detractâ opinione probitatis* (1) : ce seroit une grande simplesse à qui se lairroit amuser ny au visage, ny aux paroles de celuy qui faict estat d'estre tousiours aultre au dehors qu'il n'est au dedans, comme faisoit Tibere. Et ne sçais quelle part telles gents peuvent avoir au commerce des hommes, ne produisants rien qui soit receu pour comptant : qui est desloyal envers la verité, l'est aussi envers le mensonge.

Ceulx qui, de nostre temps, ont consideré, en l'establissement du debvoir d'un prince, le bien de ses affaires seulement, et l'ont preferé au soing de sa foy et conscience, diroient quelque chose à un prince de qui la fortune auroit rengé à un tel poinct les affaires, que pour tout iamais il les peust establir par un seul manquement et faulte à sa parole (*a*) : mais il n'en va pas ainsin ; on recheoit souvent en pareil marché ; on faict plus d'une paix, plus d'un traicté

(1) Plus un homme est fin et adroit, plus il est odieux et suspect, lorsqu'il vient à perdre la réputation d'homme de bien. Cic. *de Offic.* l. 2, c. 9.

(*a*) Voici, dit M. Am. Duval, comme j'entends cette phrase obscure : *Ceux qui de notre temps ont considéré*, etc., *ne manqueroient point de donner des conseils* (conformes à leur manière de voir) *à un prince de qui la fortune*, etc.

en sa vie. Le gaing qui les convie à la premiere desloyauté, et quasi tousiours il s'en presente, comme à toutes aultres meschancetez; les sacrileges, les meurtres, les rebellions, les trahisons, s'entreprennent pour quelque espece de fruict : mais ce premier gaing apporte infinis dommages suyvants, iectant ce prince hors de tout commerce et de tout moyen de negociation, par l'exemple de cette infidelité. Soliman, de la race des Ottomans, race peu soigneuse de l'observance des promesses et paches (*a*), lorsque, de mon enfance, il feit descendre son armee à Otrante, ayant sceu que Mercurin de Gratinare, et les habitants de Castro, estoient detenus prisonniers aprez avoir rendu la place, contre ce qui avoit esté capitulé par ses gents avecques eulx, manda qu'on les relaschast, et qu'ayant en main d'aultres grandes entreprinses en cette contree là, cette desloyauté, quoyqu'elle eust quelque apparence d'utilité presente, luy apporteroit pour l'advenir un descri et une desfiance d'infini preiudice.

Or, de moy, i'aime mieulx estre importun et indiscret, que flatteur et dissimulé (*b*). I'ai-

(*a*) C'est-à-dire, *accords*, *traités*, et *pactes*, comme on a mis dans les dernières éditions. *Pache* est encore en usage à Genève et dans le pays de Gex. — C.

(*b*) Il faut lier cette phrase avec les derniers mots de l'avant-

vôue qu'il se peult mesler quelque poincte de fierté et d'opiniastreté, à se tenir ainsin entier et ouvert comme ie suis, sans consideration d'aultruy; et me semble que ie deviens un peu plus libre où il le faudroit moins être, et que je m'eschauffe par l'opposition du respect : il peult estre aussi que ie me laisse aller aprez ma nature, à faulte d'art. Presentant aux grands cette mesme licence de langue et de contenance que i'apporte de ma maison, ie sens combien elle decline vers l'indiscretion et incivilité : mais, oultre ce que ie suis ainsi faict, ie n'ay pas l'esprit assez soupple pour gauchir à une prompte demande, et pour en eschapper par quelque destour, ny pour feindre une verité, ny assez de memoire pour la retenir ainsi feincte, ny certes assez d'asseurance pour la maintenir, et foys le brave par foiblesse; parquoi ie m'abandonne à la naïfveté, et à tousiours dire ce que ie pense, et par complexion et par desseing, laissant à la fortune d'en conduire l'evenement. Aristippus disait (*b*), « le principal fruict qu'il eust tiré de la philosophie, estre Qu'il parloit librement et ouvertement à chascun. »

C'est un util de merveilleux service que la

---

dernier paragraphe (*qui est desloyal envers la vérité, l'est aussi envers le mensonge*), comme dans l'édition de 1588. — A. D.

(*a*) Diog. Laerce, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 68. — C.

101743

memoire, et sans lequel le iugement faict bien à peine son office; elle me manque du tout. Ce qu'on me veult proposer, il fault que ce soit à parcelles; car de respondre à un propos où il y eust plusieurs divers chefs, il n'est pas en ma puissance: ie ne sçaurois recevoir une charge (*a*), sans tablettes : Et, quand i'ay un propos de consequence à tenir, s'il est de longue haleine, ie suis reduict à cette vile et miserable necessité d'apprendre par cœur, mot à mot, ce que i'ay à dire; aultrement ie n'aurois ny façon, ny asseurance, estant en crainte que ma memoire veinst à me faire un mauvais tour : mais ce moyen m'est non moins difficile; pour apprendre trois vers, il me fault trois heures; et puis, en un propre ouvrage, la liberté et auctorité de remuer l'ordre, de changer un mot, variant sans cesse la matiere, la rend plus malaysee à concevoir. Or, plus ie m'en desfie (*b*), plus elle se trouble; elle me sert mieulx par rencontre : il fault que ie la solicite nonchalamment; car, si ie la presse, elle s'estonne; et depuis qu'elle a commencé à chanceler, plus ie la sonde, plus elle s'empestre et embarrasse : elle me sert à son heure, non pas à la mienne.

Cecy que ie sens en la memoire, ie le sens

(*a*) *Une commission.* — E. J.

(*b*) *De ma mémoire.*

en plusieurs aultres parties : ie fuys le commandement, l'obligation et la contraincte ; ce que ie foys ayseement et naturellement, si ie m'ordonne de le faire par une expresse et prescripte ordonnance, ie ne sçais plus le faire. Au corps mesme, les membres qui ont quelque liberté et iurisdiction plus particuliere sur eulx, me refusent parfois leur obeïssance, quand ie les destine et attache à certain poinct et heure de service necessaire : cette preordonnance contraincte et tyrannique les rebute ; ils se croupissent d'effroy ou de despit, et se transissent. Aultresfois, estant en lieu où c'est discourtoisie barbaresque de ne respondre à ceulx qui vous convient à boire, quoy qu'on m'y traictast avec toute liberté, i'essayai de faire le bon-compaignon en faveur des dames qui estoyent de la partie, selon l'usage du pays : mais il y eut du plaisir ; car cette menace et preparation d'avoir à m'efforcer oultre ma coustume et mon naturel, m'estoupa de maniere le gosier, que ie ne sceus avaller une seule goutte, et feus privé de boire pour le besoing mesme de mon repas ; ie me trouvay saoul et desalteré par tant de bruvage, que mon imagination avoit preoccupé. Cet effect est plus apparent en ceulx qui ont l'imagination plus vehemente et puissante ; mais il est pourtant naturel, et n'est aulcun qui ne s'en ressente aulcunement : On offroit à un excellent

archer, condamné à la mort, de luy sauver la vie, s'il vouloit faire veoir quelque notable preuve de son art : il refusa de s'en essayer, craignant que la trop grande contention de sa volonté luy feist fourvoyer la main, et qu'au lieu de sauver sa vie, il perdist encores la reputation qu'il avoit acquise au tirer de l'arc : Un homme qui pense ailleurs, ne fauldra point, à un poulce prez, de refaire tousiours un mesme nombre et mesure de pas au lieu où il se promene; mais s'il y est avecques attention de les mesurer et compter, il trouvera que ce qu'il faisoit par nature et par hazard, il ne le fera pas si exactement par desseing.

Ma librairie, qui est des belles entre les librairies de village, est assise à un coing de ma maison : s'il me tumbe en fantaisie chose que i'y vueille aller chercher ou escrire, de peur qu'elle ne m'eschappe, en traversant seulement ma cour, il fault que ie la donne en garde à quelqu'aultre. Si ie m'enhardis, en parlant, à me destourner tant soit peu de mon fil, ie ne fauls iamais de le perdre : qui faict que ie me tiens, en mes discours, contrainct, sec et resserré. Les gents qui me servent, il fault que ie les appelle par le nom de leurs charges ou de leur pays, car il m'est tresmalaysé de retenir des noms; ie diray bien qu'il a trois syllabes, que le son en est rude, qu'il commence ou termine

par telle lettre : et si ie durois à vivre longtemps, ie ne crois pas que ie n'oubliasse mon nom propre, comme ont faict d'aultres. Messala Corvinus (*a*) feut deux ans n'ayant trace aulcune de memoire, ce qu'on dict aussi de George Trapezonce (*b*). Et pour mon interest, ie rumine souvent quelle vie c'estoit que la leur, et si, sans cette piece, il me restera assez pour me soubtenir avecques quelque aysance ; et y regardant de prez, ie crains que ce default, s'il est parfaict, perde toutes les functions de l'ame :

Plenus rimarum sum, hàc atque illàc perfluo. (1)

Il m'est advenu plus d'une fois d'oublier le mot du guet, que i'avois trois heures auparavant donné, ou receu d'un aultre ; et d'oublier où i'avois caché ma bourse, quoy qu'en die Cicero (*c*) : ie m'ayde à perdre ce que ie serre

(*a*) Pline dit absolument que Messala Corvinus oublia son nom. *Hist. nat.* l. 7, c. 24. — C.

(*b*) Il s'agit ici de George de Trébisonde, Grec qui vint à Rome sous le pape Eugène IV. Il y publia une rhétorique, qui a été réimprimée plusieurs fois, diverses traductions de livres grecs et nombre d'écrits de controverse. Il mourut vers l'an 1484, dans une extrême vieillesse, après avoir oublié tout ce qu'il avait appris. — A. D.

(1) Je suis comme un vase fêlé, je ne puis rien retenir. Terent. *Eunuch.* act. 1, sc. 2, v. 25.

(*c*) *De Senectute*, c. 7. *Nec verò quemquam senum audivi oblitum quo loco thesaurum obruisset.* — C'est-à-dire : *Je n'ai*

particulierement. *Memoria certè non modò philosophiam, sed omnis vitæ usum, omnesque artes, unà maximè continet* (1). C'est le receptacle et l'estuy de la science, que la memoire : l'ayant si defaillante, ie n'ay pas fort à me plaindre si ie ne sçais gueres. Ie sçais en general le nom des arts, et ce de quoy ils traictent; mais rien au delà. Ie feuillete les livres; ie ne les estudie pas : ce qui m'en demeure, c'est chose que ie ne recognois plus estre d'aultruy, c'est cela seulement de quoy mon iugement a faict son proufit, les discours et les imaginations de quoy il s'est imbu; l'aucteur, le lieu, les mots et aultres circonstances, ie les oublie incontinent : et suis si excellent en l'oubliance, que mes escripts mesmes et compositions, ie ne les oublie pas moins que le reste; on m'allegue touts les coups à moy meşme, sans que ie le sente. Qui vouldroit sçavoir d'où sont les vers et exemples que i'ay icy entassez, me mettroit en peine de le luy dire : et si ne les ay mendiez qu'ez portes cogneues et fameuses; ne me contentant pas qu'ils feussent riches, s'ils ne venoient encores de main riche et honorable : l'auctorité y con-

pas entendu dire qu'aucun vieillard ait oublié le lieu où il avait caché son trésor. — E. J.

(1) Certainement, la mémoire renferme non-seulement la philosophie, mais tous les arts, et tout ce qui appartient à l'usage de la vie. — Cic. *Acad. quæst.* l. 4, c. 7.

curre (*a*) quand et la raison. Ce n'est pas grand' merveille si mon livre suyt la fortune des aultres livres, et si ma memoire desempare ce que i'escris, comme ce que ie lis, et ce que ie donne, comme ce que ie receois.

Oultre le default de la memoire, i'en ay d'aultres qui aydent beaucoup à mon ignorance : I'ay l'esprit tardif et mousse, le moindre nuage luy arreste sa poincte, en façon que (pour exemple) ie ne lui proposay iamais enigme si aysé, qu'il sceust desvelopper; il n'est si vaine subtilité qui ne m'empesche; aux ieux où l'esprit a sa part, des echecs, des chartes, des dames et aultres, ie n'y comprends que les plus grossiers traicts : L'apprehension, ie l'ay lente et embrouillee; mais ce qu'elle tient une fois, elle le tient bien, et l'embrasse bien universellement, estroictement et profondement, pour le temps qu'elle le tient : I'ai la veue longue, saine et entiere, mais qui se lasse aisement au travail, et se charge; à cette occasion, ie ne puis avoir long commerce avecques les livres, que par le moyen du service d'aultruy. Le ieune Pline instruira ceulx qui ne l'ont essayé

(*a*) C'est-à-dire, *que l'autorité y concoure avec la raison*. Dans l'édition de *Jean Petit-Pas*, 1611, à Paris, il y a ici *concure*, et dans les dernières, *concoure*. — Je crois que le mot de *concourir* étoit encore tout nouveau du temps de Montaigne, parce qu'il ne se trouve ni dans Nicot, ni dans Cotgrave. — C

combien ce retardement est important (*a*) à ceulx qui s'adonnent à cette occupation (*b*).

Il n'est point ame si chestifve et brutale, en laquelle on ne veoye reluire quelque faculté particuliere; il n'y en a point de si ensepvelie, qui ne face une saillie par quelque bout : et comment il advienne qu'une ame, aveugle et endormie à toutes aultres choses, se treuve vifve, claire et excellente à certain particulier effect, il s'en fault enquerir aux maistres. Mais les belles ames, ce sont les ames universelles, ouvertes et prestes à tout; si non instruictes, au moins instruisables : ce que ie dis pour accuser la mienne; car, soit par foiblesse ou nonchalance (et de mettre à nonchaloir ce qui est à nos pieds, ce que nous avons entre mains, ce

---

(*a*) Je crois qu'il faut lire ici *importun*, c'est-à-dire, *incommode* : le trait de Pline, cité par Montaigne, le prouve. — E. J.

(*b*) Montaigne a ici en vue l'épitre cinquième de Pline, l. 3, où cet illustre Romain, rendant compte à un de ses amis de la manière dont le vieux Pline son oncle employait son temps à l'étude, remarque entre autres choses, « Qu'un jour un de ses « amis, qui assistait avec son oncle à la lecture d'un livre, « ayant arrêté le lecteur pour l'obliger à répeter quelques « mots qu'il avait mal prononcés, son oncle lui dit sur cela : « N'aviez-vous pas bien compris la chose? — Sans doute, ré- « pondit son ami. — Et pourquoi donc, reprit-il, l'avez-vous « empêché de continuer? voilà plus de dix lignes que nous « avons perdues par votre interruption. Tant il était bon mé- « nager du temps. » — C.

qui regarde de plus prez l'usage de la vie, c'est chose bien esloingnee de mon dogme), il n'en est point une si inepte et si ignorante que la mienne de plusieurs telles choses vulgaires, et qui ne se peuvent sans honte ignorer. Il fault que i'en conte quelques exemples.

Ie suis nay et nourry aux champs, et parmy le labourage; i'ay des affaires et du mesnage en main, depuis que ceulx qui me devanceoient en la possession des biens que ie iouys m'ont quitté leur place : or, ie ne sçais compter ny à iect (*a*) ny à plume; la pluspart de nos monnoyes, ie ne les cognois pas; ny ne sçais la difference d'un grain à l'aultre, ny en la terre, ny au grenier, si elle n'est par trop apparente; ny à peine celle d'entre les choux et les laictues de mon iardin : ie n'entends pas seulement les noms des premiers utils du mesnage, ny les plus grossiers principes de l'agriculture, et que les enfants sçavent; moins aux arts mechaniques, en la trafiecque (*b*), et en la cognoissance des mar-

(*a*) *Avec des jetons.* On écrit à présent *jet*, et ce mot est encore en usage pour signifier *calcul. Le jet à la plume*, dit Richelet, *est plus sûr que celui des jetons.* C. — Les anciennes éditions, entre autres celles de Coste et de Bastien, portent *geet* au lieu de *ject*, qui est orthographié d'une manière plus conforme au mot latin *jactus*, d'où il vient. — E. J.

(*b*) *Au trafic*, comme on a mis dans les dernières éditions. — C.

chandises, diversité et nature des fruicts, de vins, de viandes, ny à dresser un oyseau, ny à medeciner un cheval ou un chien; et, puisqu'il me fault faire la honte toute entiere, il n'y a pas un mois qu'on me surprint ignorant de quoy Le levain servait à faire du pain, et que c'estoit que Faire cuver du vin. On coniectura anciennement à Athenes (*a*) une aptitude à la mathematique, en celuy à qui on voyoit ingenieusement adgencer et fagotter une charge de brossailles : vrayement on tireroit de moy une bien contraire conclusion; car qu'on me donne tout l'apprest d'une cuisine, me voylà à la faim. Par ces traicts de ma confession, on en peult imaginer d'aultres à mes despens. Mais quel que ie me face cognoistre, pourveu que ie me face cognoistre tel que ie suis, ie foys mon effect; et si ne m'excuse pas d'oser mettre par escript des propos si bas et frivoles que ceulx cy, la bassesse du subiect m'y contrainct; qu'on accuse si on veult mon proiect, mais mon pro-

(*a*) Si Montaigne cite ceci de mémoire, comme il y a grande apparence, il s'est mépris, en fixant le fait à Athènes : car, selon Diogène Laërce, l. 9, segm. 53, ce fut Protagore d'Abdère que Démocrite jugea capable des sciences les plus sublimes, en lui voyant agencer artistement des fagots; de sorte qu'il prit soin de les lui enseigner lui-même. C. — Aulu-Gelle, qui raconte la même anecdocte, place l'événement à Abdère, l. 5, c. 3. — E. J.

grez, non : tant y a que, sans l'advertissement d'aultruy, ie veois assez le peu que tout cecy vault et poise, et la folie de mon desseing; c'est prou que mon iugement ne se desferre point, duquel ce sont icy les essais.

Nasutus sis usque licet, sis denique nasus,
Quantum noluerit ferre rogatus Atlas,
Et possis ipsum tu deridere Latinum,
Non potes in nugas dicere plura meas
Ipse ego quàm dixi : quid dentem dente iuvabit
Rodere? carne opus est, si satur esse velis.
Ne perdas operam : qui se mirantur, in illos
Virus habe; nos hæc novimus esse nihil. (1)

Ie ne suis pas obligé à ne dire point de sottises, pourveu que ie ne me trompe pas à les cognoistre : et de faillir à mon escient, cela m'est si ordinaire, que ie ne faulx gueres d'aultre façon; ie ne faulx (*a*) iamais fortuitement. C'est peu de

(1) Soyez le plus fin critique du monde; confondez, par vos plaisanteries, Latinus lui-même : vous ne sauriez jamais dire pis de ces bagatelles que ce que j'en ai dit moi-même. Pourquoi vous tourmenter pour y trouver de quoi mordre? Attaquez quelque chose de plus solide. Si vous ne voulez pas perdre votre peine, répandez votre venin sur ceux qui s'admirent eux mêmes; car, pour moi, je sais que tout ceci n'est rien. MARTIAL. epigr. 2, l. 13. — Nous nous sommes contentés de faire entendre le sens de cette épigramme : une traduction plus fidèle eût été inintelligible.

(*a*) *Gueres*, édit. de 1595, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire qu'il a corrigé. — N.

chose de prester à la temerité de mes humeurs les actions ineptes, puisque ie ne me puis pas deffendre d'y prester ordinairement les vicieuses.

Ie veis un iour, à Barleduc, qu'on presentoit au roy François second, pour la recommendation de la memoire de René, roy de Sicile, un pourtraict qu'il avoit luy mesme faict de soy : Pourquoy n'est il loisible de mesme à chascun de se peindre de la plume, comme il se peignoit d'un creon (*a*)? Ie ne veulx doncques pas oublier encores cette cicatrice, bien mal propre à produire en public; c'est l'irresolution : default tresincommode à la negociation des affaires du monde. Ie ne sçais pas prendre party ez entreprinses doubteuses :

Ne si, ne no, nel cor mi suona intero : (1)

ie sçais bien soubtenir une opinion, mais non pas la choisir. Parce qu'ez choses humaines, à quelque bande qu'on penche, il se presente force apparences qui nous y confirment (et le philosophe Chrysippus disoit (*b*) qu'il ne vouloit apprendre, de Zenon et Cleanthes, ses maistres, que les dogmes simplement, car quant

(*a*) *Crayon.* — E. J.

(1) Le cœur ne me dit ni oui, ni non. PETRARCA.

(*b*) DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Chrysippe*, l. 7, segm. 179. — C.

aux preuves et raisons, qu'il en fourniroit assez de luy mesme), de quelque costé que ie me tourne, ie me fournis tousiours assez de cause et de vraysemblance pour m'y maintenir : ainsi i'arreste chez moy le doubte et la liberté de choisir, iusques à ce que l'occasion me presse; et lors, à confesser la verité, ie iecte le plus souvent la plume au vent, comme on dict, et m'abandonne à la mercy de la fortune, une bien legiere inclination et circonstance m'emporte;

Dùm in dubio est animus, paulo momento hùc atque
Illuc impellitur. (1)

L'incertitude de mon iugement est si egualement balancée en la pluspart des occurrences, que ie compromettrois volontiers à la decision du sort et des dez (*a*); et remarque, avecques grande consideration de nostre foiblesse humaine, les exemples que l'histoire divine mesme nous a laissé de cet usage de remettre à la fortune et au hazard la determination des eslections ez choses doubteuses : *sors cecidit super*

(1) Lorsque l'esprit est dans le doute, le moindre poids le fait pencher d'un côté ou de l'autre. TERENT. *Andr.* act. 1, sc. 6, v. 32.

(*a*) C'est-à-dire, *que je m'en rapporterais volontiers, dans la plupart des circonstances, à la décision du sort et des dés.*

Mathiam (1). La raison humaine est un glaive double et dangereux; et en la main mesme de Socrates, son plus intime et plus familier amy, voyez à quants de bouts c'est un baston (*a*)! Ainsi, ie ne suis propre qu'à suyvre, et me laisse ayseement emporter à la foule : ie ne me fie pas assez en mes forces, pour entreprendre de commander, ny guider; ie suis bien ayse de trouver mes pas tracez par les aultres. S'il fault courre le hazard d'un chois incertain, i'aime mieux que ce soit soubs tel qui s'asseure plus de ses opinions, et les espouse plus, que ie ne foys les miennes, ausquelles ie treuve le fondement et le plant glissant : et si ne suis pas trop facile pourtant au change; d'autant que i'apperceois aux opinions contraires une pareille foiblesse; *ipsa consuetudo assentiendi periculosa esse videtur et lubrica* (2); notamment aux affaires politiques, il y a un beau champ ouvert au bransle et à la contestation :

Iusta pari premitur veluti cùm pondere libra
Prona, nec hâc plus parte sedet, nec surgit ab illâ. (3)

(1) Le sort tomba sur Mathias. *Act. Apost.* c. 1, v. 26.

(*a*) *Voyez combien de bouts a ce bâton !*

(2) L'habitude d'épouser les opinions des autres paraît entraîner bien des erreurs et des dangers. Cic. *Acad. quæst.* l. 4, c. 21.

(3) Ainsi, lorsque les bassins de la balance sont également

Les discours de Machiavel, pour exemple, estoient assez solides pour le subiect; si y a il eu grand' aysance à les combattre; et ceulx qui l'ont faict, n'ont pas laissé moins de facilité à combattre les leurs: il s'y trouveroit tousiours, à un tel argument, de quoy fournir responses, dupliques, repliques, tripliques, quadrupliques, et cette infinie contexture de debats que nostre chicane a alongé tant qu'elle a peu en faveur des procez;

Cædimur, et totidem plagis consumimus hostem; (1)

les raisons n'y ayant gueres aultre fondement que l'experience, et la diversité des evenements humains nous presentant infinis exemples à toutes sortes de formes. Un sçavant personnage de nostre temps dict qu'en nos almanacs, où ils disent chauld, qui voudra dire froid, et au lieu de sec, humide, et mettre tousiours le rebours de ce qu'ils prognostiquent, s'il debvoit entrer en gageure de l'evenement de l'un ou l'aultre, qu'il ne se soulcieroit pas quel party il prinst; sauf ez choses où il n'y peult escheoir incertitude, comme de promettre à

chargés, elle ne penche, elle ne s'élève d'aucun côté. Tibull. l. 4, *Panegyr. ad Messalam*, v. 41.

(1) L'ennemi nous bat, et nous le battons à notre tour. Hor. epist. 2, l. 2, v. 97.

Noël des chaleurs extremes, et à la sainct Iean des rigueurs de l'hiver : I'en pense de mesme de ces discours politiques ; à quelque roolle qu'on vous mette, vous avez aussi beau ieu que vostre compaignon, pourveu que vous ne veniez à chocquer les principes trop grossiers et apparents : et pourtant, selon mon humeur, ez affaires publicques, il n'est aulcun si mauvais train, pourveu qu'il aye de l'aage et de la constance, qui ne vaille mieulx que le changement et le remuement. Nos mœurs sont extremement corrompues, et penchent d'une merveilleuse inclination vers l'empirement ; de nos loix et usances, il y en a plusieurs barbares et monstrueuses : toutesfois, pour la difficulté de nous mettre en meilleur estat, et le dangier de ce croullement, si ie pouvois planter une cheville à nostre roue et l'arrester en ce poinct, ie le ferois de bon cœur :

Nunquam adeò fœdis, adeòque pudendis
Utimur exemplis, ut non peiora supersint. (1)

Le pis que ie treuve en nostre estat, c'est l'instabilité ; et que nos loix, non plus que nos vestements, ne peuvent prendre aulcune forme arrestee. Il est bien aysé d'accuser d'imperfection

(1) Citez l'action la plus honteuse, la plus infâme, il en est encore de plus criminelle. Juv. sat. 8. v. 183.

une police, car toutes choses mortelles en sont pleines; il est bien aysé d'engendrer à un peuple le mespris de ses anciennes observances, iamais homme n'entreprint cela qui n'en veinst à bout: mais d'y restablir un meilleur estat en la place de celuy qu'on a ruyné, à cecy plusieurs se sont morfondus de ceulx qui l'avoient entreprins. Ie foys peu de part à ma prudence de ma conduicte; ie me laisse volontiers mener à l'ordre publicque du monde. Heureux peuple qui faict ce qu'on commande mieulx que ceulx qui commandent, sans se tormenter des causes; qui se laisse mollement rouler aprez le roulement celeste! l'obeïssance n'est iamais pure ny tranquille en celuy qui raisonne et qui plaide.

Somme, pour revenir à moy, ce seul par où ie m'estime quelque chose, c'est ce en quoy iamais homme ne s'estima defaillant. Ma recommendation est vulgaire, commune et populaire; car qui a iamais cuidé avoir faulte de sens? ce seroit une proposition qui impliqueroit en soy de la contradiction : c'est une maladie qui n'est iamais où elle se veoid; elle est bien tenace et forte, mais laquelle pourtant le premier rayon de la veue du patient perce et dissipe, comme le regard du soleil un brouillas (*a*) opaque : s'accuser, seroit s'excuser en ce subiect là; et se

(*a*) *Brouillard.* — E. J.

condamner, ce seroit s'absouldre. Il ne feut iamais crocheteur ny femmelette qui ne pensast avoir assez de sens pour sa provision. Nous recognoissons ayseement aux aultres l'advantage du courage, de la force corporelle, de l'experience, de la disposition, de la beauté : mais l'advantage du iugement, nous ne le cedons à personne; et les raisons qui partent du simple discours naturel en aultruy, il nous semble qu'il n'à tenu qu'à regarder de ce costé là, que nous ne les ayons trouvees. La science, le style et telles parties que nous veoyons ez ouvrages estrangiers, nous touchons (a) bien ayseement si elles surpassent les nostres : mais les simples productions de l'entendement, chascun pense qu'il estoit en luy de les rencontrer toutes pareilles; et en apperceoit malayseement le poids et la difficulté, si ce n'est, et à peine, en une extreme et incomparable distance; et qui verroit bien à clair la haulteur d'un iugement estrangier, il y arriveroit, et y porteroit le sien. Ainsi, c'est une sorte d'exercitation, de laquelle on doibt esperer fort peu de recommendation et de louange, et une maniere de composition de peu de nom. Et puis, pour qui escrivez vous? Les sçavants, à qui appartient la iurisdiction livresque, ne cognoissent aultre prix que de la

(a) *Nous sentons, nous connaissons*, etc. — E. J.

doctrine, et n'advouent aultre proceder en nos esprits que celuy de l'erudition et de l'art; si vous avez prins l'un des Scipions pour l'aultre, que vous reste il à dire qui vaille? qui ignore Aristote, selon eulx, s'ignore quant et quant soy mesme : Les ames communes et populaires ne veoyent pas la grace et le poids d'un discours haultain et deslié. Or, ces deux especes occupent le monde. La tierce, à qui vous tumbez en partage, des ames reglees et fortes d'elles mesmes, est si rare, que iustement elle n'a ny nom, ny reng entre nous : c'est, à demy, temps perdu d'aspirer et de s'efforcer à luy plaire.

On dict communement que le plus iuste partage que nature nous ayt faict de ses graces, c'est celuy du sens; car il n'est aulcun qui ne se contente de ce qu'elle luy en a distribué : n'est ce pas raison? qui verroit au delà, il verroit au delà de sa veue. Ie pense avoir les opinions bonnes et saines; mais qui n'en croit autant des siennes? L'une des meilleures preuves que i'en aye, c'est le peu d'estime que ie foys de moy; car si elles n'eussent esté bien asseurees, elles se fussent ayseement laissé piper à l'affection que ie me porte, singuliere, comme celuy qui la ramene quasy toute à moy, et qui ne l'espands gueres hors de là : tout ce que les aultres en distribuent à une infinie multitude d'amis et de cognoissants, à leur gloire, à leur

grandeur, ie le rapporte tout au repos de mon esprit et à moy; ce qui m'en eschappe ailleurs, ce n'est pas proprement de l'ordonnance de mon discours :

Mihi nempè valere et vivere doctus. (1)

Or, mes opinions, ie les treuve infiniment hardies et constantes à condamner mon insuffisance. De vray, c'est aussi un subiect auquel i'exerce mon iugement autant qu'à nul aultre. Le monde regarde tousiours vis à vis : moy, ie replie ma veue au dedans; ie la plante, ie l'amuse là. Chascun regarde devant soy : moy, ie regarde dedans moy; ie n'ay affaire qu'à moy, ie me considere sans cesse, ie me contreroolle, ie me gouste. Les aultres vont tousiours ailleurs, s'ils y pensent bien; ils vont tousiours avant :

Nemo in sese tentat descendere : (2)

moy, ie me roule en moy mesme. Cette capacité de trier le vray, quelle qu'elle soit en moy, et cett' humeur libre de n'assubiectir ayseement ma creance, ie la doibs principalement à moy; car

(1) Vivre, me bien porter, voilà ma science. Lucret. l. 5, v. 959.

(2) Personne ne cherche à descendre en soi-même. Pers. sat. 4, v. 23.

les plus fermes imaginations que i'aye, et generales, sont celles qui, par maniere de dire, n'asquirent avecques moy : elles sont naturelles et toutes miennes. Ie les produisis crues et simples, d'une production hardie et forte, mais un peu trouble et imparfaicte : depuis, ie les ay establies et fortifiees par l'auctorité d'aultruy, et par les sains exemples des anciens ausquels ie me suis rencontré conforme en iugement; ceulx là m'ont asseuré de la prinse, et m'en ont donné la iouïssance et possession plus claire. La recommendation que chascun cherche De vivacité et promptitude d'esprit; ie la pretends du reglement : D'une action esclatante et signalee, ou de quelque particuliere suffisance; ie la pretends de l'ordre, correspondance et tranquillité d'opinions et de mœurs : *omninò si quidquam est decorum, nihil est profectò magis quàm æquabilitas universæ vitæ, tùm singularum actionum; quam conservare non possis, si, aliorum naturam imitans, omittas tuam* (1). Voilà doncques iusques où ie me sens coulpable de cette premiere partie que ie disois estre au vice de la presumption. Pour la seconde, qui consiste à N'estimer point assez

(1) S'il y a quelque chose de bienséant et d'honorable, c'est, sans contredit, une conduite uniforme et conséquente dans toutes les actions de la vie; ce qui ne peut se trouver dans un homme qui, se dépouillant de son caractère, s'attache à imiter les autres. Cic. *de Offic.* l. 1, c. 31.

aultruy, ie ne sçais si ie m'en puis si bien excuser; car, quoy qu'il me couste, ie delibere de dire ce qui en est. A l'adventure (a) que le commerce continuel que i'ay avecques les humeurs anciennes, et l'idee de ces riches ames du temps passé, me desgouste et d'aultruy, et de moy mesme; ou bien qu'à la verité nous vivons en un siecle qui ne produict les choses que bien mediocres: tant y a que ie ne cognois rien digne de grande admiration. Aussi ne cognois ie gueres d'hommes avecques telle privauté qu'il fault pour en pouvoir iuger; et ceulx ausquels ma condition me mesle plus ordinairement, sont, pour la pluspart, gents qui ont peu de soing de la culture de l'ame, et ausquels on ne propose, pour toute beatitude, que l'honneur, et pour toute perfection, que la vaillance.

Ce que ie veois de beau en aultruy, ie le loue et l'estime tresvolontiers; voire i'encheris souvent sur ce que i'en pense, et me permets de mentir iusques là, car ie ne sçais point inventer un subiect fauls. Ie tesmoigne volontiers de mes amis, par ce que i'y treuve de louable, et d'un pied de valeur i'en foys volontiers un pied et demy; mais de leur prester les qualitez qui n'y sont pas, ie ne puis, ny les deffendre ouvertement des imperfections qu'ils ont: voire à mes

(a) *Soit peut-être que le commerce*, etc. — É. J.

ennemis, ie rends nettement ce que ie doibs de tesmoignage d'honneur; mon affection se change, mon iugement non, et ne confonds point ma querelle avecques aultres circonstances qui n'en sont pas : et suis tant ialoux de la liberté de mon iugement, que malaysement la puis ie quitter, pour passion que ce soit; ie me foys plus d'iniure en mentant, que ie n'en foys à celuy de qui ie ments. On remarque cette louable et genereuse coustume de la nation persienne, qu'ils parloient de leurs mortels ennemis, et à qui ils faisoient guerre à oultrance, honorablement et equitablement, autant que portoit le merite de leur vertu. Ie cognois des hommes assez qui ont diverses parties belles, qui l'esprit, qui le cœur, qui l'adresse, qui la conscience, qui le langage, qui une science, qui un' aultre; mais de grand homme en general, et ayant tant de belles pieces ensemble, ou une en tel degré d'excellence qu'on le doibve admirer ou le comparer à ceulx que nous honorons du temps passé, ma fortune ne m'en a faict veoir nul : et le plus grand que i'aye cogneu au vif, ie dis des parties naturelles de l'ame, et le mieulx nay, c'estoit Estienne de la Boëtie; c'estoit vrayement un' ame pleine, et qui montroit un beau visage à tout sens; un' ame à la vieille marque, et qui eust produict de grands effects si sa fortune l'eust voulu; ayant beau-

coup adiousté à ce riche naturel, par science et par estude.

Mais ie ne sçais comment il advient, et si advient sans doubte, qu'il se treuve autant de vanité et de foiblesse d'entendement en ceulx qui font profession d'avoir plus de suffisance, qui se meslent de vacations lettrees et de charges qui despendent des livres, qu'en nulle aultre sorte de gents; ou bien parceque l'on requiert et attend plus d'eulx, et qu'on ne peult excuser en eulx les fautes communes; ou bien, que l'opinion du sçavoir leur donne plus de hardiesse de se produire et de se descouvrir trop avant, par où ils se perdent et se trahissent. Comme un artisan tesmoigne bien mieulx sa bestise en une riche matiere qu'il ayt entre mains, s'il l'accommode et mesle sottement et contre les regles de son ouvrage, qu'en une matiere vile; et s'offense lon plus du default en une statue d'or qu'en celle qui est de plastre : ceulx cy en font autant lors qu'ils mettent en avant des choses qui d'elles mesmes, et en leur lieu, seroient bonnes; car ils s'en servent sans discretion, faisants honneur à leur memoire aux despens de leur entendement : et faisants honneur à Cicero, à Galien, à Ulpian, et à sainct Hierosme, pour se rendre eulx mesmes ridicules.

Ie retumbe volontiers sur ce discours de l'ineptie de nostre institution : elle a eu pour

sa fin, de nous faire, non bons et sages, mais sçavants; elle y est arrivee : elle ne nous a pas apprins de suyvre et embrasser la vertu et la prudence, mais elle nous en a imprimé la derivation et l'etymologie; nous sçavons decliner Vertu, si nous ne sçavons l'aimer; si nous ne sçavons que c'est que prudence par effect et par experience, nous le sçavons par iargon et par cœur : de nos voisins, nous ne nous contentons pas d'en sçavoir la race, les parentelles et les alliances, nous les voulons avoir pour amis, et dresser avecques eulx quelque conversation et intelligence; toutesfois elle (a) nous a apprins les definitions, les divisions et partitions de la vertu, comme des surnoms et branches d'une genealogie, sans avoir aultre soing de dresser entre nous et elle quelque practique de familiarité et privee accointance; elle nous a choisis, pour nostre apprentissage, non les livres qui ont les opinions plus saines et plus vrayes, mais ceulx qui parlent le meilleur grec et latin, et parmi ces beaux mots nous a faict couler en la fantasie, les plus vaines humeurs de l'antiquité.

Une bonne institution, elle change le iugement et les mœurs : comme il adveint à Polemon, ce ieune homme grec desbauché, qui,

(a) *Notre institution* ou *éducation nous a apprís*, etc. — E. J.

estant allé ouïr par rencontre une leçon de Xenocrates, ne remarqua pas seulement l'eloquence et la suffisance du lecteur (*a*), et n'en rapporta pas seulement en la maison la science de quelque belle matiere, mais un fruict plus apparent et plus solide, qui feut le soubdain changement et amendement de sa premiere vie. Qui a iamais senti un tel effect de nostre discipline?

Faciasne quod olim
Mutatus Polemon? ponas insignia morbi,
Fasciolas, cubital, focalia; potus ut ille
Dicitur ex collo furtim carpsisse coronas,
Postquàm est impransi correptus voce magistri? (1)

La moins desdaignable condition de gents me semble estre celle qui par simplesse tient le dernier reng, et nous offrir un commerce plus reglé : les mœurs et les propos des païsans, ie treuve communement plus ordonnez, selon la prescription de la vraye philosophie, que ne sont ceulx de nos philosophes : *plus sapit vulgus, quia tantùm quantùm opus est sapit* (2).

(*a*) *Du professeur.* — Lecteur public, *professor.* Nicot.

(1) Forez-vous ce que fit autrefois Polémon converti? Renoncerez-vous à toutes les marques de votre folie, comme ce jeune débauché qui, s'étant trouvé par hasard aux leçons de l'austère Xénocrate, rougit de son état, et jeta à la dérobée ses couronnes et ses fleurs. Hor. sat. 3, l. 2, v. 253.

(2) Le vulgaire est plus sage, parce qu'il n'est sage qu'au-

Les plus notables hommes que i'aye iugé, par les apparences externes (car, pour les iuger à ma mode, il les fauldroit esclairer de plus prez), ce ont esté, pour le faict de la guerre et suffisance militaire, le duc de Guyse, qui mourut à Orleans, et le feu mareschal Strozzi; pour gents suffisants et de vertu non commune, Olivier, et l'Hospital, chanceliers de France. Il me semble aussi de la poësie, qu'elle a eu sa vogue en nostre siecle; nous avons abondance de bons artisans de ce metier là, Aurat (*a*), Beze, Buchanan, l'Hospital, Mont-doré, Turnebus: quant aux François, ie pense qu'ils l'ont montee au plus haut degré où elle sera iamais; et aux parties en quoy Ronsard et du Bellay excellent, ie ne les treuve gueres esloingnez de la perfection ancienne. Adrianus Turnebus sçavoit plus, et sçavoit mieux ce qu'ils çavoit qu'homme qui feust de son siecle, ny loing au delà. Les vies du duc d'Albe, dernier mort, et de nostre connestable de Montmorency, ont esté des vies nobles, et qui ont eu plusieurs rares ressemblances de fortune: mais la beauté et la gloire de la mort de cettuy cy, à la veue de Paris et de son roy, pour leur

---

tant qu'il le faut. LACTANT. *Div. Institut.* l. 3, *de divinâ Sapientiâ*, c. 5.

(*a*) Ou plutôt *Daurat*, savant humaniste, et très-bon poëte, au jugement de Bayle, dans son Dictionnaire, à l'article *Daurat* — C.

service, contre ses plus proches, à la teste d'une armee victorieuse par sa conduicte, et d'un coup de main, en si extreme vieillesse, me semble meriter qu'on la loge entre les remarquables evements de mon temps; comme aussi la constante bonté, doulceur de mœurs et facilité consciencieuse de monsieur de la Noue, en une telle iniustice de parts (*a*) armees (vraye eschole de trahison, d'inhumanité et de brigandage), où tousiours il s'est nourri, grand homme de guerre et tresexperimenté.

I'ay prins plaisir à publier, en plusieurs lieux, l'esperance que i'ay de Marie de Gournay le Iars, ma fille d'alliance (*b*), et certes aimee de moy beaucoup plus que paternellement, et enveloppee en ma retraicte et solitude comme l'une des meilleures parties de mon propre estre: ie ne regarde plus qu'elle au monde. Si l'adolescence peult donner presage, cette ame sera quelque iour capable des plus belles choses, et entre aultres, de la perfection de cette tressaincte amitié, où nous ne lisons point que son sexe ayt peu monter encores : la sincerité et la

(*a*) *De partis armés.* — E. J.

(*b*) Sur ce qu'emportent ces mots, *Ma fille d'alliance*, voyez l'article *Gournay* dans le Dictionnaire de Bayle, où vous trouverez que le jugement que la demoiselle de Gournay fit des premiers *Essais* de Montaigne donna lieu à cette sorte d'alliance, long-temps avant qu'elle eût vu Montaigne. — C.

solidité de ses mœurs y sont desia bastantes (*a*); son affection vers moy, plus que surabondante, et telle, en somme, qu'il n'y a rien à souhaiter, sinon que l'apprehension qu'elle a de ma fin, par les cinquante et cinq ans ausquels elle m'a rencontré, la travaillast moins cruellement. Le jugement qu'elle feit des premiers Essais, et femme, et en ce siecle, et si ieune, et seule en son quartier; et la vehemence fameuse dont elle m'aima et me desira longtemps, sur la seule estime qu'elle en print de moy, longtemps avant m'avoir veu, sont des accidents de tresdigne consideration.

Les aultres vertus ont eu peu ou point de mise en cet aage; mais la vaillance, elle est devenue populaire par nos guerres civiles; et en cette partie, il se treuve parmy nous des ames fermes iusques à la perfection, et en grand nombre, si que le triage en est impossible à faire. Voylà tout ce que i'ay cogneu, jusques à cette heure, d'extraordinaire grandeur et non commune.

(*a*) *Dans un assez haut degré.* De l'italien *bastare*, suffire, on a fait *baster*, *bastant*, et *baste*. C. — *Bastant* est encore en usage dans le langage populaire; on dit : *Tu n'es pas bastant pour faire cela.* — E. J.

CHAPITRE XVIII.

DU DESMENTIR.

Sommaire. Montaigne explique de nouveau pourquoi il parle si souvent de lui dans son livre. Quand même personne ne voudrait le lire, il aurait du moins employé une grande part de sa vie agréablement pour lui. Que lui importe le reste! Ce qui le chagrine, c'est qu'on n'apprécie pas assez la véracité dans les écrivains. Le siècle est si corrompu que la vérité déplaît. Et cependant rien n'offense plus les Français qu'un reproche de mensonge : c'est que les reproches mérités blessent plus que des accusations injustes. — Combien le mensonge est odieux : c'est une preuve de lâcheté. Des nations, nouvellement découvertes (divers peuples de l'Amérique), abhorrent le mensonge : les Grecs et les Romains, moins délicats, souffraient patiemment un démenti.

Exemples : César et Xénophon ; Alexandre, Auguste, Caton, Sylla, Brutus. — Pindare ; Salvien, évêque de Marseille ; les Américains ; Lysandre ; les Grecs et les Romains ; César.

Voire mais, on me dira que ce desseing de se servir de soy, pour subiect à escrire, seroit

excusable à des hommes rares et fameux, qui, par leur reputation, auroient donné quelque desir de leur cognoissance. Il est certain, ie l'advoue et sçais bien, que pour veoir un homme de la commune façon, à peine qu'un artisan leve les yeulx de sa besongne; là où, pour veoir un personnage grand et signalé arriver en une ville, les ouvroirs (*a*) et les boutiques s'abandonnent. Il messied à tout aultre de se faire cognoistre, qu'à celuy qui a de quoy se faire imiter, et duquel la vie et les opinions peuvent servir de patron : Cesar et Xenophon ont eu de quoy fonder et fermir (*b*) leur narration, en la grandeur de leurs faicts, comme en une base iuste et solide : ainsi sont à souhaicter les papiers iournaux du grand Alexandre, les commentaires qu'Auguste, Caton, Sylla, Brutus et aultres avoient laissé de leurs gestes : de telles gents, on aime et estudie les figures, en cuivre mesme et en pierre. Cette remontrance est tres-vraie; mais elle ne me touche que bien peu :

> Non recito cuiquam, nisi amicis, idque rogatus;
> Non ubivis, coramve quibuslibet : in medio qui
> Scripta foro recitent sunt multi, quique lavantes. (1)

(*a*) Les *ouvroirs* étaient des ateliers où les gens de métier travaillaient, faisaient leur *ouvrage*. — E. J.

(*b*) *Affermir*, *confirmer*. — E. J.

(1) Je ne lis pas ceci en tout lieu, ni devant toute sorte de

Ie ne dresse pas icy une statue à planter au quarrefour d'une ville, ou dans une église, ou place publicque :

> Non equidem hoc studeo, bullatis ut mihi nugis
> Pagina turgescat :
> Secreti loquimur : (1)

c'est pour le coing d'une librairie (*a*), et pour en amuser un voisin, un parent, un ami, qui aura plaisir à me raccointer (*b*) et repractiquer en cett' image. Les aultres ont prins cœur de parler d'eulx, pour y avoir trouvé le subiect digne et riche; moy, au rebours, pour l'avoir trouvé si sterile et si maigre, qu'il n'y peult escheoir souspeçon d'ostentation. Ie iuge volontiers des actions d'aultruy : des miennes, ie donne peu à iuger, à cause de leur nihilité (*c*); ie ne treuve pas tant de bien en moy, que ie ne

---

personnes : je le lis à mes seuls amis, et lorsque j'en suis prié, tandis qu'il est des auteurs qui déclament leurs ouvrages dans les bains ou au milieu de la place publique. Hor. sat. 1, v. 73. — Au lieu de *coactus*, qui est dans le premier vers d'Horace; Montaigne a mis *rogatus*, qui exprime plus exactement sa pensée. — C.

(1) Mon dessein n'est pas de grossir ce livre de beaux vers qui ne signifient rien; je parle comme en tête à tête avec mon lecteur. Pers. sat. 5, v. 19.

(*a*) *Bibliothèque.* — E. J.

(*b*) *A se familiariser encore avec moi par le moyen de cette image.* — C.

(*c*) *De leur néant, de leur peu de valeur.* — C.

le puisse dire sans rougir. Quel contentement me seroit ce d'ouïr ainsi quelqu'un qui me recitast les mœurs, le visage, la contenance, les plus communes paroles, et les fortunes de mes ancestres! combien i'y serois attentif! Vrayement, cela partiroit d'une mauvaise nature, d'avoir à mespris les pourtraicts mesmes de nos amis et predecesseurs, la forme de leurs vestements et de leurs armes. I'en conserve l'escriture, le seing, des heures, et un' espee peculiere (*a*) qui leur a servi; et n'ay point chassé de mon cabinet des longues gaules que mon père portoit ordinairement en la main : *Paterna vestis, et annulus, tantò carior est posteris, quantò erga parentes maior affectus* (1). Si toutesfois ma posterité est d'aultre appetit, i'auray bien de quoy me revencher; car ils ne sçauroient faire moins de compte de moy que ien feray d'eulx en ce temps là. Tout le commerce que i'ay en cecy avecques le public, c'est que i'emprunte les utils de son escriture, plus soubdaine et plus aysee : en recompense, i'empescheray peut estre que quelque coing de beurre ne se fonde au marché :

(*a*) *Particulière.* — Péculière, du latin *peculiaris*, qui signifie la même chose.

(1) La robe et l'anneau d'un père sont d'autant plus chers à ses enfans, qu'ils conservent plus d'affection pour lui. D. Augustin. *De Civit Dei*, l. 1, c. 13.

Ne toga cordyllis, ne penula desit olivei, (1)

Et laxas scombris sæpè dabo tunicas. (2)

Et quand personne ne me lira, ay ie perdu mon temps, de m'estre entretenu tant d'heures oysyfves à des pensements si utiles et agréables? Moulant sur moy cette figure, il a fallu si souvent me testonner et composer pour m'extraire, que le patron s'en est fermi et aulcunement formé soy mesme : me peignant pour aultruy, ie me suis peinct en moy, de couleurs plus nettes que n'estoient les miennes premieres. Ie n'ay pas plus faict mon livre, que mon livre m'a faict : livre consubstantiel à son aucteur, d'une occupation propre, membre de ma vie, non d'une occupation et fin tierce et estrangiere, comme touts aultres livres. Ay ie perdu mon temps, de m'estre rendu compte de moy, si continuellement, si curieusement? car ceulx qui se repassent par fantasie seulement et par langue, quelque heure, ne s'examinent pas si primement (*a*) n'y ne se penetrent, comme celuy qui en faict son estude, son ouvrage et son

(1) Afin que les olives et le poisson ne manquent pas d'enveloppe. MARTIAL. l. 13, epigr. 1, v. 1.

(2) Souvent je fournirai aux maquereaux des habits où ils seront fort à l'aise. CATULL. epigr. 92. v. 8.

(*a*) *Si exactement.*—*Primement* se trouve dans COTGRAVE.—C.

mestier, qui s'engage à un registre de duree, de toute sa foy, de toute sa force : les plus delicieux plaïsirs, si se digerent ils aux dedans, fuyent à laisser trace de soy, et fuyent la veue, non seulçment du peuple, mais d'un aultre. Combien de fois m'a cette besongne diverti de cogitations (*a*) ennuyeuses? et doibvent estre comptees pour ennuyeuses toutes les frivoles: Nature nous a estrenez d'une large faculté à nous entretenir à part; et nous y appelle souvent, pour nous apprendre que nous nous debvons en partie à la societé, mais en la meilleure partie à nous. Aux fins de renger ma fantasie à resver mesme par quelque ordre et proiect, et la garder de se perdre et extravaguer au vent, il n'est que de donner corps et mettre en registre tant de menues pensees qui se presentent à elle : i'escoute à mes resveries; parce que i'ay à les enrooller. Quantesfois, estant marry de quelque action que la civilité et la raison me prohiboient de reprendre à descouvert, m'en suis ie icy desgorgé, non sans desseing de publicque instruction? et si ces verges poëtiques,

Zon dessus l'œil, zon sur le groin,
Zon sur le dos du sagoin, (*b*)

(*a*) *Pensées.* — E. J.

(*b*) Marot, dans son épitre intitulée, *Fripelippes, valet de Marot, à Sagon.* — C.

s'impriment encore mieulx en papier, qu'en la chair vifve. Quoy, si ie preste un peu plus attentifvement l'aureille aux livres, depuis que ie guette si i'en pourray friponner quelque chose de quoy esmailler ou estayer le mien? Ie n'ay aulcunement estudié pour faire un livre; mais i'ay aulcunement estudié pour ce que ie l'avois faict : si c'est aulcunement estudier, que effleurer et pincer, par la teste, ou par les pieds, tantost un aucteur, tantost un aultre, nullement pour former mes opinions; ouy, pour les assister pieça formees, seconder et servir.

Mais à qui croirons nous parlant de soy, en une saison si gastée? veù qu'il en est peu, ou point, à qui nous puissions croire parlant d'aultruy, où il y a moins d'interest à mentir. Le premier traict de la corruption des mœurs, c'est le bannissement de la verité : car, comme disoit Pindare (*a*), l'estre veritable est le commencement d'une grande vertu, et le premier article que Platon demande au gouverneur de sa république. Nostre verité de maintenant, ce n'est pas ce qui est, mais ce qui se persuade à aultruy : comme nous appelons Monnoye, non celle qui est loyale seulement, mais la faulse aussi qui a mise. Nostre nation est de long

(*a*) *Voyez* Clément d'Alexandrie, *Strom.* l. 6, c. 10; et Stobée, *Serm.* 11. — C.

temps reprochee de ce vice : car Salvianus Massiliensis, qui estoit du temps de l'empereur Valentinian, dict (1), « qu'aux François le mentir et se pariurer n'est pas vice, mais une façon « de parler. » Qui vouldroit encherir sur ce tesmoignage, il pourroit dire que ce leur est à present vertu : on s'y forme, on s'y façonne, comme à un exercice d'honneur; car la dissimulation est des plus notables qualitez de ce siècle.

Ainsi i'ay souvent consideré d'où pouvoit naistre cette coustume, que nous observons si religieusement, De nous sentir plus aigrement offensez du reproche de ce vice, qui nous est si ordinaire, que de nul aultre; et que ce soit l'extreme iniure qu'on nous puisse faire de parole, que de nous reprocher la mensonge : sur cela, ie treuve qu'il est naturel de se deffendre le plus des defaults de quoy nous sommes les plus entachez; il semble qu'en nous ressentants de l'accusation et nous en esmouvants, nous nous deschargeons aulcunement de la coulpe; si nous l'avons par effect, au moins nous la condamnons par apparence. Seroit ce pas aussi que ce reproche semble envelopper la couar-

(1) *Si pejeret Francus, quid novi faciet, qui perjurium ipsum sermonis genus putat esse, non criminis?* De Gubernat. Dei, l. 4, c. 14, p. 87 edit. 3. Baluz.

dise et lascheté de cœur? en est il de plus expresse que ce desdire de sa parole? quoy! se desdire de sa propre science? C'est un vilain vice que le mentir, et qu'un ancien peinct bien honteusement, quand il dict que « c'est donner tesmoignage de mespriser Dieu, et quant et quant de craindre les hommes : » il n'est pas possible d'en representer plus richement l'horreur, la vilité, et le desreglement; car que peut on imaginer plus vilain que d'estre couard à l'endroict des hommes, et brave à l'endroict de Dieu? Nostre intelligence se conduisant par la seule voye de la parole, celuy qui la faulse trahit la societé publique : c'est le seul util par le moyen duquel se communiquent nos volontez et nos pensees, c'est le truchement de nostre ame; s'il nous fault, nous ne nous tenons plus, nous ne nous entrecognoissons plus; s'il nous trompe, il rompt tout nostre commerce, et dissoult toutes les liaisons de nostre police. Certaines nations des nouvelles Indes (on n'a que faire d'en remarquer les noms, ils ne sont plus; car, iusques à l'entier abolissement des noms, et ancienne cognoissance des lieux, s'est estendue la desolation de cette conqueste, d'un merveilleux exemple et inouï), offroient à leurs dieux du sang humain, mais non aultre que tiré de leur langue et aureilles, pour expiation du peché de la mensonge, tant ouïe que pro-

noncee. Ce bon compaignon de Grece (*a*) disoit que les enfants s'amusent par les osselets, les hommes par les paroles.

Quant aux divers usages de nos desmentirs, et les loix de nostre honneur en cela, et les changements qu'elles ont receu, ie remets à un aultrefois d'en dire ce que i'en sçais; et apprendray ce pendant, si ie puis, en quel temps print commencement cette coustume de si exactement poiser et mesurer les paroles, et d'y attacher nostre honneur : car il est aysé à iuger qu'elle n'estoit pas anciennement entre les Romains et les Grecs; et m'a semblé souvent nouveau et estrange de les veoir se desmentir et s'iniurier, sans entrer pourtant en querelle : les loix de leur debvoir prenoient quelque aultre voye que les nostres. On appelle Cesar tantost voleur (*b*), tantost ivrongne, à sa barbe : nous voyons la liberté des invectives qu'ils font les uns contre les aultres, ie dis les plus grands chefs de guerre de l'une et l'aultre nation, où les paroles se revenchent seulement par les paroles, et ne se tirent à aultre consequence.

(*a*) *Lysandre*. Voyez sa *Vie* dans PLUTARQUE, c. 4, de la traduction d'Amyot. — C.

(*b*) PLUTARQUE, *Vie de Pompée*, c. 16. — C.

CHAPITRE XIX. (a)

DE LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE.

Sommaire. Le zèle religieux est souvent excessif, et conséquemment injuste. C'est à ce zèle outré des premiers chrétiens qu'il faut attribuer la perte d'un grand nombre d'ouvrages de l'antiquité. Leur intérêt les a aussi portés à louer de très-mauvais empereurs, à en calomnier de bons. Du nombre de ces derniers est Julien, surnommé l'Apostat. C'était un philosophe, un homme vraiment vertueux. Sa continence; son impartialité; les bonnes lois qu'il fit; sa sobriété; son habileté dans l'art militaire; etc. — Et cependant un historien, entre autres, l'a vivement réprimandé. Il est vrai qu'il voulait rétablir le paganisme: mais il n'avait jamais été chrétien dans le cœur; il ne mérite donc pas le surnom d'Apostat. Fausse relation au sujet de sa mort. — Sa politique étoit d'entretenir la division entre les païens et les chrétiens, afin de les régir avec plus de facilité les uns et les autres.

(a) Ce chapitre qui est presque traduit mot à mot d'Ammien Marcellin, contient un bel éloge de l'empereur Julien, que Montaigne a soin de défendre contre ses injustes détracteurs. Bayle, Montesquieu, Voltaire, etc., ont fait l'apologie de cet empereur, et je ne connais guère de grand écrivain, qui n'en ait parlé avec admiration.

. Nos rois suivent le même système à l'égard tant des catholiques que des protestants.

Exemples : les premiers Chrétiens ; Tacite. — Julien l'Apostat. — Ammien Marcellin ; Eutrope. — Alexandre-le-Grand ; Épaminondas ; Marcus Brutus.

Il est ordinaire de veoir les bonnes intentions, si elles sont conduictes sans moderation, poulser les hommes à des effects tresvicieux. En ce debat, par lequel la France est à present agitee de guerres civiles, le meilleur et le plus sain party est sans doubte celuy qui maintient et la religion et la police ancienne du païs : entre les gents de bien toutesfois qui le suyvent (car ie ne parle point de ceulx qui s'en servent de pretexte pour, ou exercer leurs vengeances particulieres, ou fournir à leur avarice, ou suyvre la faveur des princes; mais de ceulx qui le font par vray zele envers leur religion, et saincte affection à maintenir la paix et l'estat de leur patrie), de ceulx ci, dis ie, il s'en veoid plusieurs que la passion poulse hors des bornes de la raison, et leur faict parfois prendre des conseils iniustes, violents, et encores temeraires. Il est certain qu'en ces premiers temps que nostre religion commencea de gaigner auctorité avecques les loix, le zele en arma plusieurs contre toute sorte de livres payens, de quoy les

gents de lettres souffrent une merveilleuse perte; i'estime que ce desordre ayt plus porté de nuisance aux lettres, que touts les feux des Barbares : Cornelius Tacitus en est un bon tesmoing; car quoyque l'empereur Tacitus, son parent, en eust peuplé, par ordonnances expresses, toutes les librairies du monde, toutesfois un seul exemplaire entier n'a peu eschapper la curieuse recherche de ceulx qui desiroient l'abolir pour cinq ou six vaines clauses contraires à nostre creance.

Ils ont aussi eu cecy, de prester ayseement des louanges faulses à tous les empereurs qui faisoient pour nous, et condamner universellement toutes les actions de ceulx qui nous estoient adversaires, comme il est aysé à veoir en l'empereur Iulian, surnommé l'Apostat. C'estoit, à la verité, un tresgrand homme et rare, comme celuy qui avoit son ame vifvement teincte des discours de la philosophie, ausquels il faisoit profession de regler toutes ses actions; et de vray, il n'est aulcune sorte de vertu de quoy il n'ait laissé de tresnotables exemples : En chasteté (de laquelle le cours de sa vie donne bien clair tesmoignage), on lit de luy un pareil traict à celuy d'Alexandre et de Scipion, que de plusieurs tresbelles captifves (*a*), il n'en voulut

(*a*) Ammien Marcellin, l. 24, c. 8. — C.

pas seulement veoir une, estant en la fleur de son aage; car il feut tué par les Parthes (*a*), aagé de trente un ans seulement : Quant à la iustice (*b*), il prenoit luy mesme la peine d'ouïr les parties; et encores que par curiosité il s'informast, à ceulx qui se presentoient à luy, de quelle religion ils estoient, toutesfois l'inimitié qu'il portoit à la nostre ne donnoit aulcun contrepoids à la balance : Il feit luy mesme plusieurs bonnes loix (*c*); et retrencha (*d*) une grande partie des subsides et impositions que levoient ses predecesseurs. Nous avons deux bons historiens tesmoings oculaires de ses actions : l'un desquels, Marcellinus, reprend aigrement, en divers lieux de son histoire (*e*), cette sienne ordonnance par laquelle il deffendit l'eschole et interdict l'enseigner à tous les rhetoriciens et grammairiens chrestiens, et dict qu'il souhaiteroit cette sienne action estre ensepvelie soubs le silence : il est vraysemblable, s'il eust faict quelque chose de plus aigre contre nous, qu'il ne l'eust pas oublié, estant bien affectionné à nostre party. Il nous estoit aspre, à la verité, mais non

(*a*) Ammien Marcellin, l. 25, c. 4. — C.
(*b*) *Id.* l. 22, c. 10. — C.
(*c*) *Id.* l. 25, c. 6. — C.
(*d*) *Id. ibid.* c. 5. — C.
(*e*) *Id.* l. 22, c. 10, à la fin. — C.

pourtant cruel ennemy; car nos gents (*a*) mesmes recitent de luy cette histoire, Que se pourmenant un iour autour de la ville de Chalcedoine, Maris, evesque du lieu, osa bien l'appeler Meschant, Traistre à Christ : et qu'il n'en feit aultre chose, sauf luy respondre : « Va, « miserable, pleure la perte de tes yeulx; » à quoy l'evesque encores repliqua : « Ie rends « graces à Iesus Christ de m'avoir osté la veue, « pour ne veoir ton visage impudent (*b*) : » affectant en cela, disent ils, une patience philosophique. Tant y a que ce faict là ne se peult pas bien rapporter aux cruautez qu'on le dict avoir exercees contre nous. « Il estoit, dict Eu- « tropius (*c*), mon aultre tesmoing, ennemy de « la chrestienté, mais sans toucher au sang. » Et, pour revenir à sa iustice, il n'est rien qu'on y puisse accuser, que les rigueurs de quoy il usa, au commencement de son empire, contre ceulx (*d*) qui avoient suyvi le parti de Constantius, son predecessseur. Quant à sa sobrieté (*e*), il vivoit tousiours un vivre (*f*) soldatesque; et

(*a*) Sozomène, *Hist. eccléſ.* l. 5, c. 4 — C.
(*b*) Il faut sous-entendre ici le mot *Julien*.
(*c*) Sozomène, *Hist. eccléſ.* l. 10, c. 8. — C.
(*d*) Ammien Marcellin, l. 22, c. 2. — C.
(*e*) *Id.* l. 16, c. 2 — C.
(*f*) Cette locution est toute latine, les Romains disaient : *Vivere vitam*. — E. J.

se nourrissoit, en pleine paix, comme celuy qui se preparoit et accoustumoit à l'austerité de la guerre.

La vigilance estoit telle en luy (*a*), qu'il despartoit la nuict à trois ou à quatre parties, dont la moindre estoit celle qu'il donnoit au sommeil : le reste, il l'employoit à visiter luy mesme en personne l'estat de son armee et ses gardes, ou à estudier; car, entre aultres siennes rares qualitez, il estoit tresexcellent en toute sorte de litterature. On dict d'Alexandre le grand (*b*), qu'estant couché, de peur que le sommeil ne le desbauchast de ses pensements et de ses estudes, il faisoit mettre un bassin ioignant son lict, et tenoit l'une de ses mains au dehors, avecques une boulette de cuivre, à fin que, le dormir le surprenant et relaschant les prinses de ses doigts, cette boulette, par le bruict de sa cheute dans le bassin, le reveillast : cettuy cy avoit l'ame si tendue à ce qu'il vouloit, et si peu empeschee de fumees, par sa singuliere abstinence, qu'il se passoit bien de cet artifice (*c*). Quant à la suffisance militaire, il feut admirable en toutes les parties d'un grand capitaine; aussi feut il quasi toute sa vie en

(*a*) Ammien Marcellin, l. 16, c. 17, et l. 26, c. 5. — C.
(*b*) *Id.* l. 16, c. 2. — C.
(*c*) *Id. ibid.*

continuel exercice de guerre, et la pluspart, avecques nous, en France, contre les Allemands et Francons (*a*) : nous n'avons gueres memoire d'homme qui ayt veu plus de hazards, ny qui ayt plus souvent faict preuve de sa personne. Sa mort a quelque chose de pareil à celle d'Epaminondas (*b*); car il feut frappé d'un traict, et essaya de l'arracher, et l'eust faict, sans ce que le traict estant trenchant, il se coupa et affoiblit la main. Il demandoit (*c*) incessamment qu'on le rapportast en ce mesme estat, en la meslee, pour y encourager ses soldats, lesquels contesterent cette battaille (*d*) sans luy trescourageusement, iusques à ce que la nuict separa les armees. Il debvoit à la philosophie un singulier mespris en quoy il avoit sa vie et les choses humaines : il avoit ferme creance de l'eternité des ames. En matiere de religion, il estoit vicieux par tout; on l'a surnommé l'Apostat, pour avoir abandonné la nostre : toutesfois cette opinion me semble plus vraysemblable, Qu'il ne l'avoit iamais eue à cœur, mais que, pour l'obeïssance des loix, il s'estoit feinct iusques à ce qu'il teinst l'empire en sa main. Il

(*a*) *Et les Francs de la Franconie.* — E. J.
(*b*) Ammien Marcellin, l. 25, c. 3. — C.
(*c*) *Id. ibid.*
(*d*) *Id. ibid.*

feut si superstitieux (*a*) en la sienne, que ceulx mesmes qui en estoient, de son temps, s'en mocquoient; et, disoit on, s'il eust gaigné la victoire contre les Parthes, qu'il eust faict tarir la race des bœufs au monde, pour satisfaire à ses sacrifices. Il estoit aussi embabouiné de la science divinatrice (*b*), et donnoit auctorité à toute façon de prognostiques. Il dict, entre aultres choses (*c*), en mourant, qu'il sçavoit bon gré aux dieux, et les remercioit, de quoy ils ne l'avoient pas voulu tuer par surprinse, l'ayant de long temps adverti du lieu et heure de sa fin, ny d'une mort molle ou lasche, mieulx convenable aux personnes oysifves et delicates, ny languissante, longue et douloureuse; et qu'ils l'avoient trouvé digne de mourir de cette noble façon, sur le cours de ses victoires, et en la fleur de sa gloire. Il avoit eu une pareille vision à celle de Marcus Brutus (*d*), qui premierement le menacea en Gaule, et depuis se representa à luy en Perse, sur le poinct de sa mort (*e*). Ce langage qu'on luy faict tenir, quand il se sentit frappé : « Tu as vaincu (*f*),

(*a*) Ammien Marcellin, l. 25, c. 6. — C.
(*b*) *Id. Ibid.* c. 6. — C.
(*c*) *Id. ibid.* c. 4. — C.
(*d*) *Id.* l. 20, c. 5. — C.
(*e*) *Id.* l. 25, c. 2. — C.
(*f*) Théodoret, *Hist. eccles.* l. 3, c. 20. — C.

Nazareen : » ou, comme d'aultres, « Contente toy, Nazareen, » n'eust esté oublié, s'il eust esté creu par mes tesmoings, qui, estants presents en l'armee, ont remarqué iusques aux moindres mouvements et paroles de sa fin ; non plus que certains aultres miracles qu'on y attache.

Et pour venir au propos de mon theme, il couvoit, dict Marcellinus (*a*), de long temps en son cœur le paganisme ; mais parce que toute son armee estoit de chrestiens, il ne l'osoit descouvrir : enfin (*b*), quand il se veit assez fort pour oser publier sa volonté, il feit ouvrir les temples des dieux, et s'essaya par touts moyens de remettre sus l'idolatrie. Pour parvenir à son effect, ayant rencontré, en Constantinople, le peuple descousu, avecques les prelats de l'Eglise chrestienne divisez, les ayant faict venir à luy au palais, il les admonesta instamment d'assopir ces dissentions civiles, et que chascun, sans empeschement et sans crainte, servist à sa religion (*c*) : ce qu'il solicitoit avecques grand soing, pour l'esperance que cette licence augmenteroit les parts et les brigues de la division, et empescheroit le peuple de se reunir, et de

(*a*) Ammien Marcellin, l. 22, c. 2. — C.
(*b*) *Id.* l. 23, c. 3. — C.
(*c*) *Id. ibid.*

se fortifier par consequent contre luy par leur concorde et unanime intelligence; ayant essayé, par la cruauté d'aulcuns chrestiens, « Qu'il n'y a point de beste au monde tant à craindre à l'homme, que l'homme : » voylà ses mots à peu prez. En quoy cela est digne de consideration, que l'empereur Iulian se sert, pour attiser le trouble de la dissention civile, de cette mesme recepte de liberté de conscience que nos roys viennent d'employer pour l'esteindre. On peult dire d'un costé, que de lascher la bride aux parts d'entretenir leur opinion, c'est espandre et semer la division; c'est prester quasi la main à l'augmenter, n'y ayant aulcune barriere ny coerction des loix qui bride et empesche sa course : mais, d'aultre costé, on diroit aussi que, de lascher la bride aux parts d'entretenir leur opinion, c'est les amollir et relascher par la facilité et par l'aysance, et que c'est esmousser l'aiguillon qui s'affine par la rareté, la nouvelleté et la difficulté : et si crois mieulx, pour l'honneur de la devotion de nos roys, c'est que, n'ayants peu ce qu'ils vouloient, ils ont faict semblant de vouloir ce qu'ils pouvoient.

CHAPITRE XX.

NOUS NE GOUSTONS RIEN DE PUR.

Sommaire. Les hommes ne sauraient goûter de plaisirs sans mélange. Toujours quelque amertume se joint à la volupté : il semble que, sans cet ingrédient, on ne pourrait la supporter. — Au moral, c'est la même chose : point de bonté sans quelque teinte de vice; point de justice sans quelque mélange d'injustice. — Dans la société même, les esprits les plus parfaits ne sont pas les plus propres aux affaires. Tel homme du plus grand sens ne sait pas conduire sa maison; tel aussi qui connait la science de l'économie publique, laisse écouler de ses mains toute sa fortune.

Exemples : Ariston et Pyrrhon; Socrates; Attalus; Platon; Simonides et le roi Hiéron.

La foiblesse de nostre condition faict que les choses, en leur simplicité et pureté naturelle, ne puissent pas tumber en nostre usage : les elements que nous iouïssons, sont alterez, et les metaux de mesme; et l'or, il le fault empirer par quelque aultre matiere pour l'accommoder à nostre service : ny la vertu ainsi simple, qu'Ariston et Pyrrho, et encores les stoïciens

faisoient « But de la vie, » n'y a peu servir sans composition; ny la volupté cyrenaïque et aristippique. Des plaisirs et biens que nous avons, il n'en est aulcun exempt de quelque meslange de mal et d'incommodité :

Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat. (1)

Nostre extreme volupté a quelque air de gemissement et de plaincte; diriez vous pas qu'elle se meurt d'angoisse? Voire quand nous en forgeons l'image en son excellence, nous la fardons d'epithetes et qualitez maladifves et douloureuses, langueur, mollesse, foiblesse, defaillance, *morbidezza :* grand tesmoignage de leur consanguinité et consubstantialité. La profonde ioye a plus de severité que de gayeté; l'extreme et plein contentement, plus de rassis que d'enioué; *Ipsa felicitas, se nisi temperat, premit* (2) : l'ayse nous masche. C'est ce que dict un verset grec ancien, de tel sens, « Les dieux nous vendent touts les biens qu'ils nous donnent (*a*) : » c'est à dire, ils ne nous en donnent aulcun pur

(1) Dans la coupe même du plaisir, il se mêle je ne sais quelle amertume; et souvent l'épine cruelle se trouve cachée sous les fleurs. Lucret. l. 4, v. 1130.

(2) La félicité qui ne se modère pas, se détruit elle-même. Senec. epist. 74.

(*a*) Ericharmus, dans *Xénophon*, Apomnêm. c. 1, § 20. — C.

et parfaict, et que nous n'achetions au prix de quelque mal. Le travail et le plaisir, tresdissemblables de nature, s'associent pourtant de ie ne sçais quelle ioincture naturelle. Socrates dict (*a*) que quelque dieu essaya de mettre en masse et confondre la douleur et la volupté; mais que, n'en pouvant sortir (*b*), il s'advisa de les accoupler au moins par la queue : Metrodorus disoit (*c*), qu'en la tristesse il y a quelque alliage de plaisir. Ie ne sçais s'il vouloit dire aultre chose; mais, moy, i'imagine bien qu'il y a du desseing, du consentement et de la complaisance, à se nourrir en la melancholie : ie dis, oultre l'ambition qui s'y peult encores mesler, il y a quelque umbre de friandise et delicatesse qui nous rit et qui nous flatte au giron mesme de la melancholie. Y a il pas des complexions qui en font leur aliment?

Est quædam flere voluptas. (1)

et dict un Attalus en Seneque (*d*), que la memoire de nos amis perdus nous aggree; comme l'amer, au vin trop vieux,

---

(*a*) Dans le dialogue de Platon, intitulé *Phædon*. — C.

(*b*) *Venir à bout*. — E. J.

(*c*) Senec, epist. 99. — C.

(1) Les larmes ont leur douceur. Ovid. *Trist.* l. 4, eleg. 3, v. 37.

(*d*) Senec, epist. 63. — C.

Minister vetuli, puer, Falerni,
Inger' mî calices amariores, (1)

et comme des pommes doulcement aigres. Nature nous descouvre cette confusion : les peintres tiennent que les mouvements et plis du visage qui servent au pleurer, servent aussi au rire : de vray, avant que l'un ou l'aultre soyent achevez d'exprimer, regardez à la conduicte de la peincture, vous estes en doubte vers lequel c'est qu'on va ; et l'extremité du rire se mesle aux larmes.

Nullum sine auctoramento malum est. (2)

Quand i'imagine l'homme assiegé de commoditez desirables (mettons le cas, que touts ses membres feussent saisis pour tousiours d'un plaisir pareil à celuy de la generation, en son poinct plus excessif), ie le sens fondre soubs la charge de son ayse, et le veois du tout incapable de porter une si pure, si constante volupté, et si universelle. De vray, il fuyt quand il y est, et se haste naturellement d'en eschapper, comme d'un pas où il ne se peult fermir (*a*), où il craint d'enfondrer.

(1) Jeune homme, qui sers le vin vieux de Falerne, verse-m'en du plus amer. CATULL. epigr. 27, v. 1.

(2) Il n'y a point de mal sans compensation. SENEC. epist. 69.

(*a*) *Où il ne peut se fixer, s'arrêter, et où il craint de s'embourber.* — C.

Quand ie me confesse à moy religieusement, ie treuve que la meilleure bonté que i'aye a quelque teincture vicieuse; et crains que Platon, en sa plus verte vertu (moy qui en suis autant sincere et loyal estimateur, et des vertus de semblable marque, qu'aultre puisse estre), s'il y eust escouté de prez, comme sans doubte il faisoit, y eust senty quelque ton gauche de mixtion humaine, mais ton obscur et sensible seulement à soy. L'homme, en tout et partout, n'est que rapiecement et bigarrure. Les loix mesmes de la iustice ne peuvent subsister sans quelque meslange d'iniustice; et, dict Platon (*a*), que ceulx là entreprennent de couper la teste de Hydra, qui pretendent oster des loix toutes incommoditez et inconvenients. *Omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod contrà singulos, utilitate publicâ, rependitur* (1), dict Tacitus. Il est pareillement vray que, pour l'usage de la vie, et service du commerce publicque, il y peult avoir de l'excez en la pureté et perspicacité de nos esprits; cette clarté penetrante a trop de subtilité et de curiosité : il les fault appesantir et esmousser pour les rendre plus

(*a*) *De la Républ.* l. 4, au commencement. — C.

(1) Dans toute punition sévère, il y a quelque injustice qui atteint les particuliers, mais qui se trouve réparée par l'utilité publique. Tacit. *Annal.* l. 14, c. 44.

obeïssants à l'exemple et à la practique, et les espessir et obscurcir pour les proportionner à cette vie tenebreuse et terrestre : pourtant (*a*) se treuvent les esprits communs et moins tendus, plus propres et plus heureux à conduire affaires; et les opinions de la philosophie, eslevees et exquises, se treuvent ineptes à l'exercice. Cette poinctue vivacité d'ame, et cette volubilité soupple et inquiete, trouble nos negociations. Il fault manier les entreprinses humaines plus grossierement et superficiellement, et en laisser bonne et grande part pour les droicts de la fortune : il n'est pas besoing d'esclairer les affaires si profondement et si subtilement; on s'y perd, à la consideration de tant de lustres contraires et formes diverses, *volutantibus res inter se pugnantes, obtorpuerant... animi* (1). C'est ce que les anciens disent de Simonides : parce que son imagination luy presentoit, sur la demande que luy avoit faict le roy Hieron (*b*), pour

(*a*) *C'est pour cela*, etc.

(1) Considérant en eux-mêmes des choses si opposées, ils en étaient tout étourdis. TITE-LIVE, l. 32, c. 20.

(*b*) Le roi Hiéron l'avait prié de lui dire ce que c'est que Dieu : et Simonide lui ayant répondu qu'il avait besoin d'un jour pour examiner cette question, le lendemain il demanda encore deux jours, et doubla chaque fois le nombre des jours après cela. Sur quoi Cicéron dit : *Simonidem arbitror... quia multa venirent in mentem acuta atque subtilia, dubitantem quid eorum esset verissimum, desperasse omnem veritatem.* « Je crois

à laquelle satisfaire il avoit eu plusieurs iours de pensement, diverses considerations aiguës et subtiles; doubtant laquelle estoit la plus vray-semblable, il desespera du tout de la verité. Qui en recherche et embrasse toutes les circonstances (*a*) et consequences, il empesche son eslection : un engin moyen conduict egalement et suffit aux executions de grand et de petit poids. Regardez que les meilleurs mesnagiers sont ceulx qui nous sçavent moins dire comme ils le sont; et que ces suffisants conteurs n'y font le plus souvent rien qui vaille : ie sçais un grand diseur et tresexcellent peintre de toute sorte de mesnage, qui a laissé bien piteusement couler par ses mains cent mille livres de rente : i'en sçais un aultre qui dict, qui consulte,

« que Simonide perdit à la fin toute espérance de trouver la « vérité, après que son esprit se fut promené d'opinions en « opinions, les unes plus subtiles que les autres, sans pouvoir « démêler la véritable. » Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 22, de la traduction de l'abbé d'Olivet. C. — On peut consulter, sur la demande de Hiéron et sur la réponse de Simonide, le Dictionnaire de Bayle, article *Simonide*. — N.

(*a*) Pour entendre ceci, il faut le joindre à ce qu'il a dit plus haut : *Qu'il n'est pas besoing d'esclaircir les affaires si profondement et si subtilement*, etc. En lisant ces deux phrases de suite, dans l'edition *in*-4° de 1588, il n'y a plus d'obscurité. Le mot de Simonide que Montaigne a depuis intercalé, empêche qu'on ne sente d'abord à quoi se rapportent ces paroles : *Qui en recherche et embrasse*, etc. — A. D.

mieulx qu'homme de son conseil, et n'est point au monde une plus belle montre d'ame et de suffisance; toutesfois, aux effects, ses serviteurs treuvent qu'il est tout aultre, ie dis sans mettre le malheur en compte.

CHAPITRE XXI.

CONTRE LA FAINEANTISE.

Sommaire. C'est un devoir pour un prince de mourir debout, c'est-à-dire sans cesse occupé des affaires de l'état. — Pourquoi des sujets se sacrifieraient-ils au service et aux intérêts d'un souverain dont l'âme est avilie par l'oisiveté? — Un prince doit conduire lui-même ses armées: sa présence produit le meilleur effet sur l'esprit des soldats. — A l'activité, les princes doivent joindre la sobriété, la décence. Ils doivent savoir, pour les intérêts de l'état, braver la mort, la regarder, l'attendre sans effroi. *Exemples:* Vespasien; Adrien. — Sélim I; Bajazet II; Édouard III; les rois de Castille et de Portugal. — L'empereur Julien; la jeunesse persane et la jeunesse lacédémonienne; les anciens Romains. — Quelques soldats indiens; Philistus et les Syracusains; Muley Moluch, roi de Fez; Caton.

L'EMPEREUR Vespasien, estant malade de la maladie dont il mourut, ne laissoit pas de vou-

loir entendre l'estat de l'empire; et, dans son lict mesme, depeschoit sans cesse plusieurs affaires de consequence : et son medecin l'en tansant, comme de chose nuisible à sa santé, « Il fault, disoit il, qu'un empereur meure debout (*a*). » Voylà un beau mot, à mon gré, et digne d'un grand prince. Adrian, l'empereur (*b*), s'en servit depuis à ce mesme propos : et le debvroit on souvent ramentevoir aux roys, pour leur faire sentir que cette grande charge qu'on leur donne du commandement de tant d'hommes, n'est pas une charge oysifve; et qu'il n'est rien qui puisse si iustement desgouster un subiect de se mettre en peine et en hazard, pour le service de son prince, que de le veoir appoltrony (*c*) ce pendant luy mesme à des occupations lasches et vaines, et d'avoir soing de sa conservation, le veoyant si nonchalant de la nostre.

Quand quelqu'un vouldra maintenir qu'il vault mieulx que le prince conduise ses guerres par aultre que par soy, la fortune luy fournira assez d'exemples de ceulx à qui leurs lieutenants ont mis à chef des grandes entreprinses;

(*a*) Suétone, dans la *Vie de Vespasien*, § 24. *Imperatorem* ait *stantem mori oportere*. — C.

(*b*) Spartiani Ælius Verus. — C.

(*c*) *Rendu, devenu poltron, et livré, pendant ce temps-là, à des occupations*, etc. — E. J.

et de ceulx encores desquels la presence y eust esté plus nuisible qu'utile : mais nul prince vertueux et courageux ne pourra souffrir qu'on l'entretienne de si honteuses instructions. Soubs couleur de conserver sa teste, comme la statue d'un sainct, à la bonne fortune de son estat, ils le degradent de son office, qui est iustement tout en action militaire, et l'en declarent incapable. I'en sçais un qui aimeroit bien mieulx estre battu que de dormir pendant qu'on se battroit pour luy, et qui ne veid iamais sans ialousie ses gents mesmes faire quelque chose de grand en son absence. Et Selym premier disoit, avecques grande raison, ce me semble, « que les victoires qui se gaignent sans le maistre ne sont pas completes : » de tant plus volontiers eust il dict que ce maistre debvroit rougir de honte d'y pretendre part pour son nom, n'y ayant occupé que sa voix et sa pensee; ny cela mesme, veu qu'en telle besongne, les advis et commandements qui apportent l'honneur, sont ceulx là seulement qui se donnent sur la place et au milieu de l'affaire. Nul pilote n'exerce son office de pied ferme (*a*). Les princes de la race ottomane, la premiere race du monde en fortune guerriere, ont chauldement embrassé

(*a*) *Ayant les pieds sur la terre*, comme un planteur de choux. — C.

cette opinion; et Baiazet second, avecques son fils, qui s'en despartirent, s'amusants aux sciences et aultres occupations casanieres, donnerent aussi de bien grands soufflets à leur empire : et celuy qui regne à present, Amurath troisiesme, à leur exemple, commence assez bien de s'en trouver de mesme. Feut ce pas le roy d'Angleterre, Edouard troisiesme, qui dict, de nostre Charles cinquiesme, ce mot : « Il n'y eut oncques roy qui moins s'armast; et si n'y eut oncques roy qui tant me donnast à faire. » Il avoit raison de le trouver estrange, comme un effect du sort plus que de la raison. Et cherchent aultre adherent que moy, ceulx qui veulent nombrer, entre les belliqueux et magnanimes conquerants, les roys de Castille et de Portugal, de ce qu'à douze cents lieues de leur oysifve demeure, par l'escorte de leurs facteurs, ils se sont rendus maistres des Indes d'une et d'aultre part, desquelles c'est à sçavoir s'ils auroient seulement le courage d'aller iouïr en presence.

L'empereur Iulian disoit (*a*) encores plus, « Qu'un philosophe et un galant homme ne debvoient pas seulement respirer; » c'est à dire, ne donner aux necessitez corporelles que ce qu'on ne leur peult refuser, tenant tousiours

(*a*) *Voyez* Zonaras, à la fin de l'*Histoire de Julien*. — C.

l'ame et le corps embesongnez à choses belles, grandes et vertueuses. Il avoit honte, si en public on le veoyoit cracher ou suer (ce qu'on dict aussi de la ieunesse lacedemonienne, et Xenophon (*a*) de la persienne), parce qu'il estimoit que l'exercice, le travail continuel et la sobrieté, debvoient avoir cuict et asseiché toutes ces superfluitez. Ce que dict Seneque ne ioindra pas mal en cet endroict, que les anciens Romains maintenoient leur ieunesse droicte : « Ils n'enseignoient, dict il (*b*), rien à leurs enfants qu'ils deussent apprendre assis. »

C'est une genereuse envie, de vouloir mourir mesme útilement et virilement; mais l'effect n'en gist pas tant en nostre bonne resolution qu'en nostre bonne fortune : mille ont proposé de vaincre ou de mourir en combattant, qui ont failli à l'un et à l'autre, les bleceures, les prisons leur traversant ce desseing, et leur prestant une vie forcee; il y a des maladies qui atterrent iusques à nos desirs et nostre cognoissance. Fortune ne debvoit pas seconder la vanité des legions romaines qui s'obligerent, par serment, de mourir ou de vaincre : *Victor, Marce Fabi, revertar ex acie : si fallo, Iovem patrem, gradivumque Martem, aliosque iratos invoco*

(*a*) *De Cyri Institut.* l. 1, c. 2, § 16. — C.
(*b*) Sénèque, epist. 88. — C.

deos (1). Les Portugais disent qu'en certain endroict de leur conqueste des Indes, ils rencontrerent des soldats qui s'estoient condamnez, avecques horribles exsecrations, de n'entrer en aulcune composition que de se faire tuer ou demeurer victorieux; et, pour marque de ce vœu, portoient la teste et la barbe rase. Nous avons beau nous hazarder et obstiner, il semble que les coups fuyent ceulx qui s'y presentent trop alaigrement, et n'arrivent volontiers à qui s'y presente trop volontiers et corrompt leur fin. Tel ne pouvant obtenir de perdre sa vie par les forces adversaires, aprez avoir tout essayé, a esté contrainct, pour fournir à sa resolution d'en rapporter l'honneur ou de n'en rapporter pas la vie, de se donner soy mesme la mort en la chaleur propre du combat. Il en est d'aultres exemples; mais en voyci un : Philistus, chef de l'armee de mer du ieune Dionysius contre les Syracusains, leur presenta la battaille, qui feut asprement contestee, les forces estants pareilles : en ce combat, il eut du meilleur au commencement par sa prouesse; mais, les Syracusains se rangeants autour de sa galere pour l'investir, ayant faict grands faicts d'armes de

(1) Je retournerai vainqueur du combat, ô Marcus Fabius! Si je manque à mon serment, j'invoque sur moi la colère de Jupiter, de Mars, et des autres dieux. Tit. Liv. l. 2, c. 45.

sa personne, pour se desvelopper, n'y esperant plus de ressource, s'osta (*a*) de sa main la vie qu'il avoit si liberalement abandonnee, et frustratoirement (*b*), aux mains ennemies.

Moley Moluch, roy de Fez, qui vient de gaigner (*c*), contre Sebastian, roy de Portugal, cette iournee fameuse par la mort de trois roys, et par la transmission de cette grande couronne à celle de Castille, se trouva griefvement malade dez lors que les Portugais entrerent à main armee en son estat; et alla tousiours depuis en empirant vers la mort, et la prevoyant. Iamais homme ne se servit de soy plus vigoreusement et bravement. Il se trouva foible pour soustenir la pompe cerimonieuse de l'entree de son camp, qui est, selon leur mode, pleine de magnificence, et chargee de tout plein d'action; et resigna cet honneur à son frere : mais ce feut aussi le seul office de capitaine qu'il resigna; touts les aultres necessaires et utiles, il les feit treslaborieusement et exactement, tenant son corps couché, mais son entendement et son courage debout et ferme iusques au dernier souspir, et aulcunement au delà. Il pouvoit mi-

(*a*) Plutarque, *Vie de Dion*, c. 8.

(*b*) *Inutilement*, *en vain*. *Frustratoire*, vain et inutile, est encore en usage au Palais. *Frustratoirement* n'est plus français. — C.

(*c*) En 1578. — C.

ner ses ennemis, indiscretement advancez en ses terres; et luy poisa merveilleusement qu'à faulte d'un peu de vie, et pour n'avoir qui substituer à la conduicte de cette guerre et aux affaires d'un estat troublé, il eust (*a*) à chercher la victoire sanglante et hazardeuse, en ayant une aultre pure et nette entre ses mains : toutesfois il mesnagea miraculeusement la duree de sa maladie, à faire consumer son ennemy, et l'attirer loing de l'armee de mer et des places maritimes qu'il avoit en la coste d'Afrique, iusques au dernier iour de sa vie, lequel, par dess*eing*, il employa et reserva à cette grande iournee. Il dressa sa battaille en rond, assiegeant de toutes parts l'ost des Portugais; lequel rond venant à se courber et serrer, les empescha non seulement au conflict (qui feut tresaspre par la valeur de ce ieune roy assaillant), veu qu'ils avoient à montrer visage à touts sens, mais aussi les empescha à la fuyte aprez leur roupte (*b*), et, trouvants toutes les yssues saisies et closes, ils feurent contraincts de se reiecter à eulx mesmes, *coacervanturque non solùm cæde, sed etiam fugâ* (1), et s'amonceller les uns

(*a*) De Thou, *Hist.* l. 65. — C.

(*b*) *Leur déroute.* — E. J.

(1) Entassés non seulement par le carnage, mais aussi par la fuite.

sur les aultres, fournissants aux vainqueurs une tresmeurtriere victoire et tresentiere. Mourant, il se feit porter et tracasser (*a*) où le besoing l'appelloit, et, coulant le long des files, enhortoit ses capitaines et soldats, les uns aprez les aultres : mais un coing (*b*) de sa battaille se laissant enfoncer (*c*), on ne le peut tenir qu'il ne montast à cheval l'espee au poing ; il s'efforçoit pour s'aller mesler, ses gents l'arrestants, qui par la bride, qui par sa robbe et par ses estriers. Cet effort acheva d'accabler ce peu de vie qui luy restoit : on le recoucha. Luy, se resuscitant comme en sursault de cette pasmoison, toute aultre faculté luy defaillant pour advertir qu'on teust sa mort, qui estoit le plus necessaire commandement qu'il eust lors à faire, afin de n'engendrer quelque desespoir aux siens par cette nouvelle, expira (*d*) tenant le doigt contre sa bouche close, signe ordinaire de faire silence. Qui vescut oncques si long temps et si avant en la mort ? qui mourut oncques si debout ? L'ex-

---

(*a*) *Mener çà et là.* — Tracasser, *itare, hàc illàc cursitare.* Nicot.

(*b*) *Un corps de bataille rangé en forme de coin.* — E. J.

(*c*) De Thou, l. 65 — C.

(*d*) Thuani, *Hist.* l. 65, p. 248, où M. de Thou remarque qu'on disait que Charles de Bourbon avait fait la même chose en expirant au pied des murailles de Rome, qui fut prise d'assaut par ses troupes, un peu après sa mort. — C.

treme degré de traicter courageusement la mort, et le plus naturel, c'est la veoir, non seulement sans estonnement, mais sans soing, continuant libre le train de la vie iusques dedans elle, comme Caton, qui s'amusoit à dormir et à estudier, en ayant une violente et sanglante, presente en sa teste et en son cœur, et la tenant en sa main.

CHAPITRE XXII.

DES POSTES.

Sommaire. Montaigne, d'une taille ferme et courte, réussissait dans les exercices d'équitation; mais aujourd'hui il les abandonne, parce qu'ils le fatiguent trop. — L'usage de mettre de distance en distance des chevaux de relais n'est pas nouveau : on le connaissait du temps de Cyrus; les Romains l'ont employé. — Divers autres moyens de faire parvenir promptement des nouvelles.

Exemples : Cyrus; Lucius Vibulus; Néron; Sempronius Gracchus. — Cæcina; les hirondelles; les pigeons; D. Brutus, etc.

Ie n'ay pas esté des plus foibles en cet exercice, qui est propre à gents de ma taille, ferme et courte : mais i'en quitte le mestier; il nous

essaye (*a*) trop pour y durer long temps. Ie lisois (*b*), à cette heure, que le roy Cyrus, pour recevoir plus facilement nouvelles de touts les costez de son empire, qui estoit d'une fort grande estendue, feit regarder combien un cheval pouvoit faire de chemin en un iour, tout d'une traicte; et, à cette distance, il establit des hommes qui avoient charge de tenir des chevaulx prests pour en fournir à ceulx qui viendroient vers luy : et disent auleuns (*c*), que cette vistesse d'aller revient à la mesure du vol des grues.

Cesar (*d*) dict que Lucius Vibulus Rufus, ayant haste de porter un advertissement à Pompeius, s'achemina vers luy iour et nuict, changeant de chevaulx, pour faire diligence : et luy mesme, à ce que dict Suetone (*e*), faisoit cent milles par iour sur un coche de louage; mais c'estoit un furieux courrier, car où les rivieres luy trenchoient son chemin, il les franchissoit à la nage, et ne se destournoit du droict, pour aller querir un pont ou un gué. Tiberius Nero (*f*), allant veoir son frere Drusus malade en Alle-

(*a*) *Il nous fatigue trop.* — E. J.
(*b*) Dans la *Cyropédie* de Xénophon, l. 8, c. 6, §. 9. — C.
(*c*) Xénophon, l. 8, c. 6, §. 9. — C.
(*d*) *De Bello civili*, l. 3, c. 4. — C.
(*e*) Suetonius *in Cæsare*, §. 57. — C.
(*f*) Pline, l. 6, c. 20. — C.

maigne, feit deux cents milles en vingt quatre heures, ayant trois coches. En la guerre des Romains contre le roy Antiochus, T. Sempronius Gracchus, dict Tite Live, *per dispositos equos propè incredibili celeritate ab Amphissâ tertio die Pellam pervenit* (1) : et appert (*a*), à veoir le lieu, que c'estoient postes assises, non ordonnees freschement pour cette course.

L'invention de Cecina à renvoyer des nouvelles à ceulx de sa maison, avoit bien plus de promptitude : il emporta (*b*) quand et soy des arondelles, et les relaschoit vers leurs nids quand il vouloit r'envoyer de ses nouvelles, en les teignant de marque de couleur propre à signifier ce qu'il vouloit, selon qu'il avoit concerté avecques les siens.

Au theatre à Rome, les maistres de famille avoient des pigeons dans leur sein, ausquels ils attachoient des lettres, quand ils vouloient mander quelque chose à leurs gents au logis; et estoient dressez à en rapporter response. D. Brutus (*c*) en usa assiegé à Mutine (*d*); et aultres, ailleurs.

---

(1) Se rendit en trois jours d'Amphisse à Pella, sur des chevaux de relais, avec une rapidité presque incroyable. Tit. Liv. l. 37, c. 7.

(*a*) *Et il paraît.* — E. J.

(*b*) Pline, l. 10, c. 24. — C.

(*c*) Pline, l. 10, c. 77. — C.

(*d*) *Modène*, comme on dit à présent. — C.

Au Peru, ils couroient sur les hommes, qui les chargeoient sur les espaules avecques des portoires, par telle agilité, que, tout en courant, les premiers porteurs reiectoient aux seconds leur charge, sans arrester un pas.

I'entends que les Valachi (*a*), courriers du grand Seigneur, font des extremes diligences, d'autant qu'ils ont loy de desmonter le premier passant qu'ils treuvent en leur chemin, en luy donnant leur cheval recreu; et que, pour se garder de lasser, ils se serrent à travers le corps bien estroictement d'une bande large, comme font assez d'aultres. Ie n'ay trouvé nul seiour (*b*) à cet usage.

CHAPITRE XXIII.

DES MAUVAIS MOYENS EMPLOYÉS A BONNE FIN.

Sommaire. Les corps politiques sont sujets aux mêmes vicissitudes et accidents que le corps humain. Comme l'homme, ils sont souvent tourmentés de pléthore : il leur faut recourir aux émigrations, aux guerres mêmes, etc. — Ne serait-ce point par de motifs à peu près semblables que le gou-

(*a*) *Les Valaques.*
(*b*) *Nul soulagement.* — E. J.

vernement des Romains, conservait, et presque encourageait les combats du cirque, où des milliers d'hommes s'égorgeaient quelquefois aux yeux des spectateurs.

Exemples : Les Gaulois et Brennus; les Goths et les Vandales; les Romains. — Édouard III, roi d'Angleterre; Philippe de Valois; Lycurgue. — Les Gladiateurs.

Il se treuve une merveilleuse relation et correspondance en cette universelle police des ouvrages de nature, qui montre bien qu'elle n'est ny fortuite, ny conduicte par divers maistres. Les maladies et conditions de nos corps se veoient aussi aux estats et polices : les royaumes, les republiques naissent, fleurissent et fanissent de vieillesse, comme nous. Nous sommes subiects à une repletion d'humeurs, inutile et nuysible; soit de bonnes humeurs, soit de mauvaises, qui est l'ordinaire cause des maladies; ie dis repletion des bonnes humeurs, car cela mesme les medecins le craignent; et, parce qu'il n'y a rien de stable chez nous, ils disent que la perfection de santé trop alaigre et vigoreuse, il nous la fault essimer (*a*) et rabattre par art, de peur que nostre nature, ne se pouvant rasseoir en nulle certaine place, et n'ayant plus

(*a*) *Essaimer, tailler comme un essaim.* — E. J.

où monter pour s'ameliorer, ne se recule en arriere en desordre et trop à coup; ils ordonnent pour cela aux athletes les purgations et les saignees, pour leur soustraire cette superabondance de santé. De semblable repletion se veoient les estats souvent malades, et a lon accoustumé d'user de diverses sortes de purgation; tantost on donne congé à une grande multitude de familles, pour en descharger le païs, lesquelles vont chercher ailleurs où s'accommoder aux despens d'aultruy; de cette façon nos anciens Francons, partis du fond d'Allemaigne, veindrent se saisir de la Gaule et en deschasser les premiers habitants; ainsi se forgea cette infinie maree (*a*) d'hommes, qui s'escoula en Italie sous Brennus et aultres; ainsi les Goths et Vandales, comme aussi les peuples qui possedent à present la Grece, abandonnerent leur naturel païs pour s'aller loger ailleurs plus au large, et à peine est il deux ou trois coings au monde qui n'ayent senti l'effect d'un tel remuement. Les Romains bastissoient par ce moyen leurs colonies; car sentants leur ville se

(*a*) *Maree* veut dire ici *foule*. Ce mot ne se trouve point en ce sens-là dans nos vieux Dictionnaires. Il répond, en quelque manière, à celui de *flot*, fort usité pour signifier *quantité*, *multitude*, comme dans ces vers de Boileau :

Cotin, à ses sermons trainant toute la terre,
Fend les *flots* d'auditeurs pour aller à sa chaire. — C.

grossir oultre mesure, ils la deschargeoient du peuple moins necessaire, et l'envoyoient habiter et cultiver les terres par eulx conquises : par fois aussi ils ont à escient nourry des guerres avecques aulcuns de leurs ennemis, non seulement pour tenir leurs hommes en halcine, de peur que l'oysifveté, mere de corruption, ne leur apportast quelque pire inconvenient,

> Et patimur longæ pacis mala, sævior armis
> Luxuria incumbit; (1)

mais aussi pour servir de saignee à leur republique, et esventer un peu la chaleur trop vehemente de leur ieunesse, escourter et esclaircir le branchage de ce tige foisonnant en trop de gaillardise; à cet effect se sont ils aultrefois servis de la guerre contre les Carthaginois.

Au traité de Bretigny, Edouard troisiesme, roy d'Angleterre, ne voulut comprendre, en cette paix generale qu'il feit avec nostre roy, le differend du duché de Bretaigne (*a*), afin qu'il eust où se descharger de ses hommes de guerre, et que cette foule d'Anglois, dequoy il s'estoit servy aux affaires de deça, ne se reiectast en

(1) Nous subissons les maux inséparables d'une trop longue paix; plus terrible que le fer ennemi, la mollesse nous a domptés. Juv. sat. 6, v. 291.

(*a*) *Voyez* Froissart, t. I, c. 213. — C.

Angleterre. Ce feut l'une des raisons pourquoy nostre roy Philippe consentit d'envoyer Iean son fils à la guerre d'oultremer, afin d'emmener quand et luy un grand nombre de ieunesse bouillante qui estoit en sa gendarmerie. Il y en a plusieurs en ce temps qui discourent de pareille façon, souhaitants que cette esmotion chaleureuse qui est parmy nous se peust deriver à quelque guerre voisine, de peur que ces humeurs peccantes qui dominent pour cette heure nostre corps, si on ne les escoule ailleurs, maintiennent nostre fiebvre tousiours en force, et apportent enfin nostre entiere ruyne : et de vray, une guerre estrangiere est un mal bien plus doulx que la civile. Mais ie ne crois pas que Dieu favorisast une si iniuste entreprinse d'offenser et quereller aultruy pour nostre commodité.

Nil mihi tàm valdè placeat, Rhamnusia virgo,
Quod temerè invitis suscipiatur heris. (1)

Toutesfois la foiblesse de nostre condition nous poulse souvent à cette necessité de nous servir de mauvais moyens pour une bonne fin : Lycurgus (*a*) le plus vertueux et parfaict legis-

(1) O puissante Némésis! puissé-je ne jamais rien desirer si vivement, que j'entreprenne de l'avoir malgré les légitimes possesseurs! Catull. *ad Manlium*, carm. 66, v. 77.

(*a*) Plutarque, *Vie de Lycurgue*, c. 21. — C.

lateur qui feust oncques, inventa cette tresiniuste façon, pour instruire son peuple à la temperance, de faire enyvrer par force les Elotes (*a*) qui estoient leurs serfs, afin qu'en les voyant ainsi perdus et ensepvelis dans le vin, les Spartiates prinsent en horreur le desbordement de ce vice. Ceulx là avoient encores plus de tort, qui permettoient anciennement que les criminels (*b*), à quelque sorte de mort qu'ils feussent condamnez, feussent deschirez tout vifs par les medecins, pour y veoir au naturel nos parties interieures, et en establir plus de certitude en leur art : car, s'il se fault desbaucher, on est plus excusable le faisant pour la santé de l'ame, que pour celle du corps; comme les Romains dressoient le peuple à la vaillance et au mespris des dangiers et de la mort, par ces furieux spectacles de gladiateurs et escrimeurs à oultrance qui se combattoient, detailloient et entretuoient en leur presence;

Quid vesani aliud sibi vult ars impia ludi,
Quid mortes iuvenum, quid sanguine pasta voluptas? (1)

(*a*) *Les Ilotes.* — E. J.

(*b*) *Celsi Medicina, in præfat.* — C.

(1) N'est-ce pas là le but de l'art insensé des gladiateurs, de ces jeux barbares, et de ces torrents de sang qui repaissent les yeux des Romains ?

et dura cet usage iusques à Theodosius, l'empereur :

Arripe dilatam tua, dux, in tempora famam,
Quodque patri superest, successor laudis habeto.
. . . . . .
Nullus in urbe cadat, cuius sit pœna voluptas.
. . . . . .
Iam solis contenta feris infamis arena
Nulla cruentatis homicidia ludat in armis. (1)

C'estoit, à la verité, un merveilleux exemple, et de tresgrand fruict pour l'institution du peuple, de veoir touts les iours en sa presence cent, deux cents, voire mille couples d'hommes, armez les uns contre les aultres, se hacher en pieces, avecques une si extreme fermeté de courage, qu'on ne leur veit lascher une parole de foib esse ou commiseration, iamais tourner le dos, ny faire seulement un mouvement lasche pour gauchir au coup de leur adversaire, ains tendre le col à son espee, et se presenter au coup : il est advenu à plusieurs d'entre eulx, estants blecez à mort de force playes, d'envoyer

(1) Saisissez, grand prince, une gloire réservée à votre règne; ajoutez à l'héritage de gloire de votre père, la seule louange qui vous reste à mériter : que le sang ne coule plus pour le plaisir du peuple; que l'arène ne boive que le sang des bêtes, et que l'homicide ne souille plus nos yeux. PRUDENTII *contra Symmachum*, l. 2, v. 1121.

demander au peuple s'il estoit content de leur debvoir, avant que se coucher pour rendre l'esprit sur la place. Il ne falloit pas seulement qu'ils combattissent et mourussent constamment, mais encores alaigrement; en maniere qu'on les hurloit et mauldissoit, si on les voyoit estriver (a) à recevoir la mort : les filles mesmes les incitoient :

Consurgit ad ictus,
Et, quoties victor ferrum iugulo inserit, illa
Delicias ait esse suas, pectusque iacentis
Virgo modesta iubet converso pollice rumpi. (1)

Les premiers Romains employoient à cet exemple les criminels : mais depuis on y employa des serfs innocents, et des libres mesmes qui se vendoient pour cet effect, iusques à des senateurs et chevaliers romains, et encores des femmes :

Nunc caput in mortem vendunt, et funus arenæ,
Atque hostem sibi quisque parat, cùm bella quiescunt : (2)

(a) *Résister, témoigner de la répugnance.* — C.

(1) La vierge modeste se lève à chaque coup; et toutes les fois que le vainqueur égorge son adversaire, elle est charmée, ravie, et elle ordonne qu'on perce le sein du vaincu étendu sur l'arène. Prudent. *contra Symmachum*, l. 2, v. 1095.

(2) Maintenant ils vendent leur sang, et, pour un prix convenu, ils vont mourir sur l'arène : au milieu de la paix, chacun d'eux se fait un ennemi. Manil. *Astron.* l. 4, v. 225.

Hos inter fremitus novosque lusus,
. . . . . .
Stat sexus rudis, insciusque ferri,
Et pugnas capit improbus viriles : (1)

ce que ie trouverois fort estrange et incroyable, si nous n'estions accoustumez de veoir touts les iours, en nos guerres, plusieurs milliasses d'hommes estrangiers, engageants, pour de l'argent, leur sang et leur vie à des querelles où ils n'ont aulcun interest.

CHAPITRE XXIV.

DE LA GRANDEUR ROMAINE.

Sommaire. Montaigne ne veut dire qu'un mot de cette grandeur des Romains, à laquelle il ne trouve rien de comparable. En effet, César, n'étant encore que simple citoyen, donne, vend, propose des trônes ; par une simple lettre, le sénat dépose un des plus grands rois; etc., etc.

Exemples : César et Cicéron ; le roi Déjotarus ; le roi

(1) Parmi ces frémissements et ces nouveaux plaisirs, un sexe, peu fait pour les armes, descend dans l'arène, et, devenu barbare, s'exerce aux jeux des guerriers. STAT. *Syl.* 6, l. 1, v. 51.

Ptolomée ; Popilius et le roi Antiochus ; Auguste ; le roi breton Cogidunus.

Ie ne veulx dire qu'un mot de cet argument infini, pour montrer la simplesse de ceulx qui apparient à celle là les chestifves grandeurs de ce temps. Au septiesme livre des Epistres familieres de Cicero (et que les grammairiens en ostent ce surnom de familieres, s'ils veulent, car, à la verité, il n'y est pas fort à propos; et ceulx qui, au lieu de familieres, y ont substitué *ad familiares*, peuvent tirer quelque argument pour eulx de ce que dict Suetone en la vie de Cesar (*a*), qu'il y avoit un volume de lettres de luy *ad familiares*); il y en a une qui s'adresse à Cesar estant lors en la Gaule, en laquelle Cicero redict ces mots, qui estoient sur la fin d'une aultre lettre que Cesar lui avoit escript : « Quant à Marcus Furius, que tu m'as recommendé, ie le feray roy de Gaule (*b*); et si tu « veulx que i'advance quelque aultre de tes « amis, envoye le moy. » Il n'estoit pas nouveau à un simple citoyen romain, comme estoit lors Cesar, de disposer des royaumes, car il osta bien au roy Deiotarus le sien, pour le donner à un gentilhomme de la ville de Pergame (*c*),

(*a*) C. 56. — C.
(*b*) L. 7, epist. 5. — C.
(*c*) Cic. *de Divin.* l. 2, c. 37. — C.

nommé Mithridates : et ceulx qui escrivent sa vie enregistrent plusieurs royaumes par luy vendus; et Suetone (*a*) dict qu'il tira pour un coup, du roy Ptolomaeus, trois millions six cent mill' escus, qui feut bien prez de luy vendre le sien.

Tot Galatæ, tot Pontus eat, tot Lydia nummis. (1)

Marcus Antonius disoit (*b*), que la grandeur du peuple romain ne se montroit pas tant par ce qu'il prenoit, que par ce qu'il donnoit : si en avoit il, quelque siecle avant Antonius, osté un, entre aultres, d'auctorité si merveilleuse, que, en toute son histoire, ie ne sçache marque qui porte plus hault le nom de son credit. Antiochus possedoit toute l'Egypte, et estoit aprez à conquerir Cypre et aultres demourants de cet empire. Sur le progrez de ses victoires, C. Popilius arriva à luy de la part du senat; et, d'abordee, refusa de luy toucher à la main, qu'il n'eust premierement leu les lettres qu'il luy apportoit. Le roy les ayant leues, et dict qu'il en delibereroit, Popilius circonscrit (*c*) la place

(*a*) *In Jul. Cæsare*, §. 54. — C.

(1) A tel prix la Galatie, à tel prix le Pont, à tel prix la Lydie. Claudian. *Eutrop.* l. 1, v. 203.

(*b*) Plutarque, *Vie d'Antoine*, c. 8. — C.

(*c*) Tite-Live, l. 45, c. 12. — C.

où il estoit, à tout sa baguette, en luy disant : « Rends moy response que ie puisse rapporter au senat, avant que tu partes de ce cercle. » Antiochus, estonné de la rudesse d'un si pressant commandement, aprez y avoir un peu songé : « Ie feray (repliqua il) ce que le senat me commande. » Lors le salua Popilius, comme amy du peuple romain. Avoir renoncé à une si grande monarchie et cours d'une si fortunee prosperité, par l'impression de trois traicts d'escripture! il eut vrayement raison, comme il feit, d'envoyer depuis dire au senat, par ses ambassadeurs, qu'il avoit receu leur ordonnance (*a*), de mesme respect que si elle feust venue des dieux immortels. Touts les royaumes qu'Auguste gaigna par droict de guerre, il les rendit à ceulx qui les avoient perdus, ou en feit present à des estrangiers. Et, sur ce propos, Tacitus (*b*), parlant du roy d'Angleterre Cogidunus, nous faict sentir, par un merveilleux traict, cette infinie puissance : Les Romains, dict il, avoient accoustumé, de toute ancienneté, de laisser les roys qu'ils avoient surmontez, en la possession de leurs royaumes, soubs leur auctorité, « à ce qu'ils eussent des roys mesmes, « utils de la servitude : » *Ut haberent instrumenta*

(*a*) Tite-Live, l. 45, c. 13. — C.
(*b*) *Vie d'Agricola.* — C.

servitutis et reges (*a*). Il est vraysemblable que Solyman, à qui nous avons veu faire liberalité du royaume de Hongrie et aultres estats, regardoit plus à cette consideration, qu'à celle qu'il avoit accoustumé d'alleguer, « Qu'il estoit saoul et chargé de tant de monarchies et de dominations que sa vertu ou celle de ses ancestres luy avoient acquis. »

CHAPITRE XXV.

DE NE CONTREFAIRE LE MALADE.

Sommaire. Divers exemples de personnes qui sont devenues, les unes goutteuses, les autres borgnes, après avoir feint de l'être pendant quelque temps. — Il faut empêcher les enfants de contrefaire les défauts physiques qu'ils aperçoivent dans les autres, de peur qu'ils ne les contractent eux-mêmes. — Une folle, devenue aveugle, ne s'en doutait pas; elle croyait que la maison était devenue plus obscure : tous les hommes ressemblent à cette folle; ils attribuent leurs vices à d'autres causes que les véritables.

Exemples : Célius, cité dans une épigramme de Mar-

(*a*) TACIT. *Vie d'Agricola*. c. 14. — Montaigne a traduit ce passage avant que de le citer. — C.

tial; un homme cité par Appien; des gentilshommes anglais; l'aventure d'un aveugle, rapportée par Pline. — Une folle qui habitait dans la maison de Sénèque.

Il y a un epigramme en Martial, qui est des bons, car il y en a chez luy de toutes sortes, où il recite plaisamment l'histoire de Celius, qui, pour fuyr à faire la court à quelques grands à Rome, se trouver à leur lever, les assister et les suyvre, feit la mine d'avoir la goutte; et, pour rendre son excuse plus vrayssemblable, se faisoit oindre les iambes, les avoit enveloppees, et contrefaisoit entierement le port et la contenance d'un homme goutteux. Enfin la fortune luy feit ce plaisir, de le rendre goutteux tout à faict.

Tantùm cura potest, et ars doloris!
Desit fingere Cœlius podagram. (1)

I'ay veu en quelque lieu d'Appian (*a*), ce me semble, une pareille histoire d'un, qui, voulant eschapper aux proscriptions des triumvirs de Rome, pour se desrobber de la cognoissance de ceulx qui le poursuyvoient, se tenant caché et

(1) Voyez ce que c'est que de si bien faire le malade! Célius n'a plus besoin de feindre qu'il a la goutte. Martial. l. 7, epigr. 39, v. 8.

(*a*) *De Bello civili*, l. 4. — C.

travesti, y adiousta encores cette invention, de contrefaire le borgne : quand il veint à recouvrer un peu plus de liberté, et qu'il voulut desfaire l'emplastre qu'il avoit long temps porté sur son œil, il trouva que sa veue estoit effectuellement perdue, sous ce masque. Il est possible que l'action de la veue s'estoit hebetee (*a*) pour avoir esté si long temps sans exercice, et que la force visive s'estoit toute reiectee en l'aultre œil; car nous sentons evidemment que l'œil que nous tenons couvert, r'envoye à son compaignon quelque partie de son effect, en maniere que celuy qui reste s'en grossit et s'en enfle : comme aussi l'oysifveté, avecques la chaleur des liaisons et des medicaments, avoit bien peu attirer quelque humeur podagrique au goutteux de Martial.

Lisant chez Froissard (*b*) le vœu d'une troupe de ieunes gentilshommes anglois, de porter l'œil gauche bandé, iusques à ce qu'ils eussent passé en France et exploicté quelque faict d'armes sur nous; ie me suis souvent chatouillé de ce pensement, qu'il leur eust prins comme à ces aultres, et qu'ils se feussent trouvez touts esborgnez au reveoir des maistresses pour les-

(*a*) *S'était affaiblie.* — C'est une phrase latine. Sénèque le tragique a dit : *Visusque mœror hebetat.* Voyez *Hercul. Fur.* v. 1043.

(*b*) Tom. I, c. 29. — C.

quelles ils avoient faict l'entreprinse. Les meres ont raison de tanser leur enfants quand ils contrefont les borgnes, les boiteux et les bicles (*a*), et tels aultres defaults de la personne : car, oultre ce que le corps, ainsi tendre, en peult recevoir un mauvais ply, ie ne sçais comment il semble que la fortune se ioue à nous prendre au mot; et i'ay ouï reciter plusieurs exemples de gents devenus malades, ayant desseigné de s'en feindre. De tout temps, i'ay apprins de charger ma main, et à cheval et à pied, d'une baguette ou d'un baston, iusques à y chercher de l'elegance, et de m'en seiourner d'une contenance affettee : plusieurs m'ont menacé que fortune tourneroit un iour cette mignardise en necessité. Ie me fonde sur ce que ie serois tout le premier goutteux de ma race.

Mais alongeons ce chapitre, et le bigarrons d'une aultre piece, à propos de la cecité. Pline dict (*b*) d'un qui, songeant estre aveugle, en dormant, se le trouva lendemain, sans aulcune maladie precedente. La force de l'imagination peult bien ayder à cela, comme i'ay dict ailleurs; et semble que Pline soit de cet advis : mais il est plus vraysemblable que les mouvements

(*a*) *Bicle*, ou *bigle*, comme on dit présentement, signifie *louche*. — C.

(*b*) L. 7, c. 50. — C.

que le corps sentoit au dedans, desquels les medecins trouveront, s'ils veulent, la cause, qui lui ostoient la veue, feurent occasion du songe.

Adioustons encores un' histoire voisine de ce propos, que Seneque recite en l'une de ses lettres : « Tu sçais, dict il escrivant à Lucilius (*a*), que Harpasté, la folle de ma femme, est demeuree chez moy, pour charge hereditaire : car, de mon goust, ie suis ennemy de ces monstres; et, si i'ay envie de rire d'un fol, il ne me le fault chercher gueres loing, ie ris de moy mesme. Cette folle a subitement perdu la veue. Ie te recite chose estrange, mais veritable : elle ne sent point qu'elle soit aveugle, et presse incessamment son gouverneur de l'emmener, parce qu'elle dict que ma maison est obscure. Ce que nous rions en elle, ie te prie croire qu'il advient à chascun de nous; nul ne cognoist estre avare, nul convoiteux : encores les aveugles demandent un guide; nous nous fourvoyons de nous mesmes. Ie ne suis pas ambitieux, disons nous; mais à Rome, on ne peult vivre aultrement : ie ne suis pas sumptueux; mais la ville requiert une grande despense : ce n'est pas ma faulte si ie suis cholere, si ie n'ay encores establi aulcun train asseuré de vie; c'est la faulte de la ieunesse. Ne cherchons pas hors

(*a*) Epist. 50. — C.

de nous nostre mal, il est chez nous, il est planté en nos entrailles : et cela mesme, que nous ne sentons pas estre malades, nous rend la guarison plus malaysee. Si nous ne commenceons de bonne heure à nous panser, quand aurons nous pourveu à tant de playes et à tant de maulx ? si avons nous une tresdoulce medecine (*a*), que la philosophie; car, des aultres, on n'en sent le plaisir qu'aprez la guarison, cette cy plaist et guarit ensemble. » Voylà ce que dict Seneque (*b*), qui m'a emporté hors de mon propos; mais il y a du prouſit au change.

CHAPITRE XXVI.

DES POULCES.

Sommaire. Comme certains rois barbares faisaient usage des pouces, pour contracter entre eux. — Étymologies du mot *pouce*. Coutume des Romains d'abaisser ou de relever les pouces, pour applaudir, ou pour ordonner la mort des gladiateurs. — Comment ils punissaient ceux qui se coupaient les pouces pour ne pas aller à la guerre, etc.

Exemples : Certains rois barbares; les Romains; Au-

(*a*) Senec., epist. 50. — C.
(*b*) *Id. ibid.*

guste; Caïus Vatienus; les Athéniens; les Lacédémoniens.

Tacitus (*a*) recite que, parmi certains roys barbares, pour faire une obligation asseuree, leur maniere estoit de ioindre estroictement leurs mains droictes l'une à l'aultre, et s'entrelacer les poulces: et quand, à force de les presser, le sang en estoit monté au bout, ils les bleceoient de quelque legiere poincte, et puis se les entresuceoient. Les medecins disent (*b*) que les poulces sont les maistres doigts de la main, et que leur etymologie latine vient de *pollere* (*c*). Les Grecs appellent le poulce ἀντιχείρ, comme qui diroit une aultre main. Et il semble que parfois les Latins les prennent aussi en ce sens de main entiere;

Sed nec vocibus excitata blandis,
Molli pollice nec rogata, surgit. (1)

C'estoit à Rome une signification de faveur, de comprimer et baisser les poulces,

(*a*) *Annal.* l. 12. — C.

(*b*) Ceci semble pris de Macrobe, qui l'a pris à son tour d'Ateius Capito. *Voyez* Macrob. *Saturn.*, l. 7, c. 13. — C.

(*c*) *Être fort et puissant.* — C.

(1) Ces deux vers sont trop libres pour être traduits. Martial. l. 12, epigr. 98, v. 8.

Fautor utroque tuum laudabit pollice ludum ; (1)

et de desfaveur, de les haulser et contourner au dehors :

Converso pollice vulgi,
Quemlibet occidunt populariter. (2)

Les Romains dispensoient de la guerre ceulx qui estoient blecez au poulce, comme s'ils n'avoient plus la prinse des armes assez ferme. Auguste confisqua les biens à un chevalier romain (*a*), qui avoit, par malice, coupé les poulces à deux siens ieunes enfants, pour les excuser d'aller aux armees : et avant luy, le senat, du temps de la guerre italique, avoit condamné Caius Vatienus à prison perpetuelle, et luy avoit confisqué touts ses biens (*b*), pour s'estre à escient coupé le poulce de la main gauche, pour s'exempter de ce voyage. Quelqu'un, dont il ne me souvient point, ayant gaigné une bataille navale, feit couper les poulces à ses ennemis vaincus, pour leur oster le moyen de combattre et de tirer la rame. Les Atheniens (*c*)

(1) Il applaudira à tes jeux, en baissant les deux pouces. Hor. epist. 18, l. 1, v. 66.

(2) Dès que le peuple a tourné le pouce en haut, il faut égorger les gladiateurs, pour lui plaire. Juv. sat. 3, v. 36.

(*a*) Suetonius, *in Cæsare Augusto*, § 24. — C.

(*b*) Valère-Maxime, l. 5, c. 3, § 3. — C.

(*c*) *Id.*, l. 9, *in Externis*, §. 8.

les feirent couper aux Æginetes, pour leur oster la preference en l'art de marine. En Lacedemone (*a*), le maistre chastioit les enfants en leur mordant le poulce.

CHAPITRE XXVII.

COUARDISE (*b*), MERE DE LA CRUAUTÉ.

Sommaire. Vérité de l'adage qui fait le titre de ce chapitre. Le vrai brave pardonne à l'ennemi qu'il a vaincu; le lâche le massacre, même lorsqu'il est sans défense. Mais tuer son ennemi, quand il est abattu, c'est se priver du plaisir de la vengeance: il vaudrait bien mieux le conserver pour jouir de sa honte. — Dans les duels, celui qui succombe n'est pas le plus à plaindre; le survivant est obligé de fuir, de se cacher. Les duels sont une preuve de lâcheté: en effet, on ne se bat que parce que l'on craint celui que l'on a offensé, ou celui par qui l'on a été offensé. Une autre preuve de lâcheté, c'est d'amener pour ces combats des *seconds*, des *tiers*. — Duel où le frère de Montaigne se trouva engagé. — S'il est vrai que le courage seul doit être honoré, l'art de l'escrime doit être

(*a*) PLUTARQUE, *Vie de Lycurgue*, c. 14. — C.
(*b*) *Lâcheté, poltronnerie.* — E. J.

flétri, puisqu'il ne procure la victoire qu'à force de feintes et de ruses. Dans les batailles, il est d'ailleurs inutile et quelquefois dangereux. — Combien les gens sanguinaires sont lâches; et comment un premier acte de cruauté en nécessite d'autres! — Les tyrans aiment à prolonger les tourments de leurs victimes : mais leur intention est souvent trompée; les tortures violentes tuent, et des tortures tolérables ne suffisent point à leur rage. — Détails de quelques supplices affreux. Montaigne pense que les plus hideux à voir ne sont pas ceux qui causent le plus de douleur aux malheureux qui y sont condamnés.

Exemples : Alexandre, tyran de Phères; Bias; Lyciscus. Coutume du royaume de Narsingue; Asinius Pollio; le duc d'Orléans et Henri, roi d'Angleterre; le frère de Montaigne; le consul Publius Rutilius; Philopœmen. — L'empereur Maurice et Phocas. — Philippe, roi de Macédoine; Théoxène et Poris. — Des Juifs crucifiés; l'empereur Mechmed; des seigneurs d'Épire; Crésus; George Sechel, chef de paysans de Pologne révoltés.

I'AY souvent ouï dire que la couardise est mere de la cruauté : et si ay par experience apperceu que cette aigreur et aspreté de courage malicieux et inhumain s'accompaigne coustumierement de mollesse feminine; i'en ay veu des plus cruels, subiects à pleurer ayseement,

et pour des causes frivoles. Alexandre, tyran de Pheres (*a*), ne pouvoit souffrir d'ouïr au theatre le ieu des tragedies, de peur que ses citoyens ne le veissent gemir aux malheurs de Hecuba et d'Andromache, luy qui, sans pitié, faisoit cruellement meurtrir tant de gents touts les iours. Seroit ce foiblesse d'ame qui les rendist ainsi ployables à toutes extremitez? La vaillance, de qui c'est l'effect de s'exercer seulement contre la resistance,

Nec nisi bellantis gaudet cervice iuvenci, (1)

s'arreste (*b*) à veoir l'ennemy à sa mercy : mais la pusillanimité, pour dire qu'elle est aussi de la feste, n'ayant peu se mesler à ce premier roolle, prend pour sa part le second, du massacre et du sang. Les meurtres des victoires s'exercent ordinairement par le peuple et par les officiers du bagage : et ce qui faict veoir tant de cruautez inouies aux guerres populaires, c'est que cette canaille de vulgaire s'aguerrit, et se gendarme, à s'ensanglanter iusques aux coudes, et deschiquetter un corps à ses pieds, n'ayant ressentiment d'aultre vaillance :

(*a*) Plutarque, *Vie de Pélopidas*, c. 15. — C.

(1) Qui ne se plaît à combattre un taureau, que lorsqu'il fait une vigoureuse résistance. Claudian. *Epist. ad Hadrianum*, c. 30.

(*b*) *S'arrête dès qu'il voit l'ennemi à sa merci.* — E. J.

Et lupus et turpes instant morientibus ursi,
Et quæcumque minor nobilitate fera est: (1)

comme les chiens couards, qui deschirent en la maison et mordent les peaux des bestes sauvages qu'ils n'ont osé attaquer aux champs. Qu'est ce qui faict, en ce temps, nos querelles toutes mortelles; et qu'au lieu que nos peres avoient quelque degré de vengeance, nous commenceons à cette heure par le dernier; et ne se parle, d'arrivee, que de tuer? qu'est ce, si ce n'est couardise? Chascun sent bien qu'il y a plus de braverie et desdaing à battre son ennemy qu'à l'achever, et à le faire bouquer (*a*) qu'à le faire mourir; d'advantage, que l'appetit de vengeance s'en assouvit et contente mieulx, car elle ne vise qu'à donner ressentiment de soy : voylà pourquoy nous n'attaquons pas une beste ou une pierre quand elle nous blece, d'autant qu'elles sont incapables de sentir nostre revenche : enfin, tuer un homme, c'est le mettre à l'abry de nostre offense. Et tout ainsi comme Bias (*b*) crioit à un meschant homme, « Ie sçais que tost ou tard tu en seras puny,

(1) Le loup, l'ours, et les animaux les moins nobles, s'acharnent sur les mourants. Ovid. *Trist.*, l. 3, eleg. 5, v. 35.

(*a*) *Faire bouquer quelqu'un*, c'est lui faire dépit, le faire enrager, l'obliger à céder. Richelet.

(*b*) Plutarque, *Pourquoi la justice divine differe quelquefois la punition des maléfices*, c. 2. — C.

mais ie crains que ie ne le veoye pas; » et plaignoit les Orchomeniens, de ce que la penitence que Lyciscus souffrit de la trahison contre eulx commise, venoit en saison qu'il n'y avoit personne de reste de ceulx qui en avoient esté interessez, et ausquels debvoit toucher le plaisir de cette penitence : tout ainsin est à plaindre la vengeance, quand celuy envers lequel elle s'employe perd le moyen de la souffrir; car, comme le vengeur y veult veoir clair pour en tirer du plaisir, il fault que celuy sur lequel il se venge y veoye clair aussi pour en recevoir du desplaisir et de la repentance. « Il s'en repentira, » disons nous; et, pour luy avoir donné d'une pistolade (*a*) en la teste, estimons nous qu'il s'en repente ? au rebours, si nous nous en prenons garde, nous trouverons qu'il nous faict la moue en tumbant; il ne nous en sçait pas seulement mauvais gré, c'est bien loing de s'en repentir; et luy prestons le plus favorable de touts les offices de la vie, qui est de le faire mourir promptement et insensiblement : nous sommes à conniller (*b*), à trotter, et à fuyr les officiers de la iustice qui nous suyvent; et luy est en repos. Le tuer, est bon pour éviter l'offense à ve-

(*a*) *Pistolade*, *pistoletade*, coup de pistolet. Ces deux mots se trouvent dans Nicot. — C.

(*b*) *A nous cacher dans des trous*, *comme des* connils, *des* lapins. — E. J.

nir; non pour venger celle qui est faicte : c'est une action plus de crainte, que de braverie; de precaution, que de courage; de deffense, que d'entreprinse. Il est apparent que nous quitons par là et la vraye fin de la vengeance, et le soing de nostre reputation : nous craignons, s'il demeure en vie, qu'il nous recharge d'une pareille : ce n'est pas contre luy, c'est pour toy que tu t'en desfais. Au royaume de Narsingue, cet expedient nous demeureroit *inutile* : là, non seulement les gents de guerre, mais aussi les artisants desmeslent leurs querelles à coups d'espee. Le roy ne refuse point le camp à qui se veult battre, et assiste, quand ce sont personnes de qualité, estrenant le victorieux d'une chaisne d'or; mais, pour laquelle conquerir, le premier à qui il en prend envie peult venir aux armes avec celuy qui la porte; et pour s'estre desfaict d'un combat, il en a plusieurs sur les bras. Si nous pensions, par vertu, estre tousiours maistres de nostre ennemy, et le gourmander à nostre poste, nous serions bien marris qu'il nous eschappast, comme il faict en mourant. Nous voulons vaincre, mais plus seurement que honorablement; et cherchons plus la fin, que la gloire, en nostre querelle.

Asinius Pollio (*a*), pour un honneste homme

(*a*) Pline, dans sa *Préface à Vespasien*, vers la fin. — C.

moins excusable, representa une erreur pareille; qui ayant escript des invectives contre Plancus, attendoit qu'il feust mort pour les publier : c'estoit faire la figue à un aveugle, et dire des pouilles (*a*) à un sourd, et offenser un homme sans sentiment, plustost que d'encourir le hazard de son ressentiment. Aussi disoit on pour luy, « que ce n'estoit qu'aux lutins de luicter les morts (*b*). » Celuy qui attend à veoir trespasser l'aucteur duquel il veult combattre les escripts, que dict il, sinon qu'il est foible et noisif (*c*) ? On disoit à Aristote, que quelqu'un avoit mesdict de luy : « Qu'il face plus, dict il (*d*), qu'il me fouette, pourveu que ie n'y sois pas. »

Nos peres se contentoient de revencher une iniure par un desmenti, un desmenti par un coup, et ainsi par ordre; ils estoient assez valeureux pour ne craindre pas leur adversaire vivant et oultragé : nous tremblons de frayeur, tant que nous le voyons en pieds; et qu'il soit ainsi, nostre belle practique d'auiourd'huy porte elle pas de poursuyvre à mort, aussi bien

---

(*a*) *Dire des injures.* — E. J.

(*b*) C'est Plancus lui-même qui fit cette réponse. *Nec Plancus illepidè : — Cum mortuis, non nisi larvas luctari.* Pline, dans sa *Préface à l'espasien*, vers la fin. — C.

(*c*) *Et qui aime à chercher noise ou à nuire.* — E. J.

(*d*) Diog. Laerce, *Vie d'Aristote*, l. 10, segm. 18. — C.

celuy que nous avons offensé, que celuy qui nous a offensez ? C'est aussi une espece de lascheté qui a introduict en nos combats singuliers cet usage de nous accompaigner de seconds, et tiers et quarts : c'estoit anciennement des duels; ce sont à cette heure rencontres et battailles. La solitude faisoit peur aux premiers qui l'inventerent, *quùm in se cuique minimum fiduciæ esset* (1); car naturellement quelque compaignie que ce soit apporte confort et soulagement au dangier. On se servoit anciennement de personnes tierces, pour garder qu'il ne s'y feist desordre et desloyauté, et pour tesmoigner de la fortune du combat : mais depuis qu'on a prins ce train, qu'ils s'y engagent eulx mesmes, quiconque y est convié ne peult honnestement s'y tenir comme spectateur, de peur qu'on ne luy attribue que ce soit faulte ou d'affection ou de cœur. Oultre l'iniustice d'une telle action, et vilenie, d'engager à la protection de vostre honneur aultre valeur et force que la vostre, ie treuve du desadvantage à un homme de bien, et qui pleinement se fie de soy, d'aller mesler sa fortune à celle d'un second : chascun court assez de hazard pour soy, sans le courir encores pour un aultre; et a assez à faire à s'asseurer en sa propre vertu pour la deffense de sa vie, sans com-

(1) Parce que chacun se défiait de soi-même.

mettre chose si chere en mains tierces. Car, s'il n'a esté expressement marchandé au contraire, des quatre, c'est une partie liee; si vostre second est à terre, vous en avez deux sus les bras, avecques raison : et de dire que c'est supercherie, elle l'est voirement; comme de charger, bien armé, un homme qui n'a qu'un tronçon d'espee, ou, tout sain, un homme qui est desia fort blecé; mais si ce sont advantages que vous ayez gaigné en combattant, vous vous en pouvez servir sans reproche. La disparité et inegualité ne se poise et considere que de l'estat en quoy se commence la meslee; du reste prenez vous en à la fortune : et quand vous en aurez, tout seul, trois sur vous, vos deux compaignons s'estant laissez tuer, on ne vous faict non plus de tort que ie ferois, à la guerre, de donner un coup d'espee à l'ennemy que ie verrois attaché à l'un des nostres, de pareil advantage. La nature de la societé porte, où il y a trouppe contre trouppe, comme où nostre duc d'Orleans (*a*) desfia le roy d'Angleterre Henry, cent contre cent, trois cents contre autant; comme les Argiens contre les Lacedemoniens (*b*); trois à trois, comme les Horaciens contre les Curiaciens, Que la multitude de chasque part n'est consideree

(*a*) *Chroniques de Monstrelet*, v. I, c. 9. — C.
(*b*) Hérodote, l. 1, c. 37. — C.

que pour un homme seul : par tout où il y a compaignie, le hazard y est confus et meslé.

I'ay interest domestique à ce discours : car mon frere sieur de Matecoulom feut convié, à Rome, à seconder un gentilhomme qu'il ne cognoissoit guere, lequel estoit deffendeur, et appellé par un aultre. En ce combat, il se trouva de fortune avoir en teste un qui luy estoit plus voisin et plus cogneu : ie vouldrois qu'on me feist raison de ces loix d'honneur qui vont si souvent chocquant et troublant celles de la raison. Aprez s'estre desfaict de son homme (*a*), voyant les deux maistres de la querelle en pieds encores et entiers, il alla descharger son compaignon. Que pouvoit il moins? debvoit il se tenir coy, et regarder desfaire, si le sort l'eust ainsi voulu, celuy pour la deffense duquel il estoit là venu? ce qu'il avoit faict iusques alors ne servoit rien à la besongne; la querelle estoit indecise. La courtoisie que vous pouvez et certes debvez faire à vostre ennemy, quand vous l'avez reduict en mauvais termes et à quelque grand desadvantage, ie ne veois pas comment vous la puissiez faire, quand il va de l'interest d'aultruy, où vous n'estes que suyvant, où la dispute n'est pas vostre : il ne pouvoit estre ny iuste, ny courtois, au hazard de celuy auquel il s'estoit

(*a*) On peut voir tout le détail de cette affaire dans les *Mémoires de Brantôme, touchant les duels*, p. 111 et 112. — C.

presté. Aussi feut il delivré des prisons d'Italie par une bien soubdaine et solenne recommendation de nostre roy. Indiscrette nation! nous ne nous contentons pas de faire sçavoir nos vices et folies au monde, par reputation; nous allons aux nations estrangieres pour les leur faire veoir en presence! Mettez trois François aux deserts de Lybie, ils ne seront pas un mois ensemble sans se harceler et esgratigner; vous diriez que cette peregrination est une partie dressee pour donner aux estrangiers le plaisir de nos tragedies, et le plus souvent à tels qui s'eiouïssent de nos maulx et qui s'en mocquent. Nous allons apprendre en Italie à escrimer, et l'exerceons aux despens de nos vies, avant que de le sçavoir; si fauldroit il, suivant l'ordre de la discipline, mettre la theorique (*a*) avant la practique: nous trahissons nostre apprentissage:

Primitiæ iuvenis miseræ, bellique propinqui
Dura rudimenta! (1)

(*a*) Nous disons aujourd'hui *théorie*, quoique nous ayons conservé *pratique* : c'est une bizarrerie de l'usage. *Mouillez-vous pour seicher, ou seichez-vous pour mouiller? Je n'entends point la theorique : la practique, je m'en aide quelque peu.* Rabelais, l. I, c. 5. *Les Italiens*, dit Brantôme en parlant des duels, *sont estez les premiers fondateurs de ces combats et de leurs poinctilles, et en ont tresbien sceu les theoriques et practiques*, p. 179. — C.

(1) Tristes épreuves d'un jeune courage, funeste apprentissage de la guerre! *Énéide*, l. XI, v. 156.

Ie sçais bien que c'est un art utile à sa fin mesme (au duel des deux princes cousins germains, en Espaigne, le plus vieil, dict Tite Live (a), par l'addresse des armes et par ruse, surmonta facilement les forces estourdies du plus ieune); et art, comme i'ay cogneu par experience, duquel la cognoissance a grossi le cœur à aulcuns oultre leur mesure naturelle; mais ce n'est pas proprement vertu, puis qu'elle tire son appuy de l'addresse, et qu'elle prend aultre fondement que de soy mesme. L'honneur des combats consiste en la ialousie du courage, non de la science : et pourtant ay ie veu quelqu'un de mes amis, renommé pour grand maistre en cet exercice, choisir en ses querelles des armes qui luy ostassent le moyen de cet advantage, et lesquelles despendoient entierement de la fortune et de l'asseurance, afin qu'on n'attribuast sa victoire plustost à son escrime qu'à sa valeur; et, en mon enfance, la noblesse fuyoit la reputation de bien escrimer comme iniurieuse, et se desrobboit pour l'apprendre, comme un mestier de subtilité desrogeant à la vraye et naïfve vertu.

Non schivar, non parar, non ritirarsi
Voglion costor, nè qui destrezza ha parte;
Non danno i colpi or finti, or pieni, or scarsi:

(a) L. 28, c. 21. — C.

Toglie l' ira e 'l furor l' uso dell' arte.
Odi le spade orribilmente urtarsi
A mezzo il ferro; il piè d' orma non parte:
Sempre è il piè fèrmo, e la man sempre in moto,
Ne scende taglio in van, nè punta a voto. (1)

Les buttes (*a*), les tournois, les barrieres, l'image des combats guerriers, estoient l'exercice de nos peres : cet aultre exercice est d'autant moins noble, qu'il ne regarde qu'une fin privee; qui nous apprend à nous entreruyner, contre les loix et la iustice, et qui, en toute façon, produict tousiours des effects dommageables. Il est bien plus digne et mieulx seant de s'exercer en choses qui asseurent, non qui offensent nostre police, qui regardent la publicque seureté et la gloire commune. Publius Rutilius (*b*), consul, feut le premier qui instruisit le soldat à ma-

(1) Ils ne veulent ni esquiver, ni parer, ni fuir; l'adresse n'a point de part à leur combat, leurs coups ne sont pas mesurés; la fureur leur ôte l'usage de l'adresse et de la ruse : leurs pieds sont toujours immobiles, leurs mains toujours en mouvement; les épées étincellent l'une contre l'autre heurtées; de la taille, de la pointe, leurs coups ne sont jamais sans effet. Torquato Tasso, *nella Gerusal. liberata*, cant. 12, stanz. 55.

(*a*) Motte de terre élevée répondant à une semblable opposite, par juste intervalle d'un jet d'arc ou d'arbaleste, en haut ou au milieu desquelles il y a un blanc à viser pour exercer les archers et arbalestriers. Nicot.

(*b*) Valère-Maxime, l. 2, c. 3, § 2. — C.

nier ses armes par addresse et science, qui conioingnit l'art à la vertu, non pour l'usage de querelle privee, ce feut pour la guerre et querelles du peuple romain; escrime populaire et civile : et, oultre l'exemple de Cesar (*a*), qui ordonna aux siens de tirer principalement au visage des gentsdarmes de Pompeius, en la battaille de Pharsale, mille aultres chefs de guerre se sont ainsin advisez d'inventer nouvelle forme d'armes, nouvelle forme de frapper et de se couvrir, selon le besoing de l'affaire present.

Mais, tout ainsi que Philopœmen (*b*) condamna la luicte, en quoy il excelloit, d'autant que les preparatifs qu'on employoit à cet exercice estoient divers à ceulx qui appartiennent à la discipline militaire, à laquelle seule il estimoit les gents d'honneur se debvoir amuser : il me semble aussi que cette addresse à quoy on façonne ses membres, ces destours et mouvements à quoy on dresse la ieunesse en cette nouvelle eschole, sont non seulement inutiles, mais contraires plustost et dommageables à l'usage du combat militaire; aussi y emploient communement nos gents des armes particulieres, et peculierement destinees à cet usage : et

(*a*) Plutarque, *Vie de J. César*, c. 12. — C.
(*b*) *Id.*, *Vie de Philopœmen*, c. 11. — C.

i'ay veu qu'on ne trouvoit gueres bon qu'un gentilhomme, convié à l'espee et au poignard, s'offrist en equipage de gentdarme; ny qu'un aultre offrist d'y aller avecques sa cappe (*a*), au lieu du poignard. Il est digne de consideration que Lachez, en Platon (*b*), parlant d'un apprentissage de manier les armes, conforme au nostre, dict n'avoir iamais de cette eschole veu sortir nul grand homme de guerre, et nommeement des maistres d'icelle : quant à ceulx là, nostre experience en dict bien autant. Du reste, au moins pouvons nous tenir que ce sont suffisances de nulle relation et correspondance; et, en l'institution des enfants de sa police, Platon (*c*) interdict l'art de mener les poings, introduict par Amycus et Epeius, et celuy de luicter, inventé par Antaeus et Cercyo, parce qu'ils ont aultre but que de rendre la ieunesse plus apte au service bellique, et n'y conferent (*d*) point. Mais ie m'en voys un peu bien à gauche de mon theme.

L'empereur Maurice (*e*), estant adverty, par

(*a*) C'est-à-dire, *en habit de guerre*. Cappe, *chlamys*, *sagum militare*. Nicot. — C.

(*b*) Dans le dialogue de Platon, intitulé *Lachès*. — C.

(*c*) Traité *des Lois*, l. 7. — C.

(*d*) *Et n'y contribuent point*. Conférer, en ce sens, est purement latin.

(*e*) Zonare et Cedren, dans le règne de cet empereur. Mais

songes et plusieurs prognostiques, qu'un Phocas, soldat pour lors incogneu, le debvoit tuer, demandoit à son gendre Philippus, qui estoit ce Phocas, sa nature, ses conditions et ses mœurs; et comme, entre aultres choses, Philippus luy dict qu'il estoit lasche et craintif, l'empereur conclud incontinent par là qu'il estoit doncques meurtrier et cruel. Qui rend les tyrans si sanguinaires, c'est le soing de leur seureté, et que leur lasche cœur ne leur fournit d'aultres moyens de s'asseurer, qu'en exterminant ceulx qui les peuvent offenser, iusques aux femmes, de peur d'une esgratigneure :

Cuncta ferit, dum cuncta timet. (1)

Les premieres cruautez s'exercent pour elles mesmes; de là s'engendre la crainte d'une iuste revenche, qui produict aprez une enfileure de nouvelles cruautez, pour les estouffer les unes par les aultres. Philippus, roy de Macedoine, celuy qui eut tant de fusees à desmesler avecques le peuple romain, agité de l'horreur des meurtres commis par son ordonnance, ne se pouvant asseurer ny resouldre contre tant de familles en divers temps offensees, print party

celui à qui Maurice fit cette question s'appelait *Philippicus*; et il n'était pas son gendre, mais son beau-frère. — C.

(1) Il frappe tout, parce qu'il craint tout. Claudian, *in Eutrop.* l. 1, v. 182.

de se saisir de touts les enfants de ceulx qu'il avoit faict tuer, pour, de iour en iour, les perdre l'un aprez l'aultre, et ainsin establir son repos.

Les belles matieres tiennent tousiours bien leur reng, en quelque place qu'on les seme: moy, qui ay plus de soing du poids et utilité des discours, que de leur ordre et suitte, ne doibs pas craindre de loger icy, un peu à l'escart, une tresbelle histoire. Quand elles sont si riches de leur propre beauté, et se peuvent seules trop soubstenir, ie me contente du bout d'un poil pour les ioindre à mon propos.

Entre les aultres condemnez par Philippus (*a*), avoit esté un Herodicus, prince des Thessaliens (*b*): aprez luy, il avoit encores depuis faict mourir ses deux gendres, laissants chascun un fils bien petit. Theoxena et Archo estoient les deux veufves. Theoxena ne peut estre induicte à se remarier, en estant fort poursuyvie. Archo espousa Poris, le premier homme d'entre les Aeniens, et en eut nombre d'enfants, qu'elle laissa touts en bas aage. Theoxena, espoinçonnee d'une charité maternelle envers ses nepveux, pour les avoir en sa conduicte et protec-

(*a*) Tite-Live, l. 40, c. 4. — C.

(*b*) Toute cette histoire est prise de Tite-Live, l. 40, c. 4; mais Montaigne n'a pas toujours traduit fidèlement son original. — C.

tion, espousa Poris. Voicy venir la proclamation de l'edict du roy (*a*). Cette courageuse mere, se desfiant et de la cruauté de Philippus, et de la licence de ses satellites contre cette belle et tendre ieunesse, osa dire qu'elle les tueroit plustost de ses mains que de les rendre. Poris, effrayé de cette protestation, luy promet de les desrobber et emporter à Athenes, en la garde d'aulcuns siens hostes fideles. Ils prennent occasion d'une feste annuelle qui se celebroit à Aenie, à l'honneur d'Aeneas, et s'y en vont. Ayant assisté, le iour, aux cerimonies et banquet publicque, la nuict ils s'escoulent dans un vaisseau preparé, pour gaigner païs par mer. Le vent leur feut contraire; et, se trouvants le lendemain à la vue de la terre d'où ils avoient desmaré, feurent suyvis par les gardes des ports, Au ioindre (*b*), Poris s'embesongnant à haster les mariniers pour la fuitte, Theoxena, forcenée d'amour et de vengeance, se reiectant à sa premiere proposition, faict apprest d'armes et de poison, et les presentant à leur veue : « Or

(*a*) Qui ordonnait de saisir *touts les enfants de ceulx qu'il avoit faict tuer.* Montaigne en a parlé dans l'avant-dernier paragraphe.

(*b*) C'est-à-dire, *comme ils s'approchaient.* Montaigne nous donne ici la traduction de ces mots de Tite-Live, l. 40, c. 4, *Quùm jam appropinquabant*, dans le temps que les gardes s'approchaient pour les prendre. — C.

« sus (*a*), mes enfants, la mort est meshuy le « seul moyen de vostre deffense et liberté, et « sera matiere aux dieux de leur saincte iuslice : « ces espees traictes, ces couppes pleines, vous « en ouvrent l'entree : courage. Et toy, mon « fils, qui es plus grand, empoigne ce fer, pour « mourir de la mort plus forte (*b*). » Ayants d'un costé cette vigoreuse conseillere, les ennemis de l'aultre à leur gorge, ils coururent de furie chascun à ce qui luy feut le plus à main; et, demy morts, feurent iectez en la mer. Theoxena, fiere d'avoir si glorieusement pourveu à la seureté de touts ses enfants, accollant chauldement son mary : « Suyvons ces garsons, mon amy; et iouïssons de mesme sepulture avecques eulx. » Et, se tenants ainsin embrassez, se precipiterent : de maniere que le vaisseau feut ramené à bord, vuide de ses maistres.

Les tyrans, pour faire tout les deux ensemble, et tuer, et faire sentir leur cholere, ont employé toute leur suffisance à trouver moyen d'alonger la mort. Ils veulent que leurs ennemis s'en aillent, mais non pas si viste qu'ils n'ayent loisir de savourer leur vengeance. Là dessus ils sont en grand'peine : car si les torments sont violents, ils sont courts; s'ils sont

(*a*) Tite-Live, l. 40, c. 4. — C.
(*b*) *Plus courageuse.* — E. J.

longs, ils ne sont pas assez douloureux à leur gré : les voylà à dispenser leurs engins. Nous en veoyons mille exemples en l'antiquité; et ie ne sçais si, sans y penser, nous ne retenons pas quelque trace de cette barbarie. Tout ce qui est au delà de la mort simple, me semble pure cruauté. Nostre iustice ne peult esperer que celuy que la crainte de mourir, et d'estre descapité, ou pendu, ne gardera de faillir, en soit empesché par l'imagination d'un feu languissant, ou des tenailles, ou de la roue. Et ie ne sçais ce pendant, si nous les iectons au desespoir; car en quel estat peult estre l'ame d'un homme, attendant vingt quatre heures la mort, brisé sur une roue, ou, à la vieille façon, cloué à une croix? Iosephe (*a*) recite que pendant les guerres des Romains en Iudee, passant où l'on avoit crucifié quelques Iuifs il y avoit trois iours, il recogneut trois de ses amis, et obteint de les oster de là; les deux moururent, dict il, l'aultre vescut encores depuis. Chalcondyle (*b*), homme de foy, aux memoires qu'il a laissé des choses advenues de son temps et prez de luy, recite pour extreme supplice celuy que l'empereur Mechmet practiquoit souvent, de faire

(*a*) Dans l'histoire de sa vie, sur la fin. — C.

(*b*) Dans son *Histoire des Turcs*, l. 10, vers le commencement. — C.

trencher les hommes en deux parts par le fauls (*a*) du corps, à l'endroict du diaphragme, et d'un seul coup de cimeterre : d'où il arrivoit qu'ils mourussent comme de deux morts à la fois; et veoyoit on, dict il, l'une et l'aultre part pleine de vie se demener long temps aprez, pressée de torment. Ie n'estime pas qu'il y eust grande souffrance en ce mouvement : les supplices plus hideux à veoir ne sont pas tousiours les plus forts à souffrir; et treuve plus atroce ce que d'aultres historiens en recitent contre des seigneurs epirotes, qu'il les feit escorcher par le menu, d'une dispensation si malicieusement ordonnee, que leur vie dura quinze iours à cette angoisse.

Et ces deux aultres : Crœsus (*b*) ayant faict prendre un gentilhomme, favori de Pantaleon, son frere, le mena en la boutique d'un foullon, où il le feit tant gratter et carder à coups de cardes et peignes de ce mestier, iusqu'à ce qu'il en mourut. George Sechel (*c*), chef de ces païs-

(*a*) *Par l'enfourchure* ; à la lettre, *par le défaut du corps*. — E. J.

(*b*) Hérodote, l. 1. — C.

(*c*) Vous trouverez ce fait, avec toutes ses circonstances, dans la *Chronique de Carion*, refondue par Mélanchton et Gaspard Peucer, son gendre, liv. 4, page 700, et dans les *Annales de Silésie*, compilées en latin par Joachim Curæus, p. 233. — C.

sans de Poloigne, qui, soubs tiltre de la croisade, feirent tant de maulx, desfaict en bataille par le vayvode de Transsylvanie, et prins, feut trois iours attaché nud sur un chevalet, exposé à toutes les manieres de torments que chascun pouvoit inventer contre luy; pendant lequel temps on fit ieusner plusieurs aultres prisonniers. Enfin, luy vivant et veoyant, on abbruva de son sang Lucat, son cher frere, et pour le salut duquel seul il prioit, tirant sur soy toute l'envie (*a*) de leurs mesfaicts : et feit lon paistre vingt de ses plus favoris capitaines, deschirants à belles dents sa chair, et en engloutissants les morceaux. Le reste du corps et parties du dedans, luy expiré, feurent mises bouillir, qu'on feit manger à d'aultres de sa suitte.

CHAPITRE XXVIII.

TOUTES CHOSES ONT LEUR SAISON.

Sommaire. Ce furent deux grands hommes que les deux Catons; mais Caton d'Utique l'emporte de beaucoup sur l'autre, qui ne peut, sans blasphème, lui être comparé. — Caton le Censeur

(*a*) *Toute la haine que leurs méfaits devaient inspirer.*

n'était pas sans ambition, sans envie; comme le prouve sa conduite envers Scipion, bien plus grand homme que lui. On le vante d'avoir voulu, dans une extrême vieillesse, apprendre la langue grecque; et c'est un ridicule. Toutes choses doivent être faites dans leur temps. Mais ordinairement les goûts, les passions même, survivent dans les hommes à la perte de leurs facultés. — Pour Montaigne, il ne pense qu'à finir, et ne forme pas des projets qui, pour leur exécution, exigeraient plus d'une année. — Sans doute un vieillard peut encore étudier; mais il ne faut pas qu'il aille à l'école. Ses études doivent être conformes à son âge; elles doivent lui servir à quitter le monde avec moins de regrets. — La nuit même où Caton d'Utique abdiqua la vie, il la passa à lire le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme.

Exemples : les deux Catons. — Quintus Flaminius; Eudémonidas et Xénocrates; Philopœmen et le roi Ptolomée. — Montaigne; Caton d'Utique.

Ceulx qui apparient Caton le censeur au ieune Caton, meurtrier de soy mesme, apparient deux belles natures et de formes voisines. Le premier exploicta la sienne à plus de visages, et precelle (*a*) en exploicts militaires et en utilité de ses vacations publicques : mais la

(*a*) *Excelle, surpasse.* — E. J.

vertu du ieune, oultre ce que c'est blaspheme de luy en apparier nuli' aultre en vigueur, feut bien plus nette; car qui deschargeroit d'envie et d'ambition celle du censeur, ayant osé chocquer l'honneur de Scipion, en bonté et en toutes parties d'excellence de bien loing plus grand, et que luy et que tout aultre homme de son siecle?

Ce qu'on dict, entre aultres choses, de luy (*a*), qu'en son extreme vieillesse il se meit à apprendre la langue grecque, d'un ardent appetit, comme pour assouvir une longue soif, ne me semble pas luy estre fort honnorable: c'est proprement ce que nous disons, « Retumber en enfantillage. » Toutes choses ont leur saison, les bonnes, et tout (*b*); et ie puis dire mon patenostre hors de propos; comme on defera T. Quintius Flaminius (*c*), de ce qu'estant general d'armee, on l'avoit veu à

(*a*) Plutarque, *Vie de Caton-le-Censeur*, c. 1. — C.

(*b*) *Aussi.* — *Et tout*, dans ce sens-là, est un vrai gasconisme, dont voici encore un exemple que j'ai trouvé dans Brantôme, p. 432, t. II, de ses *Femmes galantes*, où, parlant d'un homme marié à une belle et aimable femme, il dit: *Qui l'a telle, ne va point au pourchas, comme d'autres, autrement il est bien miserable; et qui n'y va, peu se soucie-il de dire mal des Dames, ni bien* et tout, *sinon que de la sienne.* — On dit encore *itout* pour *aussi*, en Sologne. — E. J.

(*c*) Plutarque, *Comparaison de T. Q. Flaminius avec Philopœmen*, § 2. — C.

quartier, sur l'heure du conflict, s'amusant à prier Dieu, en une battaille qu'il gaigna.

Imponit finem sapiens et rebus honestis. (1)

Eudemonidas, veoyant Xenocrates, fort vieil, s'empresser aux leçons de son eschole : « Quand sçaura cettuy cy, dict il, s'il apprend encores (*a*) ! » Et Philopœmen (*b*), à ceulx qui hault louoient le roy Ptolomæus de ce qu'il durcissoit sa personne touts les iours à l'exercice des armes : « Ce n'est, dict il, pas chose louable à un roy de son aage de s'y exercer; il les debvroit hormais (*c*) reellement employer. » Le ieune doibt faire ses apprests; le vieil, en iouir, disent les sages : et le plus grand vice qu'ils remarquent en nous, c'est que nos desirs raieunissent sans cesse, nous recommenceons tousiours à vivre : nostre estude et nostre envie debvroient quelquesfois sentir la vieillesse. Nous avons le pied à la fosse; et nos appetits et poursuittes ne font que naistre,

(1) Même dans la vertu, le sage sait s'arrêter. Juv. sat. 6. v. 443. — Ici Montaigne détourne les paroles de ce poète du sens qu'elles ont dans l'original, où elles signifient tout autre chose. — C.

(*a*) Plutarque, *Dits notables des Lacédémoniens.*

(*b*) *Id.*, *Vie de Philopœmen.* — C.

(*c*) *Désormais*, *à l'avenir.* — *Désormais*, en prenant la place de *hormais*, l'a dépossédé entièrement. Du temps de Nicot, on pouvait écrire *des ores mais*, au lieu de *désormais.* — C.

Tu secanda marmora
Locas sub ipsum funus, et, sepulcri
Immemor, struis domos. (1)

Le plus long de mes desseings n'a pas un an d'estendue : ie ne pense desormais qu'à finir, me desfoys (*a*) de toutes nouvelles esperances et entreprinses, prends mon dernier congé de touts les lieux que ie laisse, et me despossede touts les iours de ce que i'ay : *Olim iam nec perit quicquam mihi, nec acquiritur..... plus superest viatici, quàm vitæ.* (2)

Vixi, et quem dederat cursum fortuna peregi. (3)

C'est enfin tout le soulagement que ie treuve en ma vieillesse, qu'elle amortit en moy plusieurs desirs et soings de quoy la vie est inquietee; le soing du cours du monde, le soing des richesses, de la grandeur, de la science, de la santé, de moy. Cettuy cy apprend à parler, lors qu'il luy fault apprendre à se taire pour iamais. On peult continuer à tout temps l'estude, non pas

(1) Vous faites tailler des marbres, à la veille de mourir; vous bâtissez une maison, et il faudrait songer à un tombeau. Hor. l. 2, od. 18, v. 17.

(*a*) *Je me défais.* — E. J.

(2) Depuis long-temps, je ne perds ni ne gagne;.... il me reste plus de provisions que de chemin à faire. Senec. epist. 77.

(3) J'ai vécu, j'ai fourni la carrière que la fortune m'avait donnée à parcourir. Virg. *Énéide*, l. 4, v. 653.

l'escholage : la sotte chose qu'un vieillard abecedaire!

Diversos diversa iuvant, non omnibus annis
Omnia conveniunt. (1)

S'il fault estudier, estudions un estude sortable à nostre condition, afin que nous puissions respondre, comme celuy à qui, quand on demanda à quoy faire ces estudes en sa decrepitude, « A m'en partir meilleur, et plus à mon ayse, » respondict il. Tel estude feut celuy du ieune Caton, sentant sa fin prochaine, qui se rencontra au discours de Platon, de l'eternité de l'ame; non, comme il fault croire, qu'il ne feust de long temps garny de toute sorte de munitions pour un tel deslogement; d'asseurance, de volonté ferme et d'instruction, il en avoit plus que Platon n'en a en ses escripts; sa science et son courage estoient, pour ce regard, au dessus de la philosophie : il print cette occupation, non pour le service de sa mort; mais, comme celuy qui n'interrompit pas seulement son sommeil en l'importance d'une telle deliberation, il continua aussi sans choix et sans changement ses estudes avecques les aultres actions accoustumees de sa vie. La nuict (*a*) qu'il veint d'estre

(1) Les hommes aiment des choses diverses : toute chose ne convient pas à tout âge. Cornel. Gallus, eleg. 1, v. 103.

(*a*) Senec. epist. 71 et 104. — C.

refusé de la preture, il la passa à iouer; celle en laquelle il debvoit mourir, il la passa à lire: la perte ou de la vie, ou de l'office, tout luy feut un.

CHAPITRE XXIX.

DE LA VERTU.

Sommaire. Par le mot *vertu*, il ne faut entendre ici que la force d'âme. Ce n'est pas en des élans impétueux, mais passagers, que consiste ce genre de vertu; elle demande de la persévérance, un caractère solide et constant. — Ce n'est le tout de vouloir être ferme en quelques occasions, le difficile est de se montrer tel dans toutes ses actions. — Divers traits de courage produits par une soudaine résolution : autres exemples qui indiquent une longue détermination, un projet mûri depuis long-temps. — Mais la cause de ces actions fortes et courageuses, il faut souvent la chercher dans d'absurdes préjugés, dans de fausses doctrines. C'est un préjugé qui fait monter les femmes indiennes sur le bûcher de leur mari; c'est le dogme de la fatalité qui inspire tant d'audace aux Turcs: ce sont le plus souvent des passions religieuses ou politiques qui arment le bras des assassins.

Exemples : Pyrrhon; un paysan et un gentilhomme

du pays de Montaigne ; une femme de Bergerac. — Les femmes indiennes ; les gymnosophistes ; Calanus ; les Turcs ; les Arabes Bédouins ; — deux religieux de Florence ; un jeune Turc ; les assassins de Guillaume I, prince d'Orange, et du duc de Guise ; — la nation des Assassins.

Ie treuve, par experience, qu'il y a bien à dire entre les boutees et saillies de l'ame, ou une resolue et constante habitude : et veois bien qu'il n'est rien que nous ne puissions, voire iusques à surpasser la Divinité mesme, dict quelqu'un, d'autant que c'est plus de se rendre impassible, de soy, que d'estre tel, de sa condition originelle, et iusques à pouvoir ioindre à l'imbecillité de l'homme une resolution et asseurance de Dieu, mais c'est par secousses : et ez vies de ces heros du temps passé, il y a quelquesfois des traicts miraculeux, et qui semblent de bien loing surpasser nos forces naturelles ; mais ce sont traicts, à la verité ; et est dur à croire que de ces conditions ainsin eslevees, on en puisse teindre et abbruver l'ame en maniere qu'elles lui deviennent ordinaires et comme naturelles. Il nous escheoit à nous mesmes, qui ne sommes qu'avortons d'hommes, d'eslancer par fois nostre ame, esveillee par les discours ou exemples d'aultruy, bien loing au delà de son ordinaire : mais c'est une

espece de passion, qui la poulse et agite, et qui la ravit aulcunement hors de soy; car, ce tourbillon franchi, nous veoyons que, sans y penser, elle se desbande et relasche d'elle mesme, sinon iusques à la derniere touche, au moins iusques à n'estre plus celle là; de façon que lors, à toute occasion, pour un oyseau perdu, ou un verre cassé, nous nous laissons esmouvoir à peu prez comme l'un du vulgaire. Sauf l'ordre, la moderation et la constance, i'estime que toutes choses soient faisables par un homme bien manquè (*a*) et defaillant en gros. A cette cause, disent les sages, il fault, pour iuger bien à poinct d'un homme, principalement contrerooller ses actions communes, et le surprendre en son (*b*) à touts les iours.

Pyrrho, celuy qui bastit de l'ignorance une si plaisante science, essaya, comme touts les aultres vrayement philosophes, de faire respondre sa vie à sa doctrine. Et, parce qu'il maintenoit la foiblesse du iugement humain estre si extreme que de ne pouvoir prendre party ou inclination, et le vouloit suspendre perpetuellement balancé, regardant et accueillant toutes choses comme indifferentes, on conte (*c*) qu'il se main-

(*a*) *Défectueux, imparfait, faible.* — E. J.
(*b*) *En son habit de tous les jours.* — E. J.
(*c*) Diog. Laerce, *Vie de Phyrrhon*, l. 9, segm. 63. — C.

tenoit tousiours de mesme façon et visage : s'il avoit commencé un propos, il ne laissoit pas de l'achever, bien que celuy à qui il parloit s'en feust allé ; s'il alloit, il ne rompoit son chemin (*a*) pour empeschement qui se presentast, conservé des precipices, du heurt des charrettes et aultres accidents par ses amis : car, de craindre ou eviter quelque chose, c'eust esté choquer ses propositions, qui ostoient aux sens mesmes toute eslection et certitude. Quelquesfois il souffrit d'estre incisé et cautérisé, d'une telle constance, qu'on ne luy en veit pas seulement ciller les yeulx. C'est quelque chose de ramener l'ame à ces imaginations; c'est plus d'y ioindre les effects; toutesfois il n'est pas impossible : mais de les ioindre avecques telle perseverance et constance, que d'en establir son train ordinaire, certes, en ces entreprinses si esloingnees de l'usage commun, il est quasi incroyable qu'on le puisse. Voylà pourquoy, comme il feut

(*a*) Diog. Laerce, *Vie de Pyrrhon*; l. 9, segm. 62. — Montaigne dit positivement ailleurs, que ceux qui peignent Pyrrhon « stupide et immobile, prenant un train de vie farouche « et inassociable, attendant le heurt des charrettes, se pre- « sentant aux precipices, refusant de s'accommoder aux loix, » enchérissent sur sa doctrine. Pyrrhon, ajoute-t-il, « n'a pas « voulu se faire pierre ou souche; il a voulu se faire homme « vivant, discourant, et raisonnant, jouissant de touts plaisirs « et commoditez naturelles, etc. » L. 2, c. 12. — C.

quelquesfois rencontré en sa maison, tansant (*a*) bien asprement avecques sa sœur, et luy estant reproché de faillir en cela à son indifference : « Quoy, dict il, fault il qu'encores cette femmelette serve de tesmoignage à mes règles? » Une aultre fois, qu'on le veit se deffendre d'un chien : « Il est, dict il (*b*), tresdifficile de despouiller entierement l'homme : et se fault mettre en debvoir et efforcer de combattre les choses, premierement par les effects, mais, au pis aller, par la raison et par les discours. »

Il y a environ sept ou huict ans, qu'à deux lieues d'icy, un homme de village, qui est encores vivant, ayant la teste de long temps rompue par la ialousie de sa femme, revenant un iour de la besongne, et elle le bienveignant (*c*) de ses criailleries accoustumees, entra en telle furie, que sur le champ, à tout la serpe qu'il tenoit encores en ses mains, s'estant moissonné tout net les pieces qui la mettoient en fiebvre, les luy iecta au nez. Et il se dict qu'un ieune gentilhomme des nostres, amoureux et gaillard, ayant, par sa perseverance, amolli enfin le cœur d'une belle maistresse, desesperé de ce que, sur

(*a*) Diog. Laerce, *Vie de Pyrrhon*, l. 9, segm. 66. — C.
(*b*) *Id. ibid.*
(*c*) *L'accueillant, pour sa bienvenue.* — E. J.

le poinct de la charge, il s'estoit trouvé mol luy mesme et desfailly, et que

Non virïliter
Iners senile penis extulerat caput, (1)

il s'en priva soubdain revenu au logis, et l'envoya, cruelle et sanglante victime, pour la purgation de son offense. Si c'eust esté par discours et religion, comme les prebtres de Cybele, que ne dirions nous d'une si haultaine entreprinse? Depuis peu de iours, à Bergerac, à cinq lieues de ma maison, contremont la riviere de Dordoigne, une femme ayant esté tormentee et battue, le soir avant, de son mary; chagrin et faschеux de sa complexion, delibera d'eschapper à sa rudesse, au prix de sa vie; et s'estant, à son lever, accointee de ses voisines comme de coustume; leur laissant couler quelque mot de recommendation de ses affaires, prenant une sienne sœur par la main, la mena avecques elle sur le pont, et, aprez avoir prins congé d'elle, comme par maniere de ieu, sans montrer aultre changement ou alteration, se precipita du hault

(1) La partie dont il attendait le plus de service n'avait donné aucun signe de vigueur. *Tibullus ad Priapum, de inertiâ inguinis, carmen* 84, *diversorum poetarum in Priapum Lusus.* Montaigne met ici *extulerat* au lieu d'*extulit*, qui est dans l'original. Ces fragments, ou ces priapées, ont été recueillis et publiés à la suite du Pétrone *variorum*, édit. de 1669. — C.

en bas en la riviere, où elle se perdit. Ce qu'il y a de plus en cecy, c'est que ce conseil meurit une nuict entiere dans sa teste.

C'est bien aultre chose des femmes indiennes: car estant leur coustume, aux maris d'avoir plusieurs femmes, et à la plus chere d'elles de se tuer aprez son mary, chascune, par le desseing de toute sa vie, vise à gaigner ce poinct et cet advantage sur ses compaignes; et les bons offices qu'elles rendent à leur mary ne regardent aultre récompense que d'estre preferees à la compaignie de sa mort.

... Ubi mortifero iacta est lux ultima lecto,
Uxorum fusis stat pia turba comis:
Et certamen habent lethi, quæ viva sequatur
Coniugium: pudor est non licuisse mori.
Ardent victrices, et flammæ pectora præbent,
Imponuntque suis ora perusta viris. (1)

Un homme escrit encores en nos iours avoir veu en ces nations orientales cette coustume en credit, que non seulement les femmes s'enterrent

(1) Lorsque la torche funèbre est lancée sur le lit de mort, on voit autour du bûcher les épouses éplorées se disputer l'honneur de mourir, et de suivre leurs époux: survivre est pour elles une honte. Celle qui sort victorieuse de ce combat, se précipite dans les flammes; et, d'une bouche ardente, embrasse en mourant son époux. Properat. eleg. 12, l. 3,

aprez leurs maris, mais aussi les esclaves desquelles il a eu iouïssance: ce qui se faict en cette maniere : Le mary estant trespassé, la veufve peult, si elle veult, mais peu le veulent, demander deux ou trois mois d'espace à disposer de ses affaires. Le iour venu, elle monte à cheval, paree comme à nopces, et d'une contenance gaye, comme allant, dict elle, dormir avecques son espoux, tenant en sa main gauche un miroüer, une flesche en l'aultre : s'estant ainsi promenee en pompe, accompaignee de ses amis et parents et de grand peuple en feste, elle est tantost rendue au lieu publicque destiné à tels spectacles : c'est une grande place, au milieu de laquelle il y a une fosse pleine de bois; et ioignant icelle, un lieu relevé de quatre ou cinq marches, sur lequel elle est conduicte, et servie d'un magnifique repas; aprez lequel, elle se met à baller et à chanter, et ordonne, quand bon luy semble, qu'on allume le feu. Cela faict, elle descend, et, prenant par la main le plus proche des parents de son mary, ils vont ensemble à la riviere voïsine, où elle se despouille toute nue, et distribue ses ioyaux et vestements à ses amis; et se va plongeant dans l'eau, comme pour y laver ses pechez : sortant de là, elle s'enveloppe d'un linge iaune de quatorze brasses de long; et, donnant derechef la main à ce parent de son mary, s'en revont sur la motte, où elle parle au peuple, et

recommende ses enfants, si elle en a. Entre la fosse et la motte, on tire volontiers un rideau, pour leur oster la veue de cette fornaise ardente, ce qu'aulcunes deffendent, pour tesmoigner plus de courage. Finy qu'elle a dè dire, une femme luy presente un vase plein d'huile à s'oindre la teste et tout le corps, lequel elle iecte dans le feu quand elle en a faict, et en l'instant s'y lance elle mesme. Sur l'heure, le peuple renverse sur elle quantité de busches pour l'empescher de languir; et se change toute leur ioye en dueil et tristesse. Si ce sont personnes de moindre estoffe, le corps du mort est porté au lieu où on le veult enterrer; et là mis en son seant, la veufve à genoux devant luy, l'embrassant estroictement, et se tient en ce poinct, pendant qu'on bastit autour d'eulx un mur, qui, venant à se haulser iusques à l'endroict des espaules de la femme, quelqu'un des siens, par le derriere prenant sa teste, luy tord le col; et rendu qu'elle a l'esprit, le mur est soubdain monté et clos, où ils demeurent ensepvelis. En ce mesme païs, il y avoit quelque chose de pareil en leurs gymnosophistes; car, non par la contrainicte d'aultruy, non par l'impetuosité d'un' humeur soubdaine, mais (a) par expresse profession de leur regle, leur façon estoit, à

(a) Quinte-Curce, l. 8, c. 9. — C.

mesure qu'ils avoient attainct certain aage, ou qu'ils se voyoient menacez (*a*) par quelque maladie; de se faire dresser un buchier, et au dessus un lict bien paré; et aprez avoir festoyé ioyeusement leurs amis et cognoissants, s'aller planter dans ce lict, en telle resolution; que le feu y estant mis, on ne les veist mouvoir ny pieds, ny mains : et ainsi mourut l'un d'eulx, Calanus (*b*), en presence de toute l'armee d'Alexandre le grand. Et n'estoit estimé entre eulx ny sainct, ny bienheureux qui ne s'estoit ainsi tué, envoyant son ame purgee et purifiee par le feu, aprez avoir consommé tout ce qu'*il* y avoit de mortel et terrestre. Cette constante prémeditation de toute la vie, c'est ce qui faict le miracle.

Parmy nos aultres disputes, celle du *Fatum* s'y est meslee : et, pour attacher les choses advenir et nostre volonté mesmes à certaine et inevitable necessité, on est encores sur cet argument du temps passé, « Puisque Dieu preveoit toutes choses debvoir ainsin advenir, comme il faict sans doubte; il fault doncques qu'elles adviennent ainsin. » A quoy nos maistres respondent, « Que le veoir que quelque chose advienne, comme nous faisons, et Dieu

(*a*) Strabon, l. 15. — C.

(*b*) Plutarque, *Vie d'Alexandre-le-Grand*, c. 21. — C.

de mesmes (car tout luy estant present, il veoit plustost qu'il ne preveoit), ce n'est pas la forcer d'advenir : voire, nous voyons, à cause que les choses adviennent; et les choses n'adviennent pas, à cause que nous voyons : l'advenement fait la science; non la science l'advenement. Ce que nous voyons advenir, advient; mais il pouvoit aultrement advenir; et Dieu, au registre des causes des advenements qu'il a en sa prescience, y a aussi celles qu'on appelle fortuites, et les volontaires, qui despendent de la liberté qu'il a donné à nostre arbitrage (*a*), et sçait que nous fauldrons, parce que nous aurons voulu faillir. »

Or, j'ay veu assez de gents encourager leurs troupes de cette necessité fatale : car si nostre heure est attachee à certain poinct, ny les arquebusades ennemies, ny nostre hardiesse, ny nostre fuyte et couardise, ne la peuvent advancer où reculer. Cela est beau à dire; mais cherchez qui l'effectuera : et s'il est ainsi, qu'une forte et vifve creance tire après soy les actions de mesme, certes cette foy, de quoy nous remplissons tant la bouche, est merveilleusement legiere en nos siecles; sinon que le mespris qu'elle a des œuvres, luy face desdaigner leur compaignie. Tant y a, qu'à ce mesme propos, le sire

(*a*) *A notre libre arbitre* (ad nostrum arbitrium.) — E. J.

de Iouinville, tesmoing croyable autant que tout aultre, nous raconte des Bedoins, nation meslee aux Sarrasins, ausquels le roy sainct Louys eut affaire en la Terre saincte, qu'ils croyoient si fermement, en leur religion, les iours d'un chascun estre de toute eternité prefix et comptez; d'une preordonnance inevitable, qu'ils alloient à la guerre nudz, sauf un glaive à la turquesque, et le corps seulement couvert d'un linge blanc: et pour leur plus extreme mauldisson, quand ils se courrouceoient aux leurs, ils avoient tousiours en la bouche: « Mauldit sois tu comme celuy qui s'arme, de peur de la mort (*a*)! » Voylà bien aultre preuve de creance et de foy que la nostre. Et de ce reng est aussi celle que donnerent ces deux religieux de Florence, du temps de nos peres : Estants en quelque controverse de science, ils s'accorderent d'entrer touts deux dans le feu, en presence de tout le peuple, et en la place publicque, pour la verification chascun de son party : et en estoient desia les apprests touts faicts, et la chose iusteiment sur le poinct de l'execution, quand elle feut interrompue par un accident improuveu. (*b*)

Un ieune seigneur turc, ayant faict un si-

(*a*) *Mémoires de Joinville*, c. 30. — C.

(*b*) *Mém. de Philippe de Commines*, l. 8, c. 19. — C.

gralé faict d'armes de sa personne, à la veue des deux battailles d'Amurath et de l'Huniade (*a*), prestes à se donner (*b*), enquis par Amurath, qui l'avoit, en si grande ieunesse et inexperience (car c'estoit la premiere guerre qu'il eust veu), rempli d'une si genereuse vigueur de courage, respondit, « Qu'il avoit eu pour souverain precepteur de vaillance un lievre : quelque iour, estant à la chasse, dict il, ie descouvris un lievre en forme (*c*); et encores que i'eusse deux excellents levriers à mon costé, si me sembla il, pour ne le faillir point, qu'il valloit mieulx y employer encores mon arc, car il me faisoit fort beau ieu. Ie commenceay à descocher mes fleches, et iusques à quarante qu'il y en avoit en ma trousse, non sans l'assener seulement, mais sans l'esveiller. Aprez tout, ie descouplai mes levriers aprez, qui n'y peurent non plus. I'apprins par là qu'il avoit esté couvert par sa destinee; et que ny les traicts ny les glaives ne portent que par le congé de nostre fatalité, laquelle il n'est en nous de reculer ny d'advancer. » Ce conte doibt servir à nous

(*a*) Le fameux Jean Corvin Huniade, vaivode de Transylvanie, général des armées de Ladislas, roi de Hongrie, et l'un des plus grands capitaines de son siècle. — C.

(*b*) *A se livrer*, qu'*à se choquer*, comme on a mis dans quelques anciennes éditions. — E. J.

(*c*) C'est-à-dire, *au gîte*.

faire veoir en passant combien nostre raison est flexible à toute sorte d'images. Un personnage, grand d'ans, de nom, de dignité et de doctrine, se vantoit à moy d'avoir esté porté à certaine mutation tresimportante de sa foy par une incitation estrangiere, aussi bizarre; et au reste, si mal concluante, que ie la trouvois plus forte au revers : luy l'appelloit miracle; et moy aussi, à divers sens. Leurs historiens disent que la persuasion estant populairement semee entre les Turcs de la fatale et imployable prescription de leurs jours, ayde apparemment à les asseurer aux dangiers. Et ie cognois un grand prince qui en faict heureusement son proufict, soit qu'il la croye, soit qu'il la prenne pour excuse à se hazarder extraordinairement : Pourveu que fortune ne se lasse trop tost de luy faire espaule!

Il n'est point advenu de nostre memoire un plus admirable effect de resolution, que de ces deux qui conspirerent la mort du prince d'Orange (a). C'est merveille comment on peut es-

(a) Le fondateur de la république de Hollande. En 1582, le 18 de mars, ce prince fut assassiné d'un coup de pistolet à Anvers, au sortir de table, par un habitant de la Biscaye, nommé Jehan de Jeaureguy, et guérit de cette blessure; mais, en 1584, le 10 de juillet, il fut tué d'un coup de pistolet dans sa maison à Delft, en Hollande, par Balthazar Gérard, natif de la Franche-Comté. — C.

chauffer le second, qui l'executa, à une entreprinse en laquelle il estoit si mal advenu à son compaignon, y ayant apporté tout ce qu'il pouvoit, et, sur cette trace, et de mesmes armes, aller entreprendre un seigneur, armé d'une si fresche instruction de desfiance, puissant de suitte d'amis et de force corporelle, en sa salle, parmy ses gardes, en une ville toute à sa devotion. Certes, il y employa une main bien determinee, et un courage esmeu d'une vigoreuse passion. Un poignard est plus seur pour assener, mais d'autant qu'il a besoing de plus de mouvement et de vigueur de bras que n'a un pistolet, son coup est plus subiect à estre gauchy ou troublé. Que celuy là ne courust à une mort certaine, ie n'y foys pas grand doubte; car les esperances de quoy on eust sceu l'amuser ne pouvoient loger en entendement rassis, et la conduicte de son exploict montre qu'il n'en avoit pas faulte, non plus que de courage. Les motifs d'une si puissante persuasion peuvent estre divers, car nostre fantasie faict de soy et de nous ce qu'il luy plaist. L'execution qui feut faicte prez d'Orleans (*a*), n'eut rien de pareil;

(*a*) Par Poltrot, qui assassina le duc de Guise, un soir que ce duc s'en retournait à cheval à son logis. *Voyez* les *Mémoires de Brantôme*, à l'article de *M. de Guise*, t. III, p. 12, 113, 115. — C.

il y eut plus de hazard que de vigueur; le coup n'estoit pas à la mort, si la fortune ne l'eust rendu tel; et l'entreprinse de tirer, estant à cheval, et de loing, et à un qui se mouvoit au branslе de son cheval, feut l'entreprinse d'un homme qui aimoit mieulx faillir son effect que faillir à se sauver. Ce qui suyvit aprez le montra; car il se transit et s'enyvra de la pensee de si haulte execution, si qu'il perdit entierement son sens et à conduire sa fuyte et à conduire sa langue en ses responses. Que luy falloit il, que recourir à ses amis au travers d'une riviere? c'est un moyen où ie me suis iecté à moindres dangiers, et que i'estime de peu de hazard, quelque largeur qu'ait le passage, pourveu que vostre cheval treuve l'entree facile, et que vous prevoyiez au delà un bord aysé, selon le cours de l'eau. L'aultre (*a*), quand on luy prononcea son horrible sentence : « I'y estois preparé, dict il; ie vous estonnerai de ma patience. »

Les Assassins (*b*), nation despendante de la Phœnicie, sont estimez, entre les Mahumetans,

(*a*) Balthazar Gérard, qui venait de tuer le prince d'Orange par un infâme assassinat. — G.

(*b*) Ou *Assassiniens*, peuples qui habitaient dix à douze villes de la Phénicie. On a publié beaucoup de fables à leur sujet. M. Silvestre de Sacy, dans une savante dissertation, a jeté, tout récemment, beaucoup de jour sur leur histoire. — A. D.

d'une souveraine devotion et pureté de mœurs. Ils tiennent que le plus court chemin à gaigner paradis, c'est de tuer quelqu'un de religion contraire. Parquoy on l'a veu souvent entreprendre, à un ou deux, en pourpoinct, contre des ennemis puissants, au prix d'une mort certaine, et sans aulcun soing de leur propre danger. Ainsi feut assassiné (*a*) (ce mot est emprunté de leur nom) nostre comte Raymond de Tripoli, au milieu de sa ville, pendant nos entreprinses de la guerre saincte; et pareillement Conrad, marquis de Montferrat : les meurtriers conduicts au supplice, touts enflez et fiers d'un si beau chef d'œuvre.

CHAPITRE XXX.

D'UN ENFANT MONSTRUEUX.

Sommaire. Description d'un enfant et d'un pâtre monstrueux. — Ce qui nous paraît prodige, *monstre*, ne l'est pas pour la nature.

Exemples : un Enfant; un Pâtre. — Epiménides.

Ce conte s'en ira tout simple; car ie laisse aux medecins d'en discourir. Ie veis avant hier un

(*a*) A Tyr, en 1192.

enfant que deux hommes et une nourrice, qui se disoient estre le pere, l'oncle et la tante, conduisoient pour tirer quelque soul de le montrer à cause de son estrangeté. Il estoit, en tout le reste, d'une forme commune, et se soubstenoit sur ses pieds, marchoit et gazouilloit; environ comme les aultres de mesme aage: il n'avoit encores voulu prendre aultre nourriture que du tettin de sa nourrice; et ce qu'on essaya en ma présence de luy mettre en la bouche, il le maschoit un peu, et le rendoit sans avaller : ses cris sembloient bien avoir quelque chose de particulier : il estoit aagé de quatorze mois iustement. Au dessoubs de ses tettins, il estoit prins et collé à un aultre enfant, sans teste, et qui avoit le conduict du dos estouppé (a), le reste entier; car il avoit bien l'un bras plus court, mais il luy avoit esté rompu par accident, à leur naissance : ils estoient ioincts face à face, et comme si un plus petit enfant en vouloit accoller un plus grandelet. La ioincture et l'espace par où ils se tenoient n'estoit que de quatre doigts, ou environ, en maniere que si vous retroussiez cet enfant imparfaict, vous voyiez au dessoubs le nombril de l'aultre : ainsi la cousture se faisoit entre les tettins et son nombril. Le nombril de l'imparfaict

(a) *Bouché, fermé.*

ne se pouvoit veoir, mais ouy bien tout le reste de son ventre : voylà comme ce qui n'estoit pas attaché, comme bras, fessier, cuisses et iambes de cet imparfaict, demouroient pendants et branslants sur l'aultre, et luy pouvoit aller sa longueur iusques à my iambe. La nourrice nous adioustoit qu'il urinoit par touts les deux endroicts, aussi estoient les membres de cet aultre nourris et vivants et en mesme poinct que les siens, sauf qu'ils estoient plus petits et menus. Ce double corps et ses membres divers, se rapportants à une seule teste, pourroient bien fournir de favorable prognostique au roy, de maintenir sous l'union de ses loix ces parts et pieces diverses de nostre estat : mais, de peur que l'evenement ne le desmente, il vault mieulx le laisser passer devant; car il n'est que de deviner en choses faictes, *ut quum facta sunt, tùm ad coniecturam aliquâ interpretatione revocentur* (1) : comme on dict d'Epimenides (a), qu'il devinoit à reculons.

Ie viens de veoir un pastre en Medoc, de

(1) Afin qu'on puisse, par quelque interprétation, faire cadrer ce qui est arrivé avec ce qu'on avait conjecturé. Cic. *de Divinat.* l. 2, c. 31.

(a) La remarque est d'Aristote, qui, dans sa *Rhétorique*, l. 3, c. 12, nous dit qu'Epiménides n'exerçait point sa faculté divinatrice sur les choses à venir, mais sur celles qui étaient passées et inconnues. — C.

trente ans ou environ, qui n'a aulcune montre des parties genitales : il a trois trous par où il rend son eau incessamment; il est barbu, a desir, et recherche l'attouchement des femmes.

Ce que nous appellons monstres ne le sont pas à Dieu, qui veoid en l'immensité de son ouvrage l'infinité des formes qu'il y a comprinses : et est à croire que cette figure qui nous estonne se rapporte et tient à quelque aultre figure de mesme genre incogneu à l'homme. De sa toute sagesse il ne part rien que bon, et commun, et reglé : mais nous n'en voyons pas l'assortiement et la relation. *Quod crebrò videt, non miratur, etiamsi, cur fiat, nescit. Quod antè non vidit, id, si evenerit, ostentum esse censet* (1). Nous appellons contre nature, ce qui advient contre la coustume : rien n'est que selon elle, quel qu'il soit. Que cette raison universelle et naturelle chasse de nous l'erreur et l'estonnement que la nouvelleté nous apporte.

(1) Voit-on souvent une chose, on ne l'admire point, quoiqu'on en ignore la cause; mais si ce qu'on n'avait pas encore vu arrive, on le regarde comme un prodige. Cic. *de Divinat.* l. 2, c. 22.

CHAPITRE XXXI.

DE LA COLÈRE.

Sommaire. Il vaut mieux confier les enfants à la sagesse du gouvernement, qu'à leurs propres parents. Ceux-ci les châtient quelquefois au milieu des transports de la colère. Ils les accablent de coups, les estropient. Ce n'est plus correction, c'est vengeance. Et cependant la colère nous fait le plus souvent envisager les objets sous un aspect trompeur : les fautes qui nous irritent ne sont pas telles qu'elles nous paraissent. — Combien sont hideux les signes extérieurs de la colère. — Digression sur cette proposition, qu'il ne faut pas juger de la vérité ou de la fausseté de la croyance, des opinions des hommes, en tout genre, par leur conduite habituelle. — Modération de quelques grands hommes dans des accès de colère. — Nous cherchons toujours à trouver et faire trouver notre colère juste et raisonnable. — Les femmes, naturellement emportées, deviennent furieuses par la contradiction ; le silence et la froideur les calment, les désarment. — Pour cacher sa colère, il faut des efforts inouïs ; elle est moins terrible quand elle éclate librement. — Règles que suit Montaigne quand il punit ou fait punir ses domestiques ; il

feint quelquefois plus de courroux qu'il n'en a. — Il ne croit pas que la colère puisse jamais avoir de bons effets, quand il s'agirait même de forcer les autres à pratiquer la vertu. C'est une arme dangereuse; *elle nous tient, nous ne la tenons pas.*

Exemples : les institutions de Lacédémone et de Crète; Caïus Rabirius et César; — Eudamidas; Cléomènes; Cicéron et Brutus; Cicéron et Sénèque; les Éphores de Sparte; Plutarque et un de ses esclaves. — Archytas, de Tarente; Platon; le lacédémonien Charite et un ilote. Cneius Pison. — L'orateur Célius; Phocion. — Un militaire; Diogène et Démosthène. — Montaigne.

Plutarque est admirable par tout, mais principalement où il iuge des actions humaines. On peult veoir les belles choses qu'il dict, en la comparaison de Lycurgus et de Numa, sur le propos de la grande simplesse que ce nous est d'abandonner les enfants au gouvernement et à la charge de leurs peres. La plus part de nos polices, comme dict Aristote (*a*), laissent à chascun, à la maniere des cyclopes, la conduicte de leurs femmes et de leurs enfants, selon leur folle et indiscrete fantasie : et quasi les seules lacedemonienne et cretense (*b*) ont commis aux

(*a*) *Ethic. ad Nicom.* l. 10, c. 9; et *Odyss.* l. 9, v. 114 et 115. — C.

(*b*) *Les seules polices lacédémonienne et crétoise.* — E. J.

loix la discipline de l'enfance. Qui ne veoid qu'en un estat tout despend de cette education et nourriture? et cependant, sans aulcune discretion, on la laisse à la mercy des parents, tant fols et mesehants qu'ils soient. Entre aultres choses, combien de fois m'a il prins envie, passant par nos rues, de dresser une farce pour venger des garsonnets que ie voyois escorcher, assommer et meurtrir à quelque pere ou mere furieux et forcenez de cholere! Vous leur voyez sortir le feu et la rage des yeulx,

Rabie iecur incendente, feruntur
Præcipites; ut saxa iugis abrupta, quibus mons
Subtrahitur, clivoque lapsus pendente recedit, (1)

(et, selon Hippocrates, les plus dangereuses maladies sont celles qui desfigurent le visage,) à tout (*a*) une voix trenchante et esclatante, souvent contre qui ne faict que sortir de nourrice. Et puis les voylà estropiez, estourdis de coups; et nostre iustice qui n'en faict compte, comme si ces esboitfements et eslochements (*b*) n'es-

(1) Ils sont emportés par leur rage, comme un rocher qui, tout à coup perdant son point d'appui, fond et se précipite du haut de la montagne au sommet de laquelle il était suspendu. Juv. sat. 6, v. 647.

(*a*) *Avec une voix*, etc. — E. J.

(*b*) *Esboittement* et *eslochement*, termes synonymes qui signifient *dislocation*. On trouve *eslocher* dans Nicot, qui le fait venir d'*exlocare*; et dans Rabelais, *deslocher*. — C.

toient pas des membres de nostre chose publicque.

Gratum est, quòd patriæ civem populoque dedisti,
Si facis ut patriæ sit idoneus, utilis agris,
Utilis et bellorum et pacis rebus agendis. (1)

Il n'est passion qui esbranle tant la sincerité (a) des iugements, que la cholere. Aulcun ne feroit doubte de punir de mort le iuge qui, par cholere, auroit condamné son criminel; pourquoy est il hon plus permis, aux peres et aux pedantes (b), de fouetter les enfants et les chastier estants en cholere? ce n'est plus correction, c'est vengeance. Le chastiement tient lieu de medecine aux enfants; et souffririons nous un medecin qui feust animé et courroucé contre son patient.

Nous mesmes, pour bien faire, ne debvrions iamais mettre la main sur nos serviteurs, tandis que la cholere nous dure. Pendant que le pouls nous bat et que nous sentons de l'esmotion, remettons la partie: les choses nous sembleront à la verité aultres, quand nous serons r'accoy-

(1) La patrie te sait bon gré de lui avoir donné un nouveau citoyen, pourvu que tu le rendes propre à la servir, soit en labourant la terre, soit dans la magistrature, soit dans les camps. Juv. sat. 14, v. 70.

(a) *La netteté, la pureté des jugements.*

(b) *Aux pédants, aux maîtres d'école.* — C.

sez (*a*) et refroidis. C'est la passion qui commande lors, c'est la passion qui parle; ce n'est pas nous : au travers d'elle, les faultes nous apparoissent plus grandes, comme les corps au travers d'un brouillas. Celuy qui a faim use de viande; mais celuy qui veult user de chastiement n'en doibt avoir faim ny soif. Et puis, les chastiements qui se font avecques poids et discretion se receoivent bien mieulx et avecques plus de fruict de celuy qui les souffre : aultrement, il ne pense pas avoïr esté iustement condamné par un homme agité d'ire et de furie; et allegue, pour sa iustification, les mouvements extraordinaires de son maistre, l'inflammation de son visage, les serments inusitez, et cette sienne inquietude et precipation temeraire :

Ora tument irâ, nigrescunt sanguine venæ,
Lumina gorgoneo sæviùs igne micant. (1)

Suetone (*b*) recite que Caïus Rabirius, ayant

(*a*) *Rapaisés, revenus de notre emportement.* — *Riaccoyser* ne se trouve ni dans le dictionnaire de Nicot, ni dans celui de Cotgrave; mais *accoyser* est dans tous les deux, où il signifie *calmer, apaiser, adoucir*, etc. — C.

(1) Son visage est bouffi de colère, ses veines se gonflent et deviennent noires, ses yeux étincellent d'un feu plus ardent que celui des yeux de la Gorgone. Ovid. *de Arte amandi*, l. 3, v. 503.

(*b*) *In Jul. Cæsare*, § 12. — C.

esté condamné par Cesar, ce qui luy servit le plus envers le peuple, auquel il appella, pour luy faire gaigner sa cause, ce feut l'animosité et l'aspreté que Cesar avoit apporté en ce iugement.

Le dire est aultre chose que le faire : il fault considerer le presche à part, et le prescheur à part. Ceulx là se sont donné beau ieu en nostre temps, qui ont essayé de chocquer la verité de nostre Eglise par les vices de ses ministres; elle tire ses tesmoignages d'ailleurs : c'est une sotte façon d'argumenter, et qui reiecteroit toutes choses en confusion; un homme de bonnes mœurs peult avoir des opinions faulses; et un meschant peult prescher verité, voire celuy qui ne la croit pas. C'est sans doubte une belle harmonie, quand le faire et le dire vont ensemble : et ie ne veulx pas nier que le dire, lors que les actions suyvent, ne soit de plus d'auctorité et efficace; comme disoit Eudamidas (a), oyant un philosophe discourir de la guerre : « Ces propos sont beaux; mais celuy qui les tient n'en est pas croyable, car il n'a pas les aureilles accoustumees au son de la trompette : » et Cleomenes, oyant un rhetoricien haranguer de la vaillance, s'en print fort à rire; et, l'aultre s'en scandalisant, il luy dict : « I'en ferois de mesme si c'es-

(a) Plutarque, *Dits notables des Lacédém.* — C.

toit une arondelle (*a*) qui en parlast; mais si c'estoit une aigle, ie l'orrois volontiers. » I'apperceois, ce me semble, ez escripts des anciens, que celuy qui dict ce qu'il pense, l'assene bien plus vifvement que celuy qui se contrefaict. Oyez Cicero parler de l'amour de la liberté; oyez en parler Brutus; les escripts mesmes vous sonnent que cettuy cy estoit homme pour l'acheter au prix de la vie. Que Cicero, pere d'eloquence, traicte du mespris de la mort; que Seneque en traicte aussi : celuy là traisne languissant, et vous sentez qu'il vous veult resouldre de chose de quoy il n'est pas resolu; il ne vous donne point de cœur, car luy mesme n'en a point : l'aultre vous anime et enflamme. Ie ne veois iamais aucteur, mesmement de ceulx qui traicterit de la vertu et des actions, que ie ne recherche curieusement quel il á esté : car les ephores à Sparte (*b*), voyants un homme dissolu proposer au peuple un advis utile, luy commanderent de se taire, et prierent un homme de bien de s'en attribuer l'invention, et le proposer.

Les escripts de Plutarque, à les bien savourer, nous le descouvrent assez, et ie pense le cognoistre iusques dans l'ame; si vouldrois ie que nous eussions quelques memoires de sa vie. Et

(*a*) Plutarque, *Dits notables des Lacedém.* — C.
(*b*) Aulu-Gelle, l. 18, c. 3. — C.

nie suis iecté en ce discours à quartier, à propos du bon gré que ie sens à Aul. Gellius (*a*) de nous avoir laissé par escript ce conte de ses mœurs, qui revient à mon subiect de la cholere : Un sien esclave, mauvais homme et vicieux, mais qui avoit les aureilles aucunement abbruvees des leçons de philosophie, ayant esté, pour quelque sienne faulte, despouillé par le commandement de Plutarque, pendant qu'on le fouettoit, grondoit au commencement, « Que c'estoit sans raison, et qu'il n'avoit rien faict : » mais enfin, se mettant à crier, et iniurier à bon escient son maistre, lui reprochoit « qu'il n'estoit pas philosophe comme il s'en vantoit (*b*); qu'il luy avoit souvent ouï dire qu'il estoit laid de se courroucer, voire qu'il en avoit faict un livre; et ce que lors, tout plongé en la cholere, il le faisoit si cruellement battre, desmentoit entierement ses escripts. » A cela Plutarque, tout froidement et tout rassis; « Comment, dict « il, rustre, à quoy iuges tu que ie sois à cette « heure courroucé? mon visage, ma voix, ma « couleur, ma parole, te donne elle quelque « tesmoignage que ie sois esmeu? ie ne pense « avoir ny les yeulx effarouchez, ny le visage

(*a*) *Noct. attic.* l. 1, c. 26. — C.

(*b*) Cet esclave de Plutarque ne dit pas que son maître se vantait d'être philosophe, mais qu'il n'agissait pas en philosophe. *Noct. attic.* l. 1, c. 26. — C.

« troublé, ny un cry effroyable: rougis ie? es-
« cume ie? m'eschappe il de dire chose de quoy
« i'aye à me repentir? tressauls ie? fremis ie de
« courroux? car, pour te dire, ce sont là les
« les vrais signes de la cholere. » Et puis, se des-
tournant à celuy qui fouettoit : « Continuez, luy
dict il (*a*), tousiours vostre besongne, pendant
que cettuy cy et moy disputons. » Voylà son
conte.

Archytas Tarentinus, revenant d'une guerre où il avoit esté capitaine general, trouva tout plein de mauvais mesnage en sa maison, et ses terres en friche, par le mauvais gouvernement de son receveur; et l'ayant faict appeller : « Va, luy dict il (*b*), que, si ie n'estois en cholere, ie t'estrillerois bien! » Platon de mesme, s'estant eschauffé contre l'un de ses esclaves, donnà à Speusippus (*c*) charge de le chastier, s'excusant d'y mettre la main luy. mesme, sur ce qu'il estoit courroucé. Charillus, Lacedemonien, à un Elote qui se portoit trop insolemment et audacieusement envers luy, « Par les dieux, dict il (*d*), si ie n'estois courroucé, ie te ferois tout à cette heure mourir. »

C'est une passion qui se plaist en soy, et qui

(*a*) *Id. ibid.* — C.
(*b*) Cic. *Tusc. quæst.* l. c. 4, 36. — C.
(*c*) Senec. *de Ira*, l. 3, c. 12. — C.
(*d*) Plutarque, *Dits notables des Rois.* — C.

se flatte. Combien de fois, nous estants esbranlez sous une faulse cause, si on vient à nous presenter quelque bonne deffense ou excuse, nous despitons nous contre la verité mesme et l'innocence? I'ay retenu à ce propos un merveilleux exemple de l'antiquité: Piso, personnage par tout ailleurs de notable vertu (*a*), s'estant esmeu contre un sien soldat, de quoy revenant seul du fourrage, il ne luy sçavoit rendre compte où il avoit laissé un sien compaignon, teint pour averé qu'il l'avoit tué, et le condamna soubdain à la mort. Ainsi qu'il estoit au gibet, voycy arriver ce compaignon esgaré: toute l'armee en feit grand' feste, et aprez force caresses et accollades des deux compaignons, le bourreau meine l'un et l'aultre en la presence de Piso, s'attendant bien toute l'assistance que ce luy seroit à luy mesme un grand plaisir. Mais ce feut au rebours: car, par honte et despit, son ardeur, qui estoit encores en son effort, se redoubla, et, d'une subtilité (*b*) que sa passion luy fournit soubdain, il en feit trois coulpables, parce qu'il en avoit trouvé un in-

(*a*) « C'était, dit Sénèque, un homme exempt de plusieurs « vices, mais dur, et dans l'esprit duquel la sévérité passait « pour fermeté d'âme. » (*De Irâ*, l. 1, c. 16.) Montaigne nous fait ici un portrait de Pison beaucoup plus avantageux: je ne saurais dire pourquoi. — C.

(*b*) Plutarque, *Dits notables des Rois*. — C.

nocent, et les feit despescher touts trois; le premier soldat, parce qu'il y avoit arrest contre luy; le second qui s'estoit egaré, parce qu'il estoit cause de la mort de son compaignon; et le bourreau, pour n'avoir obeï au commandement qu'on luy avoit faict.

Ceulx qui ont à negocier avecques des femmes testues, peuvent avoir essayé à quelle rage on les iecte, quand on oppose à leur agitation le silence et la froideur, et qu'on desdaigne de nourrir leur courroux. L'orateur Celius estoit merveilleusement cholère de sa nature : A un qui souppoit en sa compaignie, homme de molle et doulce conversation, et qui, pour ne l'esmouvoir, prenoit party d'approuver tout ce qu'il disoit et d'y consentir : luy, ne pouvant souffrir son chagrin (*a*) se passer ainsi sans aliment : « Nie moy quelque chose, de par les dieux! dict il, afin que nous soyons deux. » Elles, de mesme, ne se courroucent qu'afin qu'on se contrecourrouce, à l'imitation des loix de l'amour. Phocion (*b*), à un homme qui luy troubloit son propos, en l'iniuriant asprement, n'y feit aultre chose que se taire, et luy donner tout loisir d'espuiser sa cholere : cela

(*a*) Senec. *de Ird*, l. 3, c. 8. — C.

(*b*) Plutarque, *Instr. pour ceux qui manient affaires d'estat*, c. 10. — C.

faict, sans aulcune mention de ce trouble, il recommencea son propos en l'endroict où il l'avoit laissé. Il n'est replique si picquante comme est un tel mespris.

Du plus cholere homme de France (et c'est tousiours imperfection; mais plus excusable à un homme militaire, car en cet exercice il y a certes des parties qui ne s'en peuvent passer), ie dis souvent que c'est le plus patient homme que ie cognoisse à brider sa cholere: elle l'agite de telle violence et fureur,

Magno veluti cùm flamma sonore
Virgea suggeritur costis undantis aheni,
Exsultantque æstu latices: furit intus aquæ vis
Fumidus atque altè spumis exuberat amnis;
Nec iam se capit unda; volat vapor ater ad auras; (1)

qu'il fault qu'il se contraigne cruellement pour la moderer. Et pour moy, ie ne sçache passion pour laquelle couvrir et soubtenir ie peusse faire un tel effort: ie ne vouldrois pas mettre la sagesse à si hault prix. Ie ne regarde pas tant ce qu'il faict, que combien il luy couste à ne faire pis. Un aultre se vantoit à moy du reglement et

(1) Ainsi, lorsque la flamme pétillante d'un bois sec s'allume à grand bruit sous un vase d'airain, l'eau, soulevée par la chaleur, s'élève et bouillonne avec furie, et franchit écumante les bords du vase; une noire vapeur s'élève dans les airs. Virg. *Énéide*, l. 7, v. 462.

doulceur de ses mœurs, qui sont à la verité singulieres : ie luy disois que c'estoit bien quelque chose, notamment à ceulx, comme luy, d'eminente qualité, sur lesquels chascun a les yeulx, de se presenter au monde tousiours bien temperez; mais que le principal estoit de prouveoir au dedans et à soy mesme, et que ce n'estoit pas à mon gré bien mesnager ses affaires, que de se ronger interieurement; ce que ie craignois qu'il feist, pour maintenir ce masque et cette reglee apparence par le dehors. On incorpore la cholere en la cachant; comme Diogenes dict à Demosthenes, lequel de peur d'estre apperceu en une taverne, se reculoit au dedans (*a*) : « Tant plus tu te recules arriere, tant plus tu y entres. » Ie conseille qu'on donne plustost une buffe (*b*) à la ioue de son valet, un peu hors de saison, que de gehenner sa fantasie pour representer cette sage contenance; et aimerois mieulx produire mes passions, que de les couver à mes despens : elles s'alanguissent en s'esventant et en s'exprimant; il vault mieulx que leur poincte agisse au dehors que de la plier contre nous. *Omnia vitia in aperto leviora sunt : et tunc perniciosissima, quùm; simulatâ sanitate, subsidunt.* (1)

(*a*) Diogène Laerce, *Vie de Diogène-le-Cynique*, liv. 6, segm. 34. — C.

(*b*) *Buffe* ou *soufflet* ; alapa. Nicot. — C.

(1) Les maladies de l'âme qui se manifestent, sont des plus

l'advertis ceulx qui ont loy de se pouvoir courroucer en ma famille : Premierement qu'ils mesnagent leur cholere, et ne l'espandent pas à tout prix, car cela en empesche l'effect et le poids : la criaillerie temeraire et ordinaire passe en usage, et faict que chascun la mesprise; celle que vous employez contre un serviteur pour son larrecin, ne se sent point, d'autant que c'est celle mesme qu'il vous a veu employer cent fois contre luy, pour avoir mal reinsé un verre, ou mal assis une escabelle : Secondement, qu'ils ne se courroucent point en l'air, et regardent que leur reprehension arrive à celuy de qui ils se plaignent; car ordinairement ils crient avant qu'il soit en leur presence, et durent à crier, un siecle apres qu'il est party : (*a*)

Et secum petulans amentia certat. (1)

ils s'en prennent à leur umbre, et poulsent cette tempeste en lieu où personne n'en est ny chastié ni interessé; sauf du tintamarre de leur voix, tel qui n'en peult mais. I'accuse pareillement aux querelles ceulx qui bravent et se mu-

légères : les plus dangereuses sont celles qui se cachent sous l'apparence de la santé. Senec. epist. 56.

(*a*) Coste croit que Montaigne lance ici, en passant, un trait contre sa femme. — E. J.

(1) L'insensé, ne se possédant pas, combat contre lui-même. Claudian. *in Eutrop.* l. 1, v. 237.

tinent sans partie (*a*) : il fault garder ces rodomontades où elles portent :

Mugitus veluti quùm prima in prælia taurus
Terrificos ciet, atque irasci in cornua tentat,
Arboris obnixus trunco, ventôsque lacessit
Ictibus, et sparsâ ad pugnam proludit arenâ. (1)

Quand ie me courrouce, c'est le plus vifvement, mais aussi le plus briefvement et secretement, que ie puis : ie me perds bien en vistesse et en violence; mais non pas en trouble, de sorte que i'aille iectant à l'abandon et sans choix toutes sortes de paroles iniurieuses, et que ie ne regarde d'asseoir pertinemment mes poinctes où i'estime qu'elles blecent le plus; car ie n'y employe communement que la langue. Mes valets en ont meilleur marché aux grandes occasions qu'aux petites : les petites me surprennent; et le malheur veult que depuis que vous estes dans le precipice, il n'importe qui vous ayt donné le branle, vous allez tou-

(*a*) *Sans partie adverse, sans antagoniste.* — E. J.

(1) Tel le taureau qui s'apprête au combat, en poussant d'horribles mugissements;

De ses dards tortueux il attaque des troncs;
Son front combat les vents, son pied frappe la plaine,
Et, sous ses bonds fougueux, il fait voler l'arène.
Énéide, l. 12, v. 103.

Ces trois vers sont de M. Delille.

siours iusques au fond; la cheute se presse, s'esmeut et se haste d'elle mesme. Aux grandes occasions, cela me paye (*a*) qu'elles sont si iustes, que chascun s'attend d'en veoir naistre une raisonnable cholere; ie me glorifie à tromper leur attente.: ie me bande et prepare contre celles cy, elles me mettent en cervelle, et menacent de m'emporter bien loing, si ie les suyvois; ayseement ie me garde d'y entrer, et suis assez fort, si ie l'attends, pour repoulser l'impulsion de cette passion, quelque violente cause qu'elle aye : mais si elle me preoccupe et saisit une fois, elle m'emporte, quelque vaine cause qui la meuve. Ie marchande ainsin avecques ceulx qui peuvent contester avecques moy : « Quand vous me sentirez esmeu le premier, laissez moy aller à tort ou à droict : i'en feray de mesme à mon tour. » La tempeste ne s'engendre que de la concurrence des choleres, qui se produisent volontiers l'une de l'aultre; et ne naissent pas en un poinct : donnons à chascune sa course, nous voylà tousiours en paix. Utile ordonnance, mais de difficile execution. Par fois m'advient il aussi de representer le courroucé, pour le reglement de ma maison, sans aulcune vraye esmotion. A mesure que l'aage me rend les humeurs plus aigres, i'estudie à m'y

(*a*) *Me satisfait, me dédommage.* — E. J.

opposer; et feray, si ie puis, que ie seray d'oresenavant d'autant moins chagrin et difficile que i'aurai plus d'excuse et d'inclination à l'estre, quoyque par cy devant ie l'aye esté entre ceulx qui le sont le moins.

Encores un mot pour clorre ce pas. Aristote dict que « la cholere sert par fois d'armes à la vertu et à la vaillance. » Cela est vraysemblable: toutesfois ceulx qui y contredisent (*a*), respondent plaisamment Que c'est un' arme de nouvel usage; car nous remuons les aultres armes, cette cy nous remue; nostre main ne la guide pas, c'est elle qui guide nostre main; elle nous tient, nous ne la tenons pas.

CHAPITRE XXXII.

DEFFENSE DE SENEQUE ET DE PLUTARQUE.

Sommaire. Combien est fausse la comparaison que l'on a faite du cardinal de Lorraine avec Sénèque. En vain l'on a voulu, d'après l'histoire de Dion, tracer un portrait injurieux de ce philosophe. Il en faut bien plutôt croire Tacite et quelques autres, qui en parlent d'une manière très-honorable. — Quant à Plutarque, il a été aussi accusé, par

(*a*) Senec. *de Ira*, l. 1, c. 16. — C.

Jean Bodin, d'ignorance et d'excessive crédulité. Examen de cette accusation, et réponses de Montaigne à tous les raisonnements sur lesquels s'appuyait le censeur de Plutarque.

Exemples : Sénèque et le cardinal de Lorraine; Dion l'historien et Tacite. — Jean Bodin. — Un enfant de Lacédémone ; Pyrrhus ; les jeunes Spartiates ; un Espagnol et Lucius Pison ; Epicharis ; de simples villageois du temps de Montaigne ; Agésilas ; grands hommes grecs et romains, comparés ensemble par Plutarque.

La familiarité que i'ay avecques ces personnages icy, et l'assistance qu'ils font à ma vieillesse, et à mon livre massonné purement de leurs despouilles, m'oblige à espouser leur honneur.

Quant à Seneque, parmy une milliasse de petits livrets, que ceulx de la religion pretendue reformee font courir, pour la deffense de leur cause, qui partent par fois de bonne main, et qu'il est grand dommage n'estre embesongnés à meilleur subiect, i'en ai veu aultresfois un qui pour alonger et remplir la similitude qu'il veult trouver du gouvernement de nostre pauvre feu roy Charles neufviesme avecques celuy de Neron, apparie feu monsieur le cardinal de Lorraine avecques Seneque ; leurs fortunes, d'avoir esté touts deux les premiers au gouver-

nement de leurs princes; et quant et quant leurs mœurs, leurs conditions et leurs desportements. En quoy, à mon opinion, il faict bien de l'honneur audict seigneur cardinal : car, encores que ie sois de ceulx qui estiment autant son esprit, son eloquence, son zele envers sa religion, le service de son roy, et sa bonne fortune d'estre nay en un siecle où il feut si nouveau et si rare, et quant et quant si necessaire pour le bien publicque, d'avoir un personnage ecclesiastique de telle noblesse et dignité, suffisant et capable de sa charge; si est ce qu'à confesser la verité, ie n'estime sa capacité de beaucoup prez telle, ny sa vertu si nette et entiere ny si ferme, que celle de Seneque.

Or, ce livre de quoy ie parle, pour venir à son but, faict une description de Seneque tres-iniurieuse, ayant emprunté ces reproches de Dion l'historien, duquel ie ne crois aulcunement le tesmoignage : car, oultre qu'il est inconstant, qui, aprez avoir appellé Seneque tressage tantost, et tantost ennemy mortel des vices de Neron, le faict ailleurs avaricieux, usurier, ambitieux, lasche, voluptueux et contrefaisant le philosophe à faulses enseignes, sa vertu paroist si vifve et vigoreuse en ses escripts, et la deffense y est si claire à aulcunes de ces imputations, comme de sa richesse et despense excessifve, que ie n'en croirois aul-

cun tesmoignage au contraire; et dadvantage, il est bien plus raisonnable de croire en telles choses les historiens romains, que les grecs et estrangiers : or, Tacitus et les aultres parlent treshonnorablement et de sa vie et de sa mort, et nous le peignent en toutes choses personnage tresexcellent et tresvertueux; et ie ne veulx alleguer aultre reproche contre le iugement de Dion, que cettuy cy qui est inevitable, c'est qu'il a le sentiment si malade aux affaires romaines, qu'il ose soubtenir la cause de Iulius Cæsar contre Pompeius, et d'Antonius contre Cicero.

Venons à Plutarque. Iean Bodin est un bon aucteur de nostre temps, et accompaigné de beaucoup plus de iugement que la tourbe des escrivailleurs de son siecle, et merite qu'on le iuge et considere : ie le treuve un peu hardy en ce passage de sa Methode de l'histoire, où il accuse Plutarque non seulement d'ignorance (surquoy ie l'eusse laissé dire, cela n'estant pas de mon gibier), mais aussi en ce que cet aucteur escript souvent « des choses incroyables et entierement fabuleuses : » ce sont ses mots. S'ils eust dict simplement, « les choses aultrement qu'elles ne sont, » ce n'estoit pas grande reprehension, car ce que nous n'avons pas veu, nous le prenons des mains d'aultruy et à credit : et ie veois qu'à escient il recite par fois diverse-

ment mesme histoire; comme le iugement des trois meilleurs capitaines qui eussent oncques esté, faict par Hannibal, il est aultrement en la vie de Flaminius, aultrement en celle de Pyrrhus. Mais, de le charger d'avoir prins pour argent comptant des choses incroyables et impossibles, c'est accuser de faulte de iugement le plus iudicieux aucteur du monde : et voicy son exemple : « comme, ce dict il, quand il recite (*a*) qu'un enfant de Lacedemone se laissa deschirer tout le ventre à un regnardeau, qu'il avoit desrobbé, et le tenoit chaché soubs sa robbe, iusques à mourir plustost que de descouvrir son larrecin. » Ie treuve en premier lieu cet exemple mal choisi; d'autant qu'il est bien malaysé de borner les efforts des facultez de l'ame, là où des forces corporelles nous avons plus de loy (*b*) de les limiter et cognoistre : et à cette cause, si c'eust esté à moy à faire, i'eusse plustost choisi un exemple de cette seconde sorte; et il y en a de moins croyables, comme entre aultres, ce qu'il recite de Pyrrhus (*c*), « que, tout blecé qu'il estoit, il donna si grand coup d'espee à un sien ennemy, armé de toutes pieces, qu'il le fendit du hault de la teste iusques

(*a*) *Vie de Lycurgue*, c. 14. — C.

(*b*) *Plus de moyen, de faculté, de liberté.* — E. J.

(*c*) *Vie de Pyrrhus*, c. 12.

au bas, si bien que le corps se partit en deux parts. » En son exemple, ie n'y treuve pas grand miracle, ny ne receois l'excuse dequoy il couvre Plutarque, d'avoir adiousté ce mot, « comme on dict, » pour nous advertir, et tenir en bride nostre creance; car si ce n'est aux choses receues par auctorité et reverence d'antiquité ou de religion, il n'eust voulu ny recevoir luy mesme, ny nous proposer à croire choses de soy incroyables; et que ce mot, « comme on dict, » il ne l'employe pas en ce lieu pour cet effect, il est aysé à veoir par ce que luy mesme nous raconte ailleurs (*a*), sur ce subiect de la patience des enfants lacedemoniens, des exemples advenus de son temps plus mal aysez à persuader : comme celuy que Cicero a tesmoigné aussi avant luy, « pour avoir (à ce qu'il dict (*b*)) esté sur les lieux, » que iusques à leur temps, il se trouvoit des enfants, en cette preuve de patience à quoy on les essayoit devant l'autel de Diane, qui souffroient d'y estre fouettez iusques à ce que le sang leur couloit par tout, non seulement sans s'escrier, mais encores sans gemir, et aulcuns iusques à y laisser volontairement la vie : et ce que Plutarque aussi re-

(*a*) Immédiatement après l'exemple de l'enfant qui se laissa déchirer le ventre par un renard.

(*b*) *Tusc. quæst.* l. 2, c. 14, et l. 5, c. 27. — C.

cite, avecques cent aultres tesmoings (*a*), qu'au sacrifice, un charbon ardent s'estant coulé dans la manche d'un enfant lacedemonien, ainsi qu'il encensoit, il se laissa brusler tout le bras, iusques à ce que la senteur de la chair cuicte en veint aux assistants. Il n'estoit rien, selon leur coustume, où il leur allast plus de la reputation, ny de quoy ils eussent à souffrir plus de blasme et de honte, que d'estre surprins en larrecin. Ie suis si imbu de la grandeur de ces hommes là, que non seulement il ne me semble point, comme à Bodin, que son conte (*b*) soit incroyable, mais ie ne le treuve pas seulement rare et estrange. L'histoire spartaine est pleine de mille plus aspres exemples et plus rares : elle est, à ce prix, toute miracle. Marcellinus recite (*c*), sur ce propos du larrecin, que de son temps il ne s'estoit encores peu trouver aulcune sorte de torment qui peust forcer les Ægyptiens, surprins en ce mesfaict qui estoit fort en usage entre eulx, à dire simplement leur nom.

Un païsan espaignol, estant mis à la gehenne, sur les complices de l'homicide du preteur Lucius Piso (*d*), crioit au milieu des torments « Que ses amis ne bougeassent, et l'assistassent

(*a*) Valère-Maxime, l. 3, c. 3, in externis. § 1. — C.
(*b*) *Le conte de Plutarque.* — E. J.
(*c*) L. 22, c. 16, sub finem. — C.
(*d*) Tacite, *Annal.* l. 4, c. 45. — C.

en toute seureté ; et qu'il n'estoit pas en la douleur de luy arracher un mot de confession : » et n'en eut on aultre chose pour le premier iour. Le lendemain, ainsi qu'on le ramenoit pour recommencer son torment, s'esbranslant vigoreusement entre les mains de ses gardes, il alla froisser sa teste contre une paroy (*a*), et s'y tua.

Epicharis (*b*), ayant saoulé et lassé la cruauté des satellites de Neron, et soubtenu leur feu, leurs battures, leurs engins, sans aulcune voix de revelation de sa coniuration, tout un iour; rapportee à la gehenne le landemein, les membres touts brisez, passa un lacet de sa robbe dans l'un des bras de sa chaize, à tout un nœud coulant, et y fourrant sa teste, s'estrangla du poids de son corps. Ayant le courage d'ainsi mourir, et se desrobber aux premiers torments, semble elle pas à escient avoir presté sa vie à cette espreuve de sa patience du iour precedent, pour se mocquer de ce tyran, et encourager d'aultres à semblable entreprinse contre luy? Et qui s'enquerra à nos argoulets (*c*) des experiences qu'ils ont eues en ces guerres civiles, il se trouvera des effects de patience, d'obstination et d'opiniastreté parmy nos miserables

(*a*) Contre un mur. — Paroy, du latin *paries*.
(*b*) Tacite, *Annal.* l. 15, c. 57. — C.
(*c*) *Simples soldats.* — C.

siecles, et en cette tourbe molle et effemincc encores plus que l'ægyptienne, dignes d'estre comparez à ceulx que nous venons de reciter de la vertu spartaine.

Ie sçais qu'il s'est trouvé de simples païsans s'estre laissez griller la plante des pieds, ecrazer le bout des doigts avec le chien d'une pistole (*a*), poulser les yeulx sanglants hors de la teste, à force d'avoir le front serré d'une grosse chorde, avant que de s'estre seulement voulu mettre à rençon. I'en ay veu un, laissé pour mort, tout nud dans un fossé, ayant le col tout meurtry et enflé d'un licol qui y pendoit encores, avecques lequel on l'avoit tirassé toute la nuict à la queue d'un cheval, le corps percé en cent lieux à coups de dague qu'on luy avoit donnez, non pas pour le tuer, mais pour luy faire de la douleur et de la crainte; qui avoit souffert tout cela, et iusques à y avoir perdu parole et sentiment, resolu, à ce qu'il me dict, de mourir plustost de mille morts, (comme de vray, quant à sa souffrance, il en avoit passé une toute entiere), avant que rien promettre; et si estoit un des plus riches laboureurs de toute la contree. Combien en a lon veu se laisser patiemment brusler et rostir pour des opinions empruntees d'aultruy, ignorées et incog-

(*a*) *Avec le chien d'un pistolet.* — C.

neues? I'ay cogneu cent et cent femmes, car ils disent que les testes de Gascoigne ont quelque prerogative en cela, que vous eussiez plustost faict mordre dans le fer chauld que de leur faire desmordre une opinion qu'elles eussent conceue en cholere; elles s'exasperent à l'encontre des coups et de la contraincte : et celuy qui forgea le conte de la femme qui, pour aulcune correction de menaces et de bastonnades, ne cessoit d'appeller son mary *Pouilleux*, et qui, precipitee dans l'eau, haulsoit encores, en s'estouffant, les mains, et faisoit, au dessus de sa teste, signe de tuer des pouils, forgea un conte duquel en verité touts les iours on veoid l'image expresse, en l'opiniastreté des femmes. Et est l'opiniastreté sœur de la constance, au moins en vigueur et fermeté. Il ne faut pas iuger ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, selon ce qui est croyable et incroyable à nostre sens, comme i'ay dict ailleurs; et est une grande faulte, et en laquelle toutesfois la plus part des hommes tumbent, ce que ie ne dis pas pour Bodin, de faire difficulté de croire d'aultruy ce qu'eulx ne sçauroient faire ou ne vouldroient. Il semble à chascun que la maistresse forme de l'humaine nature est en luy; selon elle, il fault regler toutes les aultres : les allures qui ne se rapportent aux siennes sont feinctes et faulses. Quelle bestiale stupidité! Luy propose lon quelque chose

des actions ou facultez d'un aultre? la premiere chose qu'il appelle à la consultation de son iugement, c'est son exemple : selon qu'il en va chez luy, selon cela va l'ordre du monde. O l'asnerie dangereuse et insupportable! Moy, ie considere aulcuns hommes fort loing au dessus de moy, notamment entre les anciens; et, encores que ie recognoisse clairement mon impuissance à les suyvre de mes pas, ie ne laisse pas de les suyvre à veue, et iuger les ressorts qui les haulsent ainsi, desquels i'apperceois aulcunement en moy les semences : comme ie foys aussi de l'extreme bassesse des esprits, qui ne m'estonne et que ie ne mescrois non plus. Ie veois bien le tour que celles là se donnent pour se montrer, et admire leur grandeur : et ces eslancements que ie treuve tresbeaux, ie les embrasse; et si mes forces n'y vont, au moins mon iugement s'y applique tresvolontiers.

L'aultre exemple qu'il (*a*) allegue « des choses incroyables et entierement fabuleuses » dictes par Plutarque (*b*); c'est « qu'Agesilaus feut mulcté (*c*) par les ephores pour avoir attiré à soy seul le cœur et la volonté de ses citoyens. » Ie ne sçais quelle marque de faulseté il y treuve :

(*a*) Bodin.

(*b*) *Vie d'Agésilaüs*, c. 1. — C.

(*c*) *Mis à l'amende.* On trouve *mulcté* dans le Dictionnaire de Cotgrave. — C.

mais tant y a, que Plutarque parle là des choses qui luy debvoient estre beaucoup mieulx cogneues qu'à nous; et n'estoit pas nouveau en Grece de veoir les hommes punis et exilez pour cela seul d'agreer trop à leurs concitoyens, tesmoings l'ostracisme (*a*) et le petalisme. (*b*)

Il y a encores en ce mesme lieu un' aultre accusation qui me picque pour Plutarque, où il dict qu'il a bien assorty de bonne foy les Romains aux Romains, et les Grecs entre eulx; mais non les Romains aux Grecs, tesmoings, dict il, Demosthenes et Cicero, Caton et Aristides, Sylla et Lysander, Marcellus et Pelopidas, Pompeius et Agesilaus : estimant qu'il a favorisé les Grecs, de leur avoir donné des compaignons si dispareils. C'est iustement attaquer ce que Plutarque a de plus excellent et louable; car en ses comparaisons (qui est là piece plus admirable de ses œuvres, et en laquelle, à mon advis, il s'est autant pleu), la fidelité et sincerité de ses iugements eguale leur profondeur et leur poids : c'est un philosophe qui nous apprend la vertu. Veoyons si nous le pourrons garantir de ce reproche de prevarication et faulseté. Ce que ie puis penser avoir donné occasion

(*a*) L'*ostracisme* était à Athènes une sentence de bannissement politique pour dix ans. — E. J.

(*b*) Le *pétalisme* était, à Syracuse, ce que l'*ostracisme* était à Athène., à la réserve qu'il ne durait que cinq ans. — E. J.

à ce iugement, c'est ce grand et esclatant lustre des noms romains que nous avons en la teste; il ne nous semble point que Demosthenes puisse egualer la gloire d'un consul, proconsul et preteur de cette grande republicque : mais, qui considerera la verité de la chose, et les hommes par eulx mesmes, à quoy Plutarque a plus visé, et à balancer leurs mœurs, leurs naturels, leur suffisance que leur fortune, ie pense, au rebours de Bodin, que Ciceron et le vieux Caton en doibvent de reste à leurs compaignons. Pour son desseing, i'eusse plustost choisi l'exemple du ieune Caton comparé à Phocion; car en ce pair, il se trouveroit une plus vraysemblable disparité à l'advantage du Romain. Quant à Marcellus, Sylla, et Pompeius, ie veois bien que leurs exploicts de guerre sont plus enflez, glorieux et pompeux que ceulx des Grecs que Plutarque leur apparie : mais les actions les plus belles et vertueuses, non plus en la guerre qu'ailleurs, ne sont pas tousiours les plus fameuses; ie veois souvent des noms de capitaines estouffez sous la splendeur d'aultres noms de moins de merite; tesmoings Labienus, Ventidius, Telesinus et plusieurs aultres : et à le prendre par là, si i'avois à me plaindre pour les Grecs, pourrois ie pas dire que beaucoup moins est Camillus comparable à Themistocles, les Gracches à Agis et Cleomenes, Numa à

Lycurgus? Mais c'est folie de vouloir iuger, d'un traict, les choses à tant de visages. Quand Plutarque les compare, il ne les eguale pas pourtant : qui plus disertement et consciencieusement pourroit remarquer leurs differences? Vient il à parangonner (*a*) les victoires, les exploicts d'armes, la puissance des armees conduictes par Pompeius, et ses triumphes, avecques ceulx d'Agesilaus (*b*)? « ie ne crois pas, dict il, que Xenophon mesme, s'il estoit vivant, encores qu'on luy ayt concedé d'escrire tout ce qu'il a voulu à l'advantage d'Agesilaus, osast les mettre en comparaison. » Parle il de conferer Lysander à Sylla (*c*)? « il n'y a, dict il, point de comparaison, ny en nombre de victoires, ny en hazard de battailles; car Lysander ne gaigna seulement que deux battailles navales, etc. » Cela, ce n'est rien desrobber aux Romains : pour les avoir simplement presentez aux Grecs, il ne leur peult avoir faict iniure, quelque disparité qui y puisse estre; et Plutarque ne les contrepoise pas entiers; il n'y a en gros aulcune preference; il apparie les pieces et les circonstances, l'une aprez l'aultre, et les iuge separeement. Parquoy, si on le vouloit con-

(*a*) *Comparer.* — É. J.

(*b*) Dans la *Comparaison de Pompée avec Agésilas.* — C.

(*c*) Dans la *Comparaison de Sylla avec Lysander.* — C.

vaincre de faveur; il falloit en esplucher quelque iugement particulier; ou dire, en general, qu'il auroit failly d'assortir tel Grec à tel Romain, d'autant qu'il y en auroit d'aultres plus correspondants pour les apparier (a), et se rapportants mieulx.

CHAPITRE XXXIII.

L'HISTOIRE DE SPURINA.

Sommaire. Nous apprendre l'art de commander à nos passions, c'est le principal but de la philosophie. Mais il est des passions d'une violence extrême. Les appétits amoureux ne sont-ils pas, par exemple, les plus violents de tous, *parce qu'ils tiennent au corps et à l'âme?* De combien de moyens on s'est servi pour les amortir! Les mutilations, les haires, les réfrigérents de toute espèce. — Dans quelques âmes, l'ambition est plus indomptable que l'amour. Jules César était, comme il est prouvé par l'histoire, d'une excessive incontinence; et cependant il savait, lorsqu'il s'agissait de grands intérêts, réprimer la fougue de ses passions. — D'autres ont fait céder, au contraire, l'ambition à l'amour. — Supériorité de César, qui ne sacrifie pas à ses plaisirs une heure seulement, lorsque les

(a) *Les appareiller, les comparer.* — E. J.

affaires exigent tout son temps. C'était à la fois l'homme le plus éloquent et le plus actif de son temps. Il était aussi très-sobre. — Sa douceur et sa clémence ont paru douteuses; mille exemples prouvent qu'il avait ces qualités. Mais rien ne peut l'absoudre, aux yeux de Montaigne, d'avoir renversé la république la plus florissante qui ait jamais existé. — Dans la plupart des autres hommes, même les plus recommandables, cette passion de l'amour est si violente, que, pour ne pas abandonner la route de leurs devoirs, ils se sont condamnés aux plus durs sacrifices; témoin ce jeune Toscan, nommé Spurina (*a*), qui était extrêmement beau, et qui se taillada tout le visage pour se soustraire aux passions qu'il inspirait. Montaigne ne saurait approuver une telle action. Il valait mieux combattre et triompher. « C'est mourir, « dit-il, pour s'épargner la peine de bien vivre. »

Exemples : un prince français; Xénocrates. — Jules César; Mahomet II. — Ladislas, roi de Naples; Marc-Antoine. — Les capitaines de Pompée; Caïus Memmius; Caïus Calvus; Catulle; Caïus Oppius. — Spurina; Diogène.

La philosophie ne pense pas avoir mal employé ses moyens, quand elle a rendu à la rai-

(*a*) Ce n'est que trois paragraphes avant la fin, que Montaigne s'occupe de ce *Spurina*, dont l'*histoire*, d'après l'intitulé du chapitre, paraissait devoir être son principal sujet. — A. D.

son la souveraine maistrise de nostre ame, et l'auctorité de tenir en bride nos appetits; entre lesquels, ceulx qui iugent qu'il n'en y a point de plus violents que ceulx que l'amour engendre, ont cela, pour leur opinion, qu'ils tiennent au corps et à l'ame, et que tout l'homme en est possedé, en maniere que la santé mesme en despend, et est la medecine par fois contrainicte de leur servir de maquerelle : mais, au contraire, on pourroit aussi dire que le meslange du corps y apporte du rabais et de l'affoiblissement, car tels desirs sont subiects à satieté, et capables de remedes materiels. Plusieurs, ayant voulu delivrer leurs ames des alarmes continuelles que leur donnoit cet appetit, se sont servis d'incision et destrenchement des parties esmeues et alterees : d'aultres en ont du tout abattu la force et l'ardeur par frequente application de choses froides, comme de neige et de vinaigre; les haires de nos ayeulx estoient de cet usage; c'est une matiere tissue de poil de cheval, de quoy les uns d'entr'eulx faisoient des chemises, et d'aultres des ceinctures à gehenner leurs reins. Un prince me disoit, il n'y a pas long temps, que, pendant sa ieunesse, un iour de feste solenne, en la court du roy François premier où tout le monde estoit paré, il luy print envie de se vestir de la haire, qui est encores chez luy, de monsieur son pere;

mais, quelque devotion qu'il eust, qu'il ne sceut avoir la patience d'attendre la nuict pour se despouiller, et en feut long temps malade; adioustant qu'il ne pensoit pas qu'il y eust chaleur de ieunesse si aspre, que l'usage de cette recepte ne peust amortir : toutesfois à l'adventure ne les a il pas essayees les plus cuisantes; car l'experience nous faict veoir qu'une telle esmotion se maintient bien souvent soubs des habits rudes et marmiteux, et que les haires ne rendent pas tousiours heres (*a*) ceulx qui les portent.

Xenocrates (*b*) y proceda plus rigoureusement; car ses disciples, pour essayer sa continence, luy ayant fourré dans son lict Laïs, cette belle et fameuse courtisane, toute nue, sauf les armes de sa beauté et des folastres appasts, ses philtres; sentant qu'en despit de ses discours et de ses regles, le corps revesche commenceoit à se mutiner, il se feit brusler les membres qui avoient presté l'aureille à cette rebellion. Au lieu que les passions qui sont toutes en l'ame, comme l'ambition, l'avarice et aultres, donnent bien plus à faire à la raison;

(*a*) Montaigne joue ici sur le mot *haire*, cilice, chemise de crin ou *poil de cheval*; et sur le mot *here*, pauvre *hère*, homme faible, sans vigueur, sans bien, sans mérite, sans crédit. — E. J.

(*b*) Diog. Laerce, *Vie de Xénocrate*, l. 4, segme 7. — C.

car elle n'y peult estre secourue que de ses propres moyens; ny ne sont ces appetits là capables de satieté, voire ils s'aiguisent et augmentent par la iouïssance..

Le seul exemple de Iulius Cæsar peut suffire à nous montrer la disparité de ces appetits; car iamais homme ne feut plus addonné aux plaisirs amoureux. Le soing curieux qu'il avoit de sa personne (*a*) en est un tesmoignage iusques à se servir à cela des moyens les plus lasciſs qui feussent lors en usage, comme de se faire pinceter tout le corps, et farder de parfums d'une extreme curiosité : et de soy il estoit beau personnage (*b*) blanc, de belle et alaigre taille, le visage plein, les yeulx bruns et vifs, s'il en fault croire Suetone, car les statues qui se veoient de luy à Rome, ne rapportent pas bien partout à cette peincture. Oultre ses femmes, qu'il changea quatre fois, sans compter les amours de son enfance avecques le roy de Bithynie Nicomede, il eut le pucelage de cette tant renommee royne d'Ægypte, Cleopatra, tesmoing le petit Cesarion (*c*) qui en nasquit : il feit aussi l'amour à Eunoe (*d*), royne de Mauritanie; et à Rome, à

(*a*) Suétone, *Vie de J. César*, § 45. — C.
(*b*) *Id. ibid.*
(*c*) Plutarque, *Vie de César*, c. 13. — C.
(*d*) Suéton. *in Jul. Cæsare*, § 2. — C.

Posthumia (*a*), femme de Servius Sulpitius; à Lollia, de Gabinius; à Tertulla, de Crassus; et à Mutia mesme, celle du grand Pompeius; qui feut la cause, disent les historiens romains, pourquoy son mary la repudia; ce que Plutarque confesse avoir ignoré; et les Curions pere et fils reprocherent depuis à Pompeius, quand il espousa la fille de Cæsar (*b*), qu'il se faisoit gendre d'un homme qu'il l'avoit fait cocu, et que luy mesme avoit accoustumé d'appeller Ægysthus : il entreteint, oultre tout ce nombre, Servilia (*c*), sœur de Caton et mere de Marcus Brutus, dont chascun tient que proceda cette grande affection qu'il portoit à Brutus, parce qu'il estoit nay en temps auquel il y avoit apparence qu'il feust yssu de luy. Ainsi i'ay raison, ce me semble, de le prendre pour homme extremement addonné à cette desbauche, et de complexion tresamoureuse (*d*) : mais l'aultre passion de l'ambition, dequoy il estoit aussi infiniment blecé, venant, à combattre celle là, elle luy feit incontinent perdre la place.

Me ressouvenant, sur ce propos, de Mehe-

(*a*) Suéton. *in Jul. Cæsare*, §. 50. — C.

(*b*) *Id. ibid.*

(*c*) *Id. ibid.*

(*d*) Lorsqu'il entra en triomphe dans Rome, le peuple criait : *Bluriti, cavete uxores, ecce virum calvum.* — E. J.

med, celuy qui subiugua Constantinople, et apporta la finale extermination du nom grec, ie ne sçache point où ces deux passions se trouvent plus egalement balancees; pareillement indefatigable ruffien (*a*) et soldat : mais, quand en sa vie elles se presentent en concurrence l'une de l'aultre, l'ardeur querelleuse gourmande tousiours l'amoureuse ardeur; et cette cy, encores que ce feust hors sa naturelle saison, ne regaigna pleinement l'auctorité souveraine, que quand il se trouva en grande vieillesse, incapable de plus soubtenir le faix des guerres. Ce qu'on recite pour un exemple contraire de Ladislaus, roy de Naples, est remarquable; que, bon capitaine, courageux et ambitieux, il se proposoit pour fin principale de son ambition, l'execution de sa volonté et iouïssance de quelque rare beauté. Sa mort feut de mesme (*b*) : ayant rengé, par un siege bien poursuyvi, la ville de Florence si à destroict (*c*), que les habitants estoient aprez à composer de sa victoire;

(*a*) *Ruffien* signifie proprement la même chose que *leno* en latin : mais Montaigne lui donne le sens de vigoureux et robuste athlète dans les combats de l'amour. — A. D.

(*b*) Pandolphe Collenutius rapporte ce fait comme un bruit commun, *Hist. Neap.* l. 5, p. 246, 247, ed. Basil. 1572; mais il remarque expressément qu'il passait pour faux dans l'esprit de bien des gens. — C.

(*c*) C'est-à-dire, *ayant mis, par un siége rigoureux, la ville de Florence si à détresse, en telle détresse*, etc. — E. J.

il la leur quita, pourveu qu'ils luy livrassent une fille de leur ville, de quoy il avoit ouï parler, de beauté excellente : force feut de la luy accorder, et garantir la publicque ruyne par une iniure privee. Elle estoit fille d'un medecin fameux de son temps, lequel se trouvant engagé en si vilaine necessité, se resolut à une haulte entreprinse. Comme chascun paroit sa fille et l'attournoit d'ornements et ioyaux, qui la peussent rendre agreable à ce nouvel amant, luy aussi luy donna un mouchoir exquis en senteur et en ouvrage, duquel elle eust à se servir en leurs premieres approches : meuble qu'elles n'y oublient gueres, en ces quartiers là. Ce mouchoir, empoisonné selon la capacité de son art, venant à se frotter à ces chairs esmeues et pores ouverts, inspira son venin si promptement, qu'ayant soubdain changé leur sueur chaulde en froide, ils expirerent entre les bras l'un de l'aultre.

Ie m'en revoys à Cesar. Ses plaisirs ne luy feirent iamais desrobber une seule minute d'heure, ny destourner un pas, des occasions qui se presentoient pour son aggrandissement : cette passion regenta en luy si souverainement toutes les aultres, et posseda son ame d'une auctorité si pleine, qu'elle l'emporta où elle voulut. Certes, i'en suis despit, quand ie considere, au demourant, la grandeur de ce per-

sonnage et les merveilleuses parties qui estoient en luy; tant de suffisance en toute sorte de sçavoir, qu'il n'y a quasi science en quoy il n'ayt escript : il estoit tel orateur, que plusieurs ont preferé son eloquence à celle de Cicero; et luy mesme, à mon advis, n'estimoit lui debvoir gueres en cette partie, et ses deux Anticatons feurent principalement escripts pour contrebalancer le bien dire que Cicero avoit employé en son Caton. Au demourant, feut il iamais ame si vigilante, si actifve et si patiente de labeur, que la sienne? et, sans doubte, encores estoit elle embellie de plusieurs rares semences de vertu, ie dis vifves, naturelles, et non contrefaictes : il estoit singulierement sobre, et si peu delicat en son manger, qu'Oppius (*a*) recite qu'un iour luy ayant esté presenté à table, en quelque saulse, de l'huile medicinee, au lieu d'huile simple, il en mangea largement, pour ne faire faire honte à son hoste : une aultrefois, il feit fouetter son boulenger (*b*), pour luy avoir servi d'aultre pain que celuy du commun (*c*). Caton (*d*) mesme avoit accoustumé de dire de luy que c'estoit le premier homme sobre

(*a*) Suétone, *Vie de César*, §. 53. — C.

(*b*) On sait que, chez les Romains, tous les artisans étaient des esclaves. — E. J.

(*c*) Suétone, *Vie de César*, §. 48. — C.

(*d*) *Id. ibid.* §. 53. — C.

qui se feust acheminé à la ruyne de son païs. Et quant à ce que ce mesme Caton l'appella un iour yvrongne, cela adveint en cette façon : Estants touts deux au senat, où il se parloit du faict de la coniuration de Catilina, de laquelle Cesar estoit souspeçonné, on luy veint apporter de dehors un brevet (*a*), à cachetes : Caton, estimant que ce feust quelque chose de quoy les coniurez l'advertissent, le somma de le luy donner ; ce que Cesar feut contrainct (*b*) de faire, pour eviter un plus grand souspeçon : c'estoit, de fortune, une lettre amoureuse que Servilia, sœur de Caton, luy escrivoit. Caton l'ayant leue, la luy reiecta, en luy disant : « Tien, yvrongne ; » Cela, dis ie, feut plustost un mot de desdaing et de cholere, qu'un exprez reproche de ce vice ; comme souvent nous iniurions ceulx qui nous faschent, des premieres iniures qui nous viennent à la bouche, quoyqu'elles ne soyent nullement deues à ceulx à qui nous les attachons : ioinct que ce vice que Caton luy reproche est merveilleusement voisin de celuy auquel il avoit surprins Cesar ; car Venus et Bacchus se conviennent volontiers, à ce que dict le proverbe : mais chez moy Venus est bien plus alaigre, accompaignee de la sobrieté.

(*a*) *Un billet doux, une lettre.* — E. J.

(*b*) PLUTARQUE, *Vie de Caton d'Utique*, c. 7. — C.

Les exemples de sa doulceur et de sa clemence envers ceulx qui l'avoient offensé sont infinis ; ie dis oultre ceulx qu'il donna pendant le temps que la guerre civile estoit encores en son progrez, desquels il faict luy mesme assez sentir, par ses escripts, qu'il se servoit pour amadouer ses ennemis, et leur faire moins craindre sa future domination et sa victoire. Mais si fault il dire que ces exemples là, s'ils ne sont suffisants à nous tesmoigner sa naïfve doulceur, ils nous montrent au moins une merveilleuse confiance et grandeur de courage en ce personnage : Il luy est advenu souvent de renvoyer des armees toutes entieres à son ennemy, aprez les avoir vaincues, sans daigner seulement les obliger par serment, sinon de le favoriser, au moins de se contenir sans luy faire la guerre : Il a prins trois et quatre fois tels capitaines de Pompeius, et autant de fois remis en liberté : Pompeius declaroit ses ennemis touts ceulx qui ne l'accompaignoient à la guerre ; et luy, feit proclamer (*a*) qu'il tenoit pour amis touts ceulx qui ne bougeoient, et qui ne s'armoient effectuellement contre luy : A ceulx de ses capitaines qui se desrobboient de luy, pour aller prendre aultre condition, il renvoyoit encores les armes, chevaulx et equipages : Les

(*a*) Suétone, *Vie de César*, §. 75. — C.

villes qu'il avoit prinses par force, il les laissoit en liberté de suyvre tel party qu'il leur plairoit, ne leur donnant aultre garnison que la memoire de sa doulceur et clemence : Il deffendit, le iour de sa grande battaille de Pharsale (*a*), qu'on ne meist qu'à toute extremité la main sur les citoyens romains. Voylà des traicts bien hazardeux, selon mon iugement : et n'est pas merveilles si, aux guerres civiles que nous sentons, ceulx qui combattent, comme luy, l'estat ancien de leur païs n'en imitent l'exemple; ce sont moyens extraordinaires, et qu'il n'appartient qu'à la fortune de Cesar, et à son admirable pourvoyance, de heureusement conduire. Quand ie considere la grandeur incomparable de cette ame, i'excuse la victoire de ne s'estre peu despestrer de luy, voire en cette tresiniuste et tresinique cause. Pour revenir à sa clemence, nous en avons plusieurs naïfs exemples au temps de sa domination, lors que, toutes choses estant reduictes en sa main, il n'avoit plus à se feindre : Caius Memmius avoit escript contre luy des oraisons trespoignantes, ausquelles il avoit bien aigrement respondu; si ne laissa il bien tost aprez d'ayder à le faire consul (*b*). Caius Calvus, qui avoit faict plu-

(*a*) Suétone, *Vie de César*, §. 75. — C.
(*b*) Suétone, §. 73. — C.

sieurs epigrammes iniurieux contre luy, ayant employé de ses amis pour le reconcilier, Cesar se convia luy mesme (*a*) à luy escrire le premier; et nostre bon Catulle, qui l'avoit testonné (*b*) si rudement sous le nom de Mamurra, s'en estant venu excuser à luy, il le feit ce iour mesme souper à sa table : Ayant esté adverty d'aulcuns qui parloient mal de luy ; il n'en feit aultre chose que declarer, en une sienne harangue publicque, qu'il en estoit adverty (*c*). Il craignoit encores moins ses ennemis, qu'il ne les haïssoit : aulcunes coniurations et assemblees qu'on faisoit contre sa vie luy ayant esté descouvertes, il se contenta (*d*) de publier, par edit, qu'elles luy estoient cogneues, sans aultrement en poursuyvre les aucteurs. Quant au respect qu'il avoit à ses amis, Caius Oppius (*e*) voyageant avecques luy, et se trouvant mal, il luy quitta (*f*) un seul logis qu'il y avoit, et coucha toute la nuict sur la dure et au descouvert. Quant à sa iustice, il feit mourir un sien serviteur (*g*) qu'il aimoit singulierement, pour

(*a*) Suétone, *Vie de César*, §. 73. — C.
(*b*) *Piqué*. — E. J.
(*c*) Suétone, *Vie de César*, §. 75. — C.
(*d*) *Id. ibid.*
(*e*) *Ibid.* §. 72. — C.
(*f*) *Laissa, abandonna*. — E. J.
(*g*) Suétone, §. 48. — C.

avoir couché avecques la femme d'un chevalier romain, quoyque personne ne s'en plaignist. Iamais homme n'apporta, ny plus de moderation en sa victoire, ny plus de resolution en la fortune contraire.

Mais toutes ces belles inclinations feurent alterees et estouffees par cette furieuse passion ambitieuse à laquelle il se laissa si fort emporter, qu'on peult ayseement maintenir qu'elle tenoit le timon et le gouvernail de toutes ses actions : d'un homme liberal, elle en rendit un voleur publicque pour fournir à cette profusion et largesse, et luy feit dire ce vilain et tresiniuste mot, que si les plus meschants et perdus hommes du monde luy avoient esté fideles au service de son aggrandissement, il les cheriroit et advanceroit de son pouvoir, aussi bien que les plus gents de bien : (*a*) l'enyvra d'une vanité si extreme, qu'il osoit se vanter, en presence de ses concitoyens, « d'avoir rendu cette grande republicque romaine un nom sans forme et sans corps » (*b*); et dire (*c*) « que ses responses devoient meshuy (*d*) servir de loix; »

(*a*) *Elle* (cette furieuse passion ambitieuse) *l'enivra.*

(*b*) *Nihil esse rempublicam appellationem modò, sine corpore ac specie.* Suéton. §. 77. — C.

(*c*) *Debere homines pro legibus habere quæ dicat.* Suéton. §. 77. — C.

(*d*) *Désormais, dorénavant.* — E. J.

et recevoir assis le corps du senat venant vers luy; et souffrir qu'on l'adorast et qu'on luy feist, en sa presence, des honneurs divins. Somme, ce seul vice, à mon advis, perdit en luy le plus beau et le plus riche naturel qui feut oncques; et a rendu sa memoire abominable à touts les gents de bien, pour avoir voulu chercher sa gloire en la ruyne de son païs, et subversion de la plus puissante et fleurissante chose publicque que le monde verra iamais. Il se pourroit bien, au contraire, trouver plusieurs exemples de grands personnages ausquels la volupté a faict oublier la conduicte de leurs affaires, comme Marcus Antonius et aultres; mais où l'amour et l'ambition seroient en eguale balance, et viendroient à se chocquer de forces pareilles, ie ne foys aulcun doubte que cette cy ne gaignast le prix de la maistrise.

Or, pour me remettre sur mes brisees, c'est beaucoup de pouvoir brider nos appetits par le discours de la raison, ou de forcer nos membres, par violence, à se tenir en leur debvoir: mais, de nous fouetter pour l'interest de nos voisins; de non seulement nous desfaire de cette doulce passion qui nous chatouille, par le plaisir que nous sentons de nous veoir agreables à aultruy, et aimez et recherchez d'un chascun, mais encores de prendre en haine et à contre cœur nos graces qui en sont cause, et condam-

ner nostre beauté, parce que quelqu'aultre s'en eschauffe, ie n'en ay veu gueres d'exemple : cettuy cy en est. Spurina, ieune homme de la Toscane,

Qualis gemma micat, fulvum quæ dividit aurum,
Aut collo decus aut capiti; vel quale per artem
Inclusum buxo, aut oricià terebintho
Lucet ebur, (1)

estant doué d'une singuliere beauté, et si excessifve que les yeulx plus continents ne pouvoient en souffrir l'esclat continemment, ne se contentant point de laisser sans secours tant de fiebvre et de feu, qu'il alloit attisant par tout, entra en furieux despit contre soy mesme et contre ces riches presents que nature luy avoit faicts, comme si on se debvoit prendre à eulx de la faulte d'aultruy, et detailla (a) et troubla, à force de playes qu'il se feit à escient, et de cicatrices, la parfaicte proportion et ordonnance que nature avoit si curieusement observee en son visage.

Pour en dire mon advis, i'admire telles actions plus que ie ne les honore : ces excez son

(1) .... Brillait comme une perle enchâssée dans l'or, superbe ornement d'un collier ou d'une couronne, ou comme l'ivoire artistement entouré de buis ou de térébinthe. *Énéide*, l. 10, v. 134.

(a) Valère-Maxime, l. 4, in externis, §. 1. — C.

ennemis de mes regles. Le dessein en feut beau et consciencieux, mais, à mon advis, un peu manque de prudence : quoy? si sa laideur servit depuis à en iecter d'aultres au peché de mespris et de haine; ou d'envie, pour la gloire d'une si rare recommendation; ou de calomnie, interpretant cette humeur à une forcenee ambition : y a il quelque forme de laquelle le vice ne tire, s'il veult, occasion à s'exercer en quelque maniere? Il estoit plus iuste, et aussi plus glorieux, qu'il feist de ces dons de Dieu un subiect de vertu exemplaire et de reglement.

Ceulx qui se desrobbent aux offices communs, et à ce nombre infini de regles espineuses à tant de visages, qui lient un homme d'exacte preud'hommie en la vie civile, font, à mon gré, une belle espargne, quelque poincte d'aspreté peculiere qu'ils s'enioignent! c'est aulcunement mourir pour fuyr la peine de bien vivre. Ils peuvent avoir aultre prix, mais le prix de la difficulté, il ne m'a iamais semblé qu'ils l'eussent, ny qu'en malaysance il y aye rien au delà de se tenir droict emmy les flots de la presse du monde, respondant et satisfaisant loyalement à touts les membres de sa charge. Il est à l'adventure plus facile de se passer nettement de tout le sexe, que de se maintenir deuement de tout poinct en la compaignie de sa femme; et a lon dequoy couler plus incu-

rieusement en la pauvreté, qu'en l'abondance iustement dispensee : l'usage conduict selon raison a plus d'aspreté que n'a l'abstinence; la moderation est vertu bien plus affaireuse que n'est la souffrance. Le bien vivre du ieune Scipion a mille façons; le bien vivre de Diogenes n'en a qu'une : cette cy surpasse d'autant en innocence les vies ordinaires, comme les exquises et accomplies la surpassent en utilité et en force.

CHAPITRE XXXIV.

OBSERVATION SUR LES MOYENS DE FAIRE LA GUERRE, DE IULIUS CESAR.

Sommaire. Dans le précédent chapitre, Montaigne avait examiné quels étaient les vices et les vertus de César; il s'occupe ici de ses hauts faits et de ses talents militaires. — Les *Commentaires* que César nous a laissés devraient être, selon notre philosophe, le bréviaire de tout homme de guerre. — Comment il rassurait ses troupes en présence de forces nombreuses; comme il les accoutumait à lui obéir, sans leur laisser discuter ses plans; comme il était économe du temps. Il n'exigeait guère de ses soldats d'autres vertus que la vaillance, ne reconnaissant d'autre vice que la désobéissance et

l'esprit de sédition. Il les laissait vivre avec beaucoup de licence; voulait qu'ils fussent richement armés; les appelait ses *compagnons*, ce qui n'empêchait point que parfois il ne les traitât avec beaucoup de sévérité. Il aimait à haranguer ses troupes; et ses harangues sont des modèles d'éloquence. — Rapidité de César dans ses expéditions; aperçu de ses guerres nombreuses en divers pays. — Il aimait mieux obtenir la victoire par prudence que par force; était plus circonspect qu'Alexandre. — Dans le péril, il courait aveuglément au danger. — Avec le temps il acquit plus de prudence. Il n'approuvait pas qu'on se servît de toutes sortes de moyens pour obtenir la victoire. — Il savait très-bien nager; il voyageait à pied. — Il était adoré de ses soldats, qui lui étaient tous dévoués. *Exemples :* le maréchal Strozzi. — Le roi Juba; Cyrus; les Suisses. — Pompée; Scipion et Juba; Afranius et Pétréius; le siége d'Avaricum, etc. — Alexandre. — La bataille de Tournay; le siége d'Alexia; Lucullus. — Arioviste. — L'amiral de Châtillon; Scava, soldat de César; Granius Petronius; Octave.

On recite de plusieurs chefs de guerre, qu'ils ont eu certains livres en particuliere recommendation; comme le grand Alexandre, Homere; Scipion africain, Xenophon; Marcus Brutus, Polybius; Charles cinquiesme, Philippes de Co-

mines; et dict on, de ce temps, que Machiavel est encores ailleurs en credit. Mais le feu mareschal Strozzy, qui avoit prins Cesar pour sa part, avoit sans doubte bien mieulx choisi; car, à la verité, ce debvroit estre le breviaire de tout homme de guerre, comme estant le vray et souverain patron de l'art militaire : et Dieu sçait encores de quelle grace et de quelle beauté il a fardé cette riche matiere, d'une façon de dire si pure, si delicate et si parfaicte, qu'à mon goust il n'y a aulcuns escripts au monde qui puissent estre comparables aux siens en cette partie.

Ie veulx icy enregistrer certains traicts particuliers et rares, sur le faict de ses guerres, qui me sont demeurez en memoire. Son armee estant en quelque effroy, pour le bruit qui couroit des grandes forces que menoit contre luy le roy Iuba; au lieu de rabbattre l'opinion que ses soldats en avoient prinse, et apetisser les moyens de son ennemy, les ayant faict assembler pour les r'asseurer et leur donner courage, il print une voye toute contraire à celle que nous avons accoustumé, car il leur dict (*a*) qu'ils ne se meissent plus en peine de s'enquerir des forces que menoit l'ennemy, et qu'il en avoit eu bien certain advertissement : et lors il leur en feit le nombre surpassant de beaucoup

(*a*) Suétone, *Vie de J. César*, c. 66. — C.

et la verité et la renommee qui en couroit dans son armee; suyvant ce que conseille Cyrus en Xenophon; d'autant que la tromperie n'est pas de tel interest, de trouver les ennemis par effect plus foibles qu'on n'avoit esperé, que de les trouver à la verité bien forts, aprez les avoir iugez foibles par reputation. Il accoustumoit surtout ses soldats à obeïr simplement, sans se mesler de contrerooller ou parler des desseings de leur capitaine, lesquels il ne leur communiquoit que sur le poinct de l'execution : et prenoit plaisir (*a*), s'ils en avoient descouvert quelque chose, de changer sur le champ d'advis, pour les tromper; et souvent, pour cet effect, ayant assigné un logis en quelque lieu, il passoit oultre, et alongeoit la iournee, notamment s'il faisoit mauvais temps et pluvieux. Les Souisses, au commencement de ses guerres de Gaule, ayant envoyé vers luy pour leur donner passage au travers des terres des Romains, estant deliberé de les empescher par force, il leur contrefeit toutesfois un bon visage, et print quelques iours de delay à leur faire response, pour se servir de ce loisir à assembler son armee. Ces pauvres gents ne sçavoient pas combien il estoit excellent mesnager de son temps; car il redict maintefois que c'est la plus souve-

(*a*) Suétone, *Vie de J. César*, c. 65. — C.

raine partie d'un capitaine, que la science de prendre au poinct les occasions et la diligence, qui est en ses exploicts, à la verité, (*a*) inouïe et incroyable. S'il n'estoit pas fort conscien-cieux, en cela, de prendre advantage sur son ennemy, soubs couleur d'un traicté d'accord, il l'estoit aussi peu en ce qu'il ne requeroit en ses soldats aultre vertu que la vaillance, ny ne punissoit (*b*) gueres aultres vices que la muti-nation et la desobeïssance. Souvent, aprez ses victoires (*c*), il leur laschoit la bride à toute li-cence, les dispensant pour quelque temps des regles de la discipline militaire, adioustant à cela, qu'il avoit des soldats si bien creez, que, touts parfumez et musquez, ils ne laissoient pas d'aller furieusement au combat. De vray (*d*), il aimoit qu'ils feussent richement armez, et leur faisoit porter des harnois gravez, dorez et argentez, afin que le soing de la conservation de leurs armes les rendist plus aspres à se def-fendre. Parlant à eulx, il les appelloit du nom de *Compaignons* (*e*), que nous usons encores : ce qu'Auguste, son successeur, reforma, esti-

(*a*) Sous-entendez *est*.

(*b*) Suétone, *Vie de J. César*, c. 67. — C.

(*c*) *Id. ibid.*

(*d*) *Id. ibid.*

(*e*) *Nec* milites *eos pro concione, sed blandiori nomine* com-militones *appellabat*. Suétone, *Vie de J. César*, c. 37. — C.

mant qu'il l'avoit faict pour la necessité de ses affaires, et pour flatter le cœur de ceulx qui ne le suyvoient que volontairement ;

Rheni mihi Cæsar in undis
Dux erat : hic socius ; facinus quos inquinat æquat ; (1)

mais que cette façon estoit trop rabbaissee pour la dignité d'un empereur et general d'armee, et remeit en train de les appeller seulement Soldats (*a*). A cette courtoisie, Cesar mesloit toutesfois une grande severité à les reprimer : la neufviesme legion s'estant mutinee auprez de Plaisance, il la cassa (*b*) avecques ignominie, quoyque Pompeius feust lors encores en pieds, et ne la receut en grace, qu'avecques plusieurs supplications : il les rappaisoit (*c*) plus par auctorité et par audace que par doulceur. Là où (*d*) il parle de son passage de la riviere du Rhin, vers l'Allemaigne, il dict qu'estimant indigne de l'honneur du peuple romain qu'il passast son armee à navire, il feit dresser un pont,

(1) Au passage du Rhin, César était mon général ; il est ici (à Rome) mon compagnon : le crime rend égaux tous ceux qui en sont complices. Lucain, l. 5, v. 289.

(*a*) Suétone, *Vie d'Auguste*, §. 25. — C.

(*b*) Ib. *Vie de J. César*, §. 69. — C.

(*c*) *Id. ibid.*

(*d*) *De Bello Gallico*, l. 4, c. 2. — C.

afin qu'il passast à pied ferme. Ce feut là qu'il bastit ce pont admirable, de quoy il dechiffre particulierement la fabrique : car il ne s'arreste si volontiers en nul endroict de ses faicts, qu'à nous representer la subtilité de ses inventions en telle sorte d'ouvrages de main.

I'y ay aussi remarqué cela, qu'il faict grand cas de ses exhortations aux soldats avant le combat : car, où il veult montrer avoir esté surprins ou pressé, il allegue tousiours cela, qu'il n'eut pas seulement loisir de haranguer son armee. Avant cette grande battaille contre ceulx de Tournay, « Cesar, dict il (*a*), ayant ordonné du reste, courut soubdainement où la fortune le porta, pour exhorter ses gents ; et rencontrant la dixiesme legion, il n'eut loisir de leur dire, sinon, Qu'ils eussent souvenance de leur vertu accoustumee ; qu'ils ne s'estonnassent point, et soubteinssent hardiement l'effort des adversaires : et parce que l'ennemy estoit desia approché à un iect de traict, il donna le signe de la battaille ; et de là estant passé soubdainement ailleurs pour en encourager d'aultres, il trouva qu'ils estoient desia aux prinses. » Voylà ce qu'il en dict en ce lieu là. De vray, sa langue luy a faict en plusieurs lieux de bien notables services ; et estoit, de son temps mesme, son elo-

(*a*) *De Bello Gallico*, l. 2, c. 3. — C.

quence militaire en telle recommendation, que plusieurs en son armee recueilloient ses harangues; et, par ce moyen, il en feut assemblé des volumes qui ont duré long temps aprez luy. Son parler avoit des graces particulieres, de sorte que ses familiers, et entre aultres Auguste, oyant reciter ce qui en avoit esté recueilly, recognoissoit, iusques aux phrases et aux mots, ce qui n'estoit pas du sien.

La premiere fois qu'il sortit de Rome (*a*), avecques charge publicque, il arriva en huict iours à la riviere du Rhone, ayant dans son coche, devant luy, un secretaire ou deux qui escrivoient sans cesse; et derriere luy, celuy qui portoit son espee. Et certes, quand on ne feroit qu'aller, à peine pourroit on atteindre à telle promptitude de quoy, tousiours victorieux, ayant laissé la Gaule, et suyvant Pompeius à Brindes, il subiugua l'Italie en dix huict iours; reveint de Brindes à Rome; de Rome il s'en alla au fin fond de l'Espaigne, où il passa (*b*) des difficultez extremes en la guerre contre Afranius et Petreius, et au long siege de Marseille; de là il s'en retourna en la Macedoine, battit l'armee romaine à Pharsale; passa de là, suyvant Pompeius, en Ægypte, laquelle il subiu-

(*a*) Plutarque, *Vie de César*, c. 5. — C.

(*b*) *Surpassa*, *surmonta*. — E. J.

gua; d'Ægypte il veint en Syrie, et au païs de Pont, où il combattit Pharnaces; de là en Afrique, où il desfeit Scipion et Iuba; et rebroussa encores, par l'Italie, en Espaigne, où il desfeit les enfants de Pompeius :

Ocior et cœli flammis et tigride fœtâ. (1)

Ac veluti montis saxum de vertice præceps
Cùm ruit avulsum vento, seu turbidus imber
Proluit, aut annis solvit sublapsa vetustas,
Fertur in abruptum magno mons improbus actu,
Exsultatque solo, sylvas, armenta, virosque
Involvens secum. (2)

Parlant du siege d'Avaricum, il dict (*a*) que c'estoit sa coustume de se tenir nuict et iour prez des ouvriers qu'il avoit en besongne. En toutes entreprinses de consequence, il faisoit tousiours la descouverte luy mesme (*b*), et ne passa iamais son armee en lieu qu'il n'eust premierement recogneu; et, si nous croyons Sue-

(1) Plus rapide que l'éclair, plus prompt que le tigre à qui on vient d'enlever ses petits. Lucan. l. 5, v. 405.

(2) Pareil à un vaste rocher, qui, miné par le temps, ou arraché par la fureur des vents ou des eaux, tombe d'une haute montagne, et, bondissant avec un fracas horrible, entraîne avec lui les arbres, les rochers, les troupeaux et les pasteurs. *Énéide*, l. 12, v. 684.

(*a*) *De Bello Gallico*, l. 7, c. 3. — C.

(*b*) Suétone, *Vie de J. César*, §. 58. — C.

tone (*a*), quand il feit l'entreprinse de traiecter en Angleterre, il feut le premier à sonder le gué. Il avoit accoustumé de dire, qu'il aimoit mieulx la victoire qui se conduisoit par conseil, que par force; et, en la guerre contre Petreius et Afranius, la fortune luy presentant une bien apparente occasion d'advantage, il la refusa, dict il (*b*), esperant, avecques un peu plus de longueur, mais moins de hazard, venir à bout de ses ennemis. Il feit aussi là un merveilleux traict, de commander à tout son ost de passer à nage la riviere sans aulcune necessité :

Rapuitque ruens in prælia miles,
Quod fugiens timuisset, iter : mox uda receptis
Membra fovent armis, gelidosque à gurgite, cursu
Restituunt artus. (1)

Ie le treuve un peu plus retenu et consideré en ses entreprinses, qu'Alexandre : car cettuy cy semble rechercher et courir à force les dangiers, comme un impetueux torrent qui choque et attaque sans discretion et sans chois tout ce qu'il rencontre;

(*a*) Suétone, *Vie de J. César*, §. 58. — C.

(*b*) *De Bello Gallico*, l. 1, c. 8. — C.

(1) Le soldat saisit, pour voler aux combats, cette route qu'il n'aurait osé prendre dans la fuite : tout mouillé, il se couvre de ses armes, et, dans une course rapide, retrouve la chaleur qu'il avait perdue. Lucan. l. 4, v. 151.

Sic tauriformis volvitur Aufidus,
Qui regna Dauni perfluit Appuli,
Dum sævit, horrendamque cultis
Diluviem meditatur agris; (1)

aussi estoit il embesongné en la fleur et premiere chaleur de son aage; là où Cesar s'y print estant desia meur et bien advancé : oultre ce qu'Alexandre estoit d'une temperature plus sanguine, cholere et ardente, et si esmouvoit encores cette humeur par le vin, duquel Cesar estoit tresabstinent.

Mais où les occasions de la necessité se présentoient, et où la chose le requeroit, il ne feut iamais homme faisant meilleur marché de sa personne. Quant à moy, il me semble lire en plusieurs de ses exploicts une certaine resolution de se perdre, pour fuyr la honte d'estre vaincu. En cette grande battaille qu'il eut contre ceulx de Tournay, il courut se presenter à la teste des ennemis, sans bouclier, comme il se trouva, voyant la poincte de son armee s'esbranler; ce qui luy est advenu plusieurs aultres fois. Oyant dire que ses gents estoient assiegez, il passa (a) desguisé au travers l'armee ennemie pour les

(1) Ainsi l'Aufide, qui arrose le royaume de l'antique Daunus, roule ses eaux impétueuses, lorsqu'il menace les moissons d'un horrible ravage. Hor. od. 14, l. 4, v. 25.

(a) Suétone, *Vie de J. César*, §. 58. — C.

aller fortifier de sa presence. Ayant traversé à Dyrrachium, avecques bien petites forces, et voyant que le reste de son armee, qu'il avoit laissee à conduire à Antonius, tardoit à le suyvre, il entreprint (a) luy seul de repasser la mer, par une tresgrande tormente, et se desrobba pour aller reprendre le reste de ses forces, les ports de delà et toute la mer estant saisie par Pompeius. Et quant aux entreprinses qu'il a faictes à main armee, il y en a plusieurs qui surpassent en hazard tout discours de raison militaire; car avecques combien foibles moyens entreprint il de subiuguer le royaume d'Ægypte; et depuis, d'aller attaquer les forces de Scipion et de Iuba, de dix parts plus grandes que les siennes? Ces gents là ont eu ie ne sais quelle plus qu'humaine confiance de leur fortune, et disoit il qu'il falloit executer, non pas consulter, les haultes entreprinses. Apres la bataille de Pharsale, comme il eut envoyé son armee devant en Asie, et passa avecques un seul vaisseau le destroict de l'Hellespont, il rencontra (b) en mer Lucius Cassius, avec dix gros navires de guerre; il eut le courage non seulement de l'attendre, mais de tirer droict vers luy, et le sommer de se rendre; et en veint à bout.

(a) Suétone, *Vie de J. César*, §. 58. — C.
(b) Suétone, *Vie de J. César*, §. 63. — C.

Ayant entreprins ce furieux siege d'Alexia, où il y avoit quatre vingt mille hommes de deffense, toute la Gaule s'estant eslevee pour luy courre sus et lever le siege, et dressé une armée de cent neuf mille chevaux (*a*) et de deux cents quarante mille hommes de pied, quelle hardiesse et maniacle (*b*) confiance feut ce, de n'en vouloir pas abandonner son entreprinse, et se resouldre à deux si grandes difficultez ensemble? lesquelles toutesfois il soubteint; et aprez avoir gaigné cette grande battaille contre ceulx de deliors, rengea bientost à sa mercy ceulx qu'il tenoit enfermez. Il en advint autant à Lucullus, au siege de Tigranocerta contre le roy Tigranes; mais d'une condition disparcille, veu la mollesse des ennemis à qui Lucullus avoit à faire.

Ie veulx icy remarquer deux rares evenements et extraordinaires, sur le faict de ce siege d'Alexia : l'un que les Gaulois, s'assemblants

(*a*) Cæsar. *De Bello Gallico*, l. 7, c. 12. Au lieu de *huit mille chevaux* que met César, Montaigne en compte *cent neuf mille*, je ne sais pourquoi. C. — Il y avait peut-être, dans le manuscrit de Montaigne, *huit. à neuf mille chevaux* au lieu de *cent neuf mille chevaux*. C'est, je crois, la seule manière d'expliquer une erreur aussi forte, qui aurait dû être corrigée dans le texte de la première édition. — E. J.

(*b*) *Furieuse*. — *Maniacle* et *maniaque* se trouvent dans Cotgrave, comme *vrais synonymes* : il n'y a que *maniaque* dans Nicot. — C.

pour venir trouver là Cesar, ayants faict denombrement de toutes leurs forces, resolurent en conseil (*a*) de retrencher une bonne partie de cette grande multitude, de peur qu'ils n'en tumbassent en confusion. Cet exemple est nouveau, de craindre à estre trop : mais à le bien prendre, il est vraysemblable que le corps d'une armee doibt avoir une grandeur moderee, et reglee à certaines bornes, soit pour la difficulté de la nourrir, soit pour la difficulté de la conduire et tenir en ordre. Au moins seroit il bien aysé à verifier, par exemples, que ces armees monstrueuses en nombre n'ont gueres rien faict qui vaille. Suyvant le dire de Cyrus, en Xenophon, ce n'est pas le nombre des hommes, ains le nombre des bons hommes, qui faict l'advantage; le demourant servant plus de destourbier que de secours. Et Baiazet print le principal fondement à sa resolution de livrer iournee à Tamburlan, contre l'advis de touts ses capitaines, sur ce que le nombre innombrable des hommes de son ennemy luy donnoit certaine esperance de confusion. Scanderberch, bon iuge et tresexpert, avoit accoustumé de dire que dix ou douze mille combattants fideles debvoient baster (*b*) à un suffisant chef de guerre, pour ga-

(*a*) Cæsar, *De Bello Gallico*, l. 7, c. 12. — C.
(*b*) *Suffire à un habile général.* — E. J.

rantir sa reputation en toute sorte de besoing militaire. L'aultre poinct, qui semble estre contraire et à l'usage et à la raison de la guerre, c'est que Vercingentorix, qui estoit nommé chef et general de toutes les parties des Gaules revoltees, print party de s'aller enfermer dans Alexia (*a*) : car celuy qui commande à tout un païs ne se doibt iamais engager, qu'au cas de cette extremité qu'il y allast de sa derniere place, et qu'il n'y eust rien plus à esperer qu'en la deffense d'icelle ; aultrement il se doibt tenir libre, pour avoir moyens de pourveoir en general à toutes les parties de son gouvernement.

Pour revenir à Cesar, il deveint (*b*), avecques le temps, un peu plus tardif et plus consideré, comme tesmoigne son familier Oppius ; estimant qu'il ne debvoit ayseément hazarder l'honneur de tant de victoires, lequel une seule desfortune luy pourroit faire perdre. C'est ce que disent les Italiens, quand ils veulent reprocher cette hardiesse temeraire, qui se veoid aux ieunes gents, les nommants « Necessiteux d'honneur, » *Bisognosi d'honore ;* et qu'estants encores en cette grande faim et disette de reputation, ils ont raison de la cher-

(*a*) César. *De Bello Gallico*, l. 7, c. xi. — C.
(*b*) Suétone, *Vie de J. César*, §. 60. — C.

cher à quelque prix que ce soit, ce que ne doibvent pas faire ceulx qui en ont desia acquis à suffisance. Il y peult avoir quelque iuste moderation en ce desir de gloire, et quelque satieté en cet appetit, comme aux aultres; assez de gents le practiquent ainsi.

Il (*a*) estoit bien esloingné de cette religion des anciens Romains, qui ne se vouloient prevaloir en leurs guerres que de la vertu simple et naïfve: mais encores y apportoit il plus de conscience que nous ne ferions à cette heure, et n'approuvoit pas toutes sortes de moyens pour acquerir la victoire. En la guerre contre Ariovistus, estant à parlementer avecques luy, il y surveint quelque remuement entre les deux armées, qui commencea par la faulte des gents de cheval d'Ariovistus : sur ce tumulte (*b*), Cesar se trouva avoir fort grand advantage sur ses ennemis; toutesfois il ne s'en voulut point prevaloir, de peur qu'on luy peust reprocher d'y avoir procédé de mauvaise foy. Il avoit accoustumé de porter un accoustrement riche au combat, et de couleur esclatante, pour se faire remarquer. Il tenoit (*c*) la bride plus estroicte à ses soldats, et les tenoit plus de court, estant prez des ennemis.

(*a*) *César était*, etc. — E. J.

(*b*) Cæsar. *De Bello Gallico*, l. 1 c. 2. — C.

(*c*) Suétone, *Vie de J. César*, §. 65. — C.

Quand les anciens Grecs vouloient accuser quelqu'un d'extreme insuffisance, ils disoient en commun proverbe, « qu'il ne sçavoit ny lire ny nager : « il avoit cette mesme opinion que la science de nager estoit tresutile à la guerre, et en tira plusieurs commoditez : s'il avoit à faire diligence, il franchissoit ordinairement à la nage les rivieres qu'il rencontroit; car il aimoit à voyager à pied, comme le grand Alexandre. En Ægypte, ayant esté forcé, pour se sauver, de se mettre dans un petit batteau, et tant de gents s'y estants lancez quand et luy, qu'il estoit en dangier d'aller à fonds, il aima mieulx se iecter en la mer (*a*), et gaigna sa flotte à nage, qui estoit plus de deux cents pas au delà, tenant en sa main gauche ses tablettes hors de l'eau, et traisnant à belles dents sa cotte d'armes, à fin que l'ennemy n'en iouist, estant desia bien advancé sur l'aage.

Iamais chef de guerre n'eut tant de creance (*b*) sur ses soldats : au commencement de ses guerres civiles, les centeniers luy offrirent de souldoyer (*c*), chascun sur sa bourse, un homme d'armes; et les gents de pied, de le servir à leurs despens, ceulx qui estoient plus aysez en-

(*a*) Suétone, *Vie de J. César*, §. 64. — C.
(*b*) *Credit, autorité.* — E. J.
(*c*) Suétone, *Vie de J. César*, §. 68. — C.

treprenants encores à desfrayer les plus nécessiteux. Feu monsieur l'admiral de Chastillon nous feit veoir dernierement un pareil cas en nos guerres civiles; car les François de son armee fournissoient de leurs bourses au payement des estrangiers qui l'accompaignoient. Il ne se trouveroit gueres d'exemples d'affection si ardente et si preste parmy ceulx qui marchent dans le vieux train, sous l'ancienne police des loix; la passion nous commande bien plus vifvement que la raison : il est pourtant advenu en la guerre contre Annibal, qu'à l'exemple de la liberalité du peuple romain en la ville, les gents d'armes et capitaines refuserent leur paye; et appelloit on, au camp de Marcellus, mercenaires, ceulx qui en prenoient. Ayant eu du pire auprez de Dyrrachium, ses soldats (*a*) se veindrent d'eulx mesmes offrir à estre chastiez et punis; de façon qu'il eut plus à les consoler qu'à les tanser : une sienne seule cohorte (*b*) soubteint quatre legions de Pompeius plus de quatre heures, iusques à ce qu'elle feut quasi toute desfaicte à coups de traicts, et se trouva dans la trenchee cent trente mille flesches : un soldat, nommé Scaeva, qui commandoit à l'une

(*a*) Suétone, *Vie de J. César*, §. 68. — C.

(*b*) Suétone, *Vie de J. César*, §. 68. — C; César. *De bello civili*, l. 3, c. 12. — C.

des entrees, s'y mainteint invincible, ayant un œil crevé, une espaule et une cuisse percees, et son escu faulsé en deux cents trente lieux (*a*). Il est advenu à plusieurs de ses soldats, prins prisonniers, d'accepter plustost (*b*) la mort que de vouloir promettre de prendre aultre party : Granius Petronius, prins par Scipion en Afrique, Scipion, aprez avoir faict mourir ses compaignons, luy manda qu'il luy donnoit la vie; car il estoit homme de reng et questeur : Petronius respondit, « que les soldats (*c*) de Cesar avoient accoustumé de donner la vie aux aultres, non la recevoir; » et se tua tout soubdain de sa main propre. Il y a infinis exemples de leur fidelité : il ne fault pas oublier le traict de ceulx qui feurent assiegez à Salone, ville partisane pour Cesar contre Pompeius, pour un rare accident qui y adveint. Marcus Octavius (*d*) les tenoit assiegez : ceulx de dedans estants reduicts en extreme necessité de toutes choses, en maniere que pour suppleer au default qu'ils avoient d'hommes, la plus part d'entre eulx y estants morts et blecez, ils avoient mis en li-

(*a*) Cæsar. *De Bello civili*, l. 3, c. 12; Florus, l. 4, c. 2; Valère-Maxime, l. 3, c. 3, §. 23; Suétone, *Vie de J. César*, §. 68. — C.

(*b*) Suétone, *Vie de J. César*, §. 68. — C.

(*c*) Plutarque, *Vie de César*, c. 5. — C.

(*d*) Cæsar. *De bello civili*, l. 3, c. 3. — C.

berté touts leurs esclaves, et pour le service de leurs engins, avoient esté contraincts de couper les cheveux de toutes les femmes à fin d'en faire des chordes, oultre une merveilleuse disette de vivres : et ce neantmoins, resolus de iamais ne se rendre. Aprez avoir traisné (*a*) ce siege en grande longueur, d'où Octavius estoit devenu plus nonchalant et moins attentif à son entreprinse, ils choisirent un iour sur le midy, et, comme ils eurent rengé les femmes et les enfants sur leurs murailles pour faire bonne mine, sortirent en telle furie sur les assiegeants, qu'ayant enfoncé le premier, le second et tiers corps de garde, et le quatriesme, et puis le reste, et, ayant faict du tout abandonner les trenchees, les chasserent iusques dans les navires; et Octavius mesme se sauva à Dyrrachium, où estoit Pompeius. Ie n'ay point memoire pour cett' heure d'avoir veu aulcun aultre exemple où les assiegez battent en gros les assiegeants et gaignent la maistrise de la campaigne; ny qu'une sortie ayt tiré en consequence une pure et entiere victoire de bataille.

(*a*) Cæsar. *De Bello civili*, l. 3, c. 3. — C.

CHAPITRE XXXV.

DE TROIS BONNES FEMMES.

Sommaire. Quelques épigrammes contre les femmes, qui, *dans notre siècle*, font parade de leur affection pour leurs maris, seulement quand ils sont morts. — Dans l'antiquité, Montaigne en trouve trois qui voulurent suivre leurs maris dans le tombeau : la première n'est pas nommée par Pline le jeune, qui raconte sa mort; celle-ci était d'une naissance commune. Les deux autres sont Arria, femme de Cécina Pætus; et Pauline, femme de Sénèque. Leur histoire.

Exemples : La veuve d'un prince. — Une Italienne, citée par Pline le jeune; Arria et Pætus; Junia. — Pompeia Paulina et Sénèque; Néron.

Il n'en est pas à douzaines, comme chascun sçait, et notamment aux debvoirs de mariage; car c'est un marché plein de tant d'espineuses circonstances, qu'il est malaysé que la volonté d'une femme s'y maintienne entiere long temps : les hommes, quoyqu'ils y soyent avecques un peu meilleure condition, y ont trop affaire. La touche d'un bon mariage, et sa vraye preuve, regarde le temps que la societé dure; si elle a esté constamment doulce, loyale et commode.

En nostre siecle, elles reservent plus communement à estaler leurs bons offices et la vehemence de leur affection, envers leurs maris perdus; cherchent au moins lors à donner tesmoignage de leur bonne volonté : tardif tesmoignage et hors de saison! Elles preuvent plustost par là qu'elles ne les aiment que morts : la vie est pleine de combustion; le trespas, d'amour et de courtoisie. Comme les peres cachent l'affection envers leurs enfants; elles, volontiers de mesmes, cachent la leur envers le mary, pour maintenir un honneste respect. Ce mystere n'est pas de mon goust : elles ont beau s'escheveler et s'esgratigner, ie m'en voys à l'aureille d'une femme de chambre et d'un secretaire : « Comment estoient ils? Comment ont ils vescu ensemble? » Il me souvient tousiours de ce bon mot, *iactantiùs mœrent, quæ minùs dolent* (1) : leur rechigner est odieux aux vivants, et vain aux morts. Nous dispenserons volontiers qu'on rie (a) aprez, pourveu qu'on

(1) Celles qui sont les moins affligées pleurent avec le plus d'ostentation. TACIT. ann. 2, c. 77. Il y a dans Tacite : *Nulli jactantiùs mœrent quàm qui maximè lætantur.* — C.

(a) On a mis, dans les dernières éditions, *qu'on pleure après*. Ce changement n'était point nécessaire. *Dispenser* signifiait autrefois *permettre*, comme on peut voir dans Nicot; et c'est dans ce sens que Montaigne l'emploie ici : *Nous* permettrons *volontiers à nos femmes de rire après notre mort, pourvu qu'elles nous rient pendant notre vie.* C'est là précisément la pensée

nous rie pendant la vie. Est ce pas de quoy resusciter de despit, qui m'aura craché au nez pendant que i'estois, me vienne frotter les pieds quand ie ne suis plus? S'il y a quelque honneur à pleurer les maris, il n'appartient qu'à celles qui leur ont ri : celles qui ont pleuré en la vie, qu'elles rient en la mort, au dehors comme au dedans. Aussi, ne regardez pas à ces yeulx moites et à cette piteuse voix; regardez ce port, ce teinct et l'embonpoinct de ces ioues soubs ces grands voiles; c'est par là qu'elle parle françois : il en est peu de qui la santé n'aille en amendant, qualité qui ne sçait pas mentir. Cette cerimonieuse contenance ne regarde pas tant derriere soy, que devant; c'est acquest, plus que payement : en mon enfance, une honneste et tresbelle dame, qui vit encores veufve d'un prince, avoit ie ne sçais quoy plus en sa parure qu'il n'est permis par les loix de nostre veufvage : à ceulx qui le luy reprochoient, « C'est, disoit elle, que ie ne practique plus de nouvelles amitiez, et suis hors de volonté de me remarier. »

Pour ne disconvenir du tout à nostre usage, i'ay icy choisi trois femmes qui ont aussi employé l'effort de leur bonté et affection autour

---

de Montaigne, qui est plaisante, et dans le fond très-raisonnable. — C.

la mort de leurs maris : Ce sont pourtant exemples un peu aultres, et si pressants, qu'ils tirent hardiement la vie en consequence.

Pline le ieune (*a*) avoit, prez d'une sienne maison en Italie, un voisin merveilleusement tormenté de quelques ulceres qui luy estoient survenues ez parties honteuses. Sa femme, le voyant si longuement languir, le pria de permettre qu'elle veist à loisir et de prez l'estat de son mal, et qu'elle luy diroit plus franchement qu'aulcun aultre ce qu'il avoit à en esperer. Aprez avoir obtenu cela de luy, et l'avoir curieusement consideré, elle trouva qu'il estoit impossible qu'il en peust guarir, et que tout ce qu'il avoit à attendre, c'estoit de traisner fort long temps une vie douloureuse et languissante : partant elle luy conseilla, pour le plus seur et souverain remede, de se tuer; et le trouvant un peu mol à une si rude entreprinse : « Ne pense point, luy dict elle, mon amy, que les douleurs que ie te veois souffrir ne me touchent autant qu'à toy, et que pour m'en delivrer ie ne me vueille servir moy mesme de cette medecine que ie t'ordonne. Ie te veulx accompaigner à la guarison, comme i'ay faict à la maladie : oste cette crainte, et pense que nous n'aurons que plaisir en ce passage qui nous

(*a*) Epist. 24, l. 6. — C.

doibt delivrer de tels torments : nous nous en irons heureusement ensemble. » Cela dict, et ayant rechauffé le courage de son mary, elle resolut qu'ils se precipiteroient en la mer par une fenestre de leur logis qui y respondoit. Et pour maintenir iusques à sa fin cette loyale et vehemente affection de quoy elle l'avoit embrassé pendant sa vie, elle voulut encores qu'il mourust entre ses bras : mais de peur qu'ils ne luy faillissent, et que les estreinctes de ses enlacements ne veinssent à se relascher par la cheute et la crainte, elle se feit lier et attacher bien estroictement avecques luy par le fauls (*a*) du corps; et abandonna ainsi sa vie pour le repos de celle de son mary. Celle là estoit de bas lieu; et parmy telle condition de gents, il n'est pas si nouveau d'y veoir quelque traict de rare bonté :

Extrema per illos
Iustitia excedens terris vestigia fecit. (1)

Les aultres deux sont nobles et riches, où les exemples de vertu se logent rarement.

Arria, femme de Cecina Pætus, personnage consulaire, feut mere d'un' aultre Arria, femme

(*a*) *Par le milieu du corps.* — E. J.

(1) La justice, fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porte ses derniers pas.
Georg. l. 2, v. 473. (*Traduct. de M. Delille.*)

de Thrasea Pætus, celuy duquel la vertu feut tant renommee du temps de Neron, et, par le moyen de ce gendre, mere grand' de Fannia; car la ressemblance des noms de ces hommes et femmes, et de leurs fortunes, en a faict mesconter plusieurs. Cette premiere Arria, Cecina Pætus, son mary, ayant esté prins prisonnier par les gents de l'empereur Claudius, aprez la desfaicte de Scribonianus, duquel il avoit suyvi le party (*a*), supplia ceulx qui l'emmenoient prisonnier à Rome de la recevoir dans leur navire où elle leur seroit de beaucoup moins de despense et d'incommodité qu'un nombre de personnes qu'il leur fauldroit pour le service de son mary; et qu'elle seule fourniroit à sa chambre, à sa cuisine et à touts aultres offices. Ils l'en refuserent : et elle, s'estant iectee dans dans un batteau de pescheur qu'elle loua sur le champ, le suyvit en cette sorte depuis la Sclavonie. Comme ils feurent à Rome, un iour, en presence de l'empereur, Iunia, veufve de Scribonianus, s'estant accostee d'elle familierement pour la societé de leurs fortunes, elle la repoulsa rudement avecques ces paroles : « Moy, dict elle (*b*), que ie parle à toy, ny que ie t'escoute! à toy, au giron de laquelle Scribonia-

(*a*) Plin. epist. 16, l. 3. — C.
(*b*) *Id. ibid.*

nus feut tué! et tu vis encores! » Ces paroles, avecques plusieurs aultres signes, feirent sentir à ses parents qu'elle estoit pour se desfaire elle mesme, impatiente de supporter la fortune de son mary. Et Thrasea, son gendre, la suppliant sur ce propos de ne se vouloir perdre, et luy disant ainsi : « Quoi (*a*)! si ie courois pareille fortune à celle de Cecina, vouldriez vous que ma femme, vostre fille, en feist de mesme? » « Comment doncques? si ie le vouldrois! respondit elle : ouy, ouy, je le vouldrois, si elle avoit vescu aussi long temps et d'aussi bon accord avecques toy, que i'ay faict avecques mon mary. » Ces responses augmentoient le soing qu'on avoit d'elle, et faisoient qu'on regardoit de plus prez à ses deportements. Un iour, aprez avoir dict à ceulx qui la gardoient, « Vous avez beau faire (*b*), vous me pouvez bien faire plus mal mourir, mais de me garder de mourir, vous ne sçauriez, » s'eslançant furieusement d'une chaire où elle estoit assise, elle s'alla de toute sa force chocquer le teste contre la paroy voisine; duquel coup estant cheute de son long esvanouïe, et fort blecee, aprez qu'on l'eut à toute peine faicte revenir : « Ie vous disois bien, dict elle, que si vous me refusiez quelque façon

(*a*) Plin. epist. 16, l. 3. — C.
(*b*) *Id. ibid.*

aysee de me tuer, i'en choisirois quelque aultre, pour malaysée qu'elle feust. » La fin d'une si admirable vertu feut telle : son mary Pætus n'ayant pas le cœur assez ferme de soy mesme pour se donner la mort, à laquelle la cruauté de l'empereur le rengeoit; un iour, entre aultres, aprez avoir premierement employé les discours et enhortements propres au conseil qu'elle luy donnoit à ce faire, elle print le poignard que son mary portoit, et le tenant nud en sa main, pour la conclusion de son exhortation, « Fais ainsi, Pætus, » luy dict elle; et en mesme instant (*a*), s'en estant donné un coup mortel dans l'estomach, et puis l'arrachant de sa playe, elle le luy presenta, finissant quant et quant sa vie avecques cette noble, genereuse et immortelle parole, *Pæte, non dolet.* Elle n'eut loisir que de dire ces trois paroles d'une si belle substance; « Tien, Pætus, il ne m'a point faict mal : »

Casta suo gladium cùm traderet Arria Pæto,
Quem de visceribus traxerat ipsa suis:
Si qua fides, vulnus quod feci non dolet, inquit;
Sed quod tu facies, id mihi, Pæte, dolet: (1)

(*a*) Plin. epist. 16, l. 3. — C.

(1) Lorsque la chaste Arria présentait à son cher Pætus le poignard qu'elle venait de tirer de ses entrailles : Pætus, lui dit-elle, crois-en mon amour; le coup que je viens de

il est bien plus vif en son naturel, et d'un sens plus riche : car et la playe et la mort de son mary, et les siennes, tant s'en fault qu'elles luy poisassent, qu'elle en avoit esté la conseillere et promotrice; mais ayant faict cette haulte et courageuse entreprinse pour la seule commodité de son mary, elle ne regarde qu'à luy encores, au dernier traict de sa vie, et à luy oster la crainte de la suyvre en mourant. Pætus se frappa tout soubdain de ce mesme glaive : honteux, à mon advis, d'avoir eu besoing d'un si cher et precieux enseignement.

Pompeia Paulina, ieune et tresnoble dame romaine, avoit espousé Seneque en son extreme vieillesse. Neron, son beau disciple, envoya ses satellites vers luy pour luy denoncer l'ordonnance de sa mort; ce qui se faisoit en cette maniere : Quand les empereurs romains de ce temps avoient condamné quelque homme de qualité, ils luy mandoient par leurs officiers de choisir quelque mort à sa poste, et de la prendre dans tel ou tel delay qu'ils luy faisoient prescrire selon la trempe de leur cholere, tantost plus pressé, tantost plus long, luy donnant terme pour disposer pendant ce temps là de ses affaires, et quelquesfois luy ostant le moyen de

donner ne me fait point de mal : je ne souffre que de celui que tu veux te donner. Mart. l. 1, epigr. 14.

ce faire, par la briefveté du temps : et, si le condamné estrivoit (*a*) à leur ordonnance, ils menoient des gents propres à l'executer, ou luy coupant les veines des bras et des iambes, ou luy faisant avaller du poison par force; mais les personnes d'honneur n'attendoient pas cette necessité, et se servoient de leurs propres medecins et chirurgiens à cet effect. Seneque (*b*) ouït leur charge, d'un visage paisible et asseuré, et aprez, demanda du papier pour faire son testament : ce qui luy ayant esté refusé par le capitaine, il se tourna vers ses amis : « Puisque ie ne puis, leur dict il, vous laisser aultre chose en recognoissance de ce que ie vous doibs, ie vous laisse au moins ce que i'ay de plus beau, à sçavoir l'image de mes mœurs et de ma vie, laquelle ie vous prie conserver en vostre memoire; à fin qu'en ce faisant, vous acqueriez la gloire de sinceres et veritables amis : » et quant et quant, appaisant tantost l'aigreur de la douleur qu'il leur voyoit souffrir, par doulces paroles, tantost roidissant sa voix, pour les en tancer : « Où sont, disoit il (*c*), ces beaux preceptes de la philosophie? que sont devenues les provisions que par tant d'annees nous avons faictes contre les

(*a*) *Résistait.* — É. J.

(*b*) Tacite, *Annal.* l. 15, c. 61 et 62. — C.

(*c*) *Id. ibid.* c. 62. — C.

accidents de la fortune? La cruauté de Neron nous estoit elle incogneue? Que pouvions nous attendre de celuy qui avoit tué sa mere et son frere, sinon qu'il feist encores mourir son gouverneur qui l'a nourri et eslevé? » Aprez avoir dict ces paroles en commun, il se destourne à sa femme, et, l'embrassant estroictement, comme par la poisanteur de la douleur elle defailloit de cœur et de forces, la pria de porter un peu plus patiemment cet accident, pour l'amour de luy; luy dict que l'heure estoit venue où il avoit à montrer, non plus par discours et par disputes, mais par effect, le fruict qu'il avoit tiré de ses estudes; et que sans doubte il embrassoit la mort, non seulement sans douleur, mais avecques alaigresse : « Parquoy, m'amie, aioutoit il, ne la deshonore par tes larmes, à fin qu'il ne semble que tu t'aimes plus que ma reputation : appaise ta douleur, et te console en la cognoissance que tu as eu de moy et de mes actions, conduisant le reste de ta vie par les honnestes occupations ausquelles tu es addonnee. » A quoy Paulina, ayant un peu reprins ses esprits, et reschauffé la magnanimité de son courage, par une tresnoble affection : « Non, Seneca, respondit elle, ie ne suis pas pour vous laisser sans ma compaignie en telle necessité; ie ne veulx pas que vous pensiez que les vertueux exemples de vostre vie ne m'ayent en-

cores apprins à sçavoir bien mourir : et quand le pourrois ie ny mieulx, ny plus honnestement, ny plus à mon gré, qu'avecques vous? ainsi faictes estat que ie m'en voys (*a*) quand et vous. » Lors Seneque, prenant en bonne part une si belle et glorieuse deliberation de sa femme, et pour se delivrer aussi de la crainte de la laisser aprez sa mort à la mercy et cruauté de ses ennemis « Iç t'avois (*b*), Paulina, dict il, conseillé ce qui servoit à conduire plus heureusement ta vie : tu aimes donc mieulx l'honneur de la mort; vrayement ie ne te l'envierai point : la constance et la resolution soyent pareilles à nostre commune fin; mais la beauté et la gloire soit plus grande de ta part. » Cela faict, on leur coupa en mesme temps les veines des bras : mais parce que celles de Seneque, resserrees tant par la vieillesse que par son abstinence, donnoient au sang le cours trop long et trop lasche, il commanda qu'on luy coupast encores les veines des cuisses; et, de peur que le torment qu'il en souffroit n'attendrist le cœur de sa femme, et pour se delivrer aussi soy mesme de l'affliction qu'il portoit de la veoir en si piteux estat, aprez avoir tresamoureusement prins congé

(*a*) *Vais.* — Amyot, contemporain de Montaigne, écrit aussi *voys*, ou *vois*, pour *vais*. Cette différence dans la manière d'écrire ne changeait rien dans la prononciation. — C.

(*b*) Tacite, *Annal.* l. 15, c. 63. — C.

d'elle, il la pria de permettre qu'on l'emportast en la chambre voisine, comme on feit. Mais toutes ces incisions (*a*) estant encores insuffisantes pour le faire mourir, il commande à Statius Anneus, son medecin, de luy donner un bruvage de poison, qui n'eut gueres non plus d'effect; car, par la foiblesse et froideur des membres, elle (*b*) ne peut arriver iusques au cœur. Par ainsin on luy feit en oultre apprester un baing fort chauld; et lors, sentant sa fin prochaine, autant qu'il eut d'haleine il continua des discours tresexcellents sur le subiect de l'estat où il se trouvoit, que ses secretaires recueillirent tant qu'ils peurent ouïr sa voix; et demeurerent ses paroles dernieres, long temps depuis, en credit et honneur ez mains des hommes (ce nous est une bien fascheuse perte qu'elles ne soient venues iusques à nous). Comme il sentit les derniers traits de la mort, prenant de l'eau du baing toute sanglante, il en arrousa sa teste, en disant : « Ie voue cette eau à Iupiter le liberateur (*c*). » Neron, adverti de tout cecy, craignant que la mort de Paulina,

(*a*) Tacite, *Annal.* l. 15, c. 64. — C.

(*b*) *La poison*, car c'est ainsi qu'on parlait du temps de Montaigne. Nous disons aujourd'hui, *le poison*; et c'est comme on a mis dans les dernières éditions. — C.

(*c*) *Libare se liquorem illum* Jovi Liberatori. Tacit. *Annal.* l. 15, c. 64. — C.

qui estoit des mieulx apparentes dames romaines, et envers laquelle il n'avoit nulles particulieres inimitiez, luy veinst à reproche, renvoya en toute diligence luy faire r'attacher ses playes: ce que ses gents (*a*) d'elle feirent sans son sceu, estant desia demy morte, et sans aulcun sentiment. Et ce que, contre son desseing, elle vesquit depuis, ce feut treshonnorablement et comme il appartenoit à sa vertu, montrant (*b*), par la couleur blesme de son visage, combien elle avoit escoulé de vie par ses bleceures.

Voylà mes trois contes tresveritables, que ie treuve aussi plaisants et tragiques que ceulx que nous forgeons à nostre poste pour donner plaisir au commun; et m'estonne que ceulx qui s'addonnent à cela, ne s'advisent de choisir plustost dix mille tresbelles histoires qui se rencontrent dans les livres où ils auroient moins de peine, et apporteroient plus de plaisir et proufit: et qui en vouldroit bastir un corps entier et s'entretenant, il ne fauldroit qu'il fournist du sien que la liaison, comme la souldure d'un aultre metal; et pourroit entasser par ce moyen force veritables evenements de toutes sortes, les disposant et diversifiant selon que la beauté de l'ouvrage le requerroit, à peu

(*a*) Tacite, *Annal.* l. 15, c. 64. — C. L
(*b*) *Id. ibid.*

prez comme Ovide a cousu et rapiecé sa Metamorphose, de ce grand nombre de fables diverses.

En ce dernier couple, cela est encores digne d'estre consideré, Que Paulina offre volontiers à quiter la vie pour l'amour de son mary, et Que son mary avoit aultrefois quité aussi la mort pour l'amour d'elle. Il n'y a pas pour nous grand contrepoids en cet eschange : mais, selon son humeur stoïque, ie crois qu'il pensoit avoir autant faict pour elle, d'alonger sa vie en sa faveur, comme s'il feust mort pour elle. En l'une des lettres qu'il escript à Lucilius (*a*) aprez qu'il luy a fait entendre comme, la fiebvre l'ayant prins à Rome, il monta soubdain en coche pour s'en aller à une sienne maison aux champs contre l'opinion de sa femme qui le vouloit arrester; et qu'il luy avoit respondu, que la fiebvre qu'il avoit, ce n'estoit pas fiebvre du corps, mais du lieu; il suyt ainsin : « Elle me laissa aller, me recommendant fort ma santé. Or, moy qui sçais que ie loge sa vie en la mienne, ie commence de pourveoir à moy, pour pourveoir à elle : le privilege que ma vieillesse m'avoit donné me rendant plus ferme et plus resolu à plusieurs choses, ie le perds (*b*) quand il me souvient qu'en cette

(*a*) Epist. 104. — C.
(*b*) *Ibid.*

vieille vie il y en a une ieune à qui ie prouſite. Puisque ie ne la puis renger à m'aimer plus courageusement, elle me renge à m'aimer moy mesme plus curieusement : car il fault prester quelque chose aux honnestes affections : et, par fois, encores que les occasions nous pressent au contraire, il fault r'appeler la vie, voire avecques torment ; il fault arrester l'ame entre les dents, puisque la loy de vivre aux gents de bien, ce n'est pas autant qu'il leur plaist, mais autant qu'ils doibvent. Celuy qui n'estime pas tant sa femme ou un sien amy, que d'en alonger sa vie, et qui s'opiniastre à mourir, il est trop delicat et trop mol : il fault que l'ame se commande cela, quand l'utilité des nostres le requiert ; il fault par fois nous prester à nos amis, et quand nous vouldrions mourir pour nous, interrompre nostre desseing pour eulx. C'est tesmoignage de grandeur de courage, de retourner en la vie pour la consideration d'auſtruy, comme plusieurs excellents personnages ont faict ; et est un traict de bonté singuliere, de conserver la vieillesse (de laquelle la commodité plus grande, c'est la nonchalance de sa duree et un plus courageux et desdaigneux usage de la vie), si on sent que cet office soit doulx, agréable, et proufitable à quelqu'un bien affectionné. Et en receoit on une tresplaisante recompense ; car, qu'est il plus doulx, que d'estre si cher à sa femme, qu'en sa consi-

deration on en devienne plus cher à soy mesme? Ainsi ma Pauline m'a chargé, non seulement sa crainte, mais encores la mienne : ce ne m'a pas esté assez de considerer combien resoluement ie pourrois mourir, mais i'ay aussi consideré combien irresoluement elle le pourroit souffrir. Ie me suis contrainct à vivre, et c'est quelquefois magnanimité que vivre. » Voylà ses mots, excellents comme est son usage.

CHAPITRE XXXVI.

DES PLUS EXCELLENTS HOMMES.

Sommaire. Il a existé trois hommes qui, selon Montaigne, sont *excellents au dessus tous les autres :* 1° Homère, c'est le prince, le modèle de tous les poètes. Estime que l'on en a fait dans tous les temps; 2° Alexandre-le-Grand. Ses belles actions pendant une vie si courte. Il est préférable à César; 3° Épaminondas. Les Grecs le nommèrent unanimement *le premier homme d'entre eux.* Ses vertus; sa bonté et son humanité. Il l'emporte sur Alexandre et César.

Exemples : Homère; Aristote; Varron; Virgile; Cléomènes; Plutarque; Alcibiades; Xénophanes et Hiéron; Mahomet II. — Alexandre; Menander; le médecin d'Éphestion; Clytus; les Mahométans;

César. — Épaminondas; Alexandre et César; les Grecs; Socrate; Scipion Emilien; Alcibiade; Pélopidas; les Béotiens et les Lacédémoniens.

Si on me demandoit le chois de touts les hommes qui sont venus à ma cognoissance, il me semble en trouver trois excellents au dessus de touts les aultres.

L'un Homère, non pas qu'Aristote ou Varro, pour exemple, ne feussent à l'adventure aussi sçavants que luy; ny possible encores qu'en son art mesme Virgile ne luy soit comparable : ie le laisse à iuger à ceulx qui les cognoissent touts deux. Moy, qui n'en cognois que l'un, puis seulement dire cela, selon ma portee, que ie ne crois pas que les Muses mesmes allassent au delà du Romain :

Tale facit carmen doctâ testudine, quale
Cynthius impositis temperat articulis : (1)

toutesfois en ce iugement, encores ne fauldroit il pas oublier que c'est principalement d'Homere que Virgile tient sa suffisance; que c'est son guide et maistre d'eschole; et qu'un seul traict de l'Iliade a fourny de corps et de matiere à cette grande et divine Æneïde. Ce n'est pas

(1) Il chante, sur sa docte lyre, des vers aussi doux que ceux que module Apollon. PROPERT. eleg. 34, l. 2, v. 79.

ainsi que ie compte : i'y mesle plusieurs aultres circonstances qui me rendent ce personnage admirable, quasi au dessus de l'humaine condition; et, à la verité, ie m'estonne souvent que luy, qui a produict et mis en credit au monde plusieurs deïtez par son auctorité, n'a gaigné reng de dieu luy mesme. Estant aveugle, indigent; estant avant que les sciences feussent redigees en regle et observations certaines, il les a tant cogneues, que touts ceulx qui se sont meslez depuis d'establir des polices, de conduire guerres, et d'escrire ou de la religion ou de la philosophie, en quelque secte que ce soit, ou des arts, se sont servis de luy, comme d'un maistre tresparfaict en la cognoissance de toutes choses, et de ses livres comme d'une pepiniere de toute espece de suffisance :

Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius ac melius Chrysippo ac Crantore dicit : (1)

et comme dict l'aultre,

A quo, ceu fonte perenni,
Vatum Pieriis labra rigantur aquis; (2)

(1) Il nous dit bien mieux que Crantor et Chrysippe ce qui est honnête et ce qui ne l'est point, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter. Hor. epist. 2, l. 1, v. 3.

(2) Source intarissable, où les poètes viennent s'enivrer des eaux de l'Hélicon. Ovid. *Amor.* eleg. 9, l. 3, v. 25.

.et l'aultre,

Adde Heliconiadum comites, quorum unus Homerus
Sceptra potitus; (1)

et l'aultre,

Cuiusque ex ore profuso
Omnis posteritas latices in carmina duxit,
Amnemque in tenues ausa est deducere rivos,
Unius fœcunda bonis. (2)

C'est contre l'ordre de nature qu'il a faict la plus excellente production qui puisse estre; car la naissance ordinaire des choses, elle est imparfaicte; elles s'augmentent, se fortifient par l'accroissance: l'enfance de la poësie, et de plusieurs aultres sciences, il l'a rendue meure, parfaicte et accomplie. A cette cause le peult on nommer le premier et dernier des poëtes, suyvant ce beau tesmoignage que l'antiquité nous a laissé de luy (a), « que n'ayant eu nul qu'il peust imiter

(1) Ajoutez-y les compagnons des Muses, parmi lesquels Homère tient le sceptre de la poésie. LUCRET. l. 3, v. 1050.

(2) Source abondante, dont tous les poëtes ont répandu les trésors dans leurs vers; fleuve immense, partagé en mille petits ruisseaux : seul, il les a tous fécondés. MANIL. *Astron.* l. 2, v. 8.

(a) *In quo (Homero) hoc maximum est, quòd neque antè illum, quem ille imitaretur; neque post illum, qui eum imitari posset, inventus est.* VELLEI PATERCULI *Hist.* l. 1, c. 5. — C.

avant luy, il n'a eu nul aprez luy qui le peust imiter. » Ses paroles, selon Aristote (*a*), sont les seules paroles qui ayent mouvement et action : et ce sont les seuls mots substanciels. Alexandre le grand, ayant rencontré, parmy les despouilles de Darius (*b*), un riche coffret, ordonna qu'on le luy reservast pour y loger son Homere : disant (*c*) « que c'estoit le meilleur et plus fidele conseiller qu'il eust en ses affaires militaires. » Pour cette mesme raison, disoit Cleomenes, fils d'Anaxandridas (*d*), que « c'estoit le poëte des Lacedemoniens, parce qu'il estoit tresbon maistre de la discipline guerriere. Cette louange singuliere et particuliere luy est aussi demeuree, au iugement de Plutarque (*e*), « que c'est le seul aucteur du monde qui n'a iamais saoulé ne dégouté les hommes se montrant aux lecteurs touiours tout aultre, et fleurissant touiours en nouvelle grace. Ce follastre d'Alcibiades (*f*), ayant demandé à un qui faisoit profession des lettres, un livre d'Homere, luy donna un soufflet, parce qu'il n'en avoit point : comme qui trouveroit un de nos prebstres sans bréviaire.

(*a*) *Poëtique d'Aristote*, c. 24. — C.
(*b*) Pline, l. 7, c. 29. — C.
(*c*) Plutarque, *Vie d'Alexandre*, c. 2. — C.
(*d*) Id. *Dits notables des Lacédémoniens*. — C.
(*e*) Id. Dans son traité, *Du trop parler*, c. 5. — C.
(*f*) Id. *Vie d'Alcibiade*, c. 3. — C.

Xenophanes se plaignoit un iour à Hieron, tyran de Syracuse, de ce qu'il estoit si pauvre qu'il n'avoit de quoy nourrir deux serviteurs : « Et quoy, luy respondit il (*a*), Homere, qui estoit beaucoup plus pauvre que toy, en nourrit bien plus de dix mille, tout mort qu'il est. » Que n'estoit ce dire, à Paneatius (*b*), quand il nommoit Platon « l'Homere des philosophes ? » Oultre cela, quelle gloire se peult comparer à la sienne? il n'est rien qui vive en la bouche des hommes, comme son nom et ses ouvrages; rien si cogneu et si receu que Troye, Helene et ses guerres qui ne feurent à l'adventure iamais: nos enfants s'appellent encores des noms qu'il forgea il a plus de trois mille ans; qui ne cognoist Hector et Achille? Non seulement aulcunes races particulieres, mais la plus part des nations cherchent origine en ses inventions. Mahumet second de ce nom, empereur des Turcs, escrivant à nostre pape Pie second; « Ie m'estonne, dict il, comment les Italiens se bandent contre moy, attendu que nous avons nostre origine commune des Troyens, et que i'ay comme eulx interest de venger le sang d'Hector sur les Grecs, lesquels ils vont favorisant contre moy. » N'est ce pas une noble farce,

(*a*) Plutarque, *Dits notables des Rois*, au mot *Hieron*. — C.
(*b*) Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 32. — C.

de laquelle les roys, les choses publicques et les empereurs vont iouant leur personnage tant de siecles, et à laquelle tout ce grand univers sert de theatre. Sept villes grecques entrerent en debat du lieu de sa naissance : tant son obscurité mesme luy apporta d'honneur !

Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athenæ. (1)

L'aultre, Alexandre le grand : car, Qui considerera l'aage qu'il commencea ses entreprinses; le peu de moyen avecques lequel il feit un si glorieux desseing; l'auctorité qu'il gaigna en cette sienne enfance, parmy les plus grands et experimentez capitaines du monde desquels il estoit suyvi; la faveur extraordinaire de quoy fortune embrassa et favorisa tant de siens exploicts hasardeux, et à peu que ie ne die temeraires;

Impellens quicquid sibi summa petenti
Obstaret, gaudensque viam fecisse ruinâ; (2)

cette grandeur, d'avoir, à l'aage de trente trois ans, passé victorieux toute la terre habitable, et, en une demie vie, avoir attainct tout l'ef-

(1) Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos, Athènes. Aulu-Gelle, l. 3, c. 11.

(2) Abattant tout ce qui s'opposait à sa grandeur, il aimait s'ouvrir un chemin à travers les ruines. Lucan. l. 1, v. 149.

fort de l'humaine nature, si que vous ne pouvez imaginer sa duree legitime, et la continuation de son accroissance en vertu et en fortune iusques à un iuste terme d'aage, que vous n'imaginiez quelque chose au dessus de l'homme; d'avoir faict naistre de ses soldats tant de branches royales, laissant aprez sa mort le monde en partage à quatre successeurs, simples capitaines de son armee, desquels les descendants ont depuis si long temps duré, maintenants cette grande possession; tant d'excellentes vertus qui estoient en luy, iustice, temperance, liberalité, foy en ses paroles, amour envers les siens, humanité envers les vaincus, car ses mœurs semblent, à la verité, n'avoir aulcun iuste reproche, ouy bien aulcunes de ses actions particulieres, rares et extraordinaires; mais il est impossible de conduire de si grands mouvements avecques les regles de la iustice, telles gents veulent estre iugez en gros par la maistresse fin de leurs actions : la ruyne de Thebes (*a*) et de Persepolis, le meurtre de Menander, et du medecin d'Ephestion (*b*), de tant de prisonniers persiens à un coup, d'une troupe de soldats indiens (*c*),

(*a*) Plutarque, *Vie d'Alexandre*, c. 18. — C.

(*b*) Quinte-Curce, liv. 10, §. 4; et Plutarque, *Vie d'Alexandre*, c. 22. — C.

(*c*) Plutarque, *Vie d'Alexandre*, c. 18. — C.

non sans interest de sa parole; des Cosseïens (*a*), iusques aux petits enfants, sont saillies un peu mal excusables; car, quant à Clytus, la faulte en feut amendee oultre son poids, et tesmoigne cette action, autant que toute aultre, la debonnaireté de sa complexion excellemment formee à la bonté, et a esté ingenieusement dict de luy, « qu'il avoit de la nature ses vertus, de la fortune ses vices (*b*) : » quant à ce qu'il estoit un peu vanteur, un peu trop impatient d'ouïr mesdire de soy, et quant à ses mangeoires, armes et mors qu'il feit semer aux Indes, toutes ces choses me semblent pouvoir estre condonnees à son aage et à l'estrange prosperité de sa fortune : Qui considerera quand et quand tant de vertus militaires, diligence, pourvoyance, patience, discipline, subtilité, magnapimité, resolution, bonheur, en quoy, quand l'auctorité d'Hannibal ne nous l'auroit apprins, il a esté le premier des hommes; les rares beautez et conditions de sa personne, iusques au miracle; ce port, et ce venerable maintien, soubs un visage si ieune, vermeil et flamboyant;

Qualis, ubi Oceani perfusus Lucifer undâ,
Quem Venus antè alios astrorum diligit ignes,
Extulit os sacrum cœlo, tenebrasque resolvit; (1)

(*a*) Plutarque, *Vie d'Alexandre*, c. 22. — C.
(*b*) Quinte-Curce, l. 10, §. 5. — C.
(1) Tel brille l'astre du matin, cet astre que Vénus chérit

l'excellence de son sçavoir et capacité; la duree et grandeur de sa gloire, pure, nette, exempte de tache et d'envie; et qu'encores, long temps aprez sa mort, ce feut une religieuse croyance d'estimer que ses medailles portassent bonheur à ceulx qui les avoient sur eulx; et que plus de rois et de princes ont escript ses gestes, qu'aultres historiens n'ont escript les gestes d'aultre roy ou prince que ce soit; et qu'encores à present les Mahumetans, qui mesprisent toutes aultres histoires, receoivent et honorent la sienne seule, par special privilege : Il confessera, tout cela mis ensemble, que i'ay eu raison de le preferer à Cesar mesme, qui seul m'a peu mettre en doubte du chois; et il ne peult se nier qu'il n'y ayt plus du sien en ses exploicts, plus de la fortune en ceulx d'Alexandre. Ils ont eu plusieurs choses eguales; et Cesar, à l'adventure, aulcunes plus grandes : ce feurent deux feux, ou deux torrents, à ravager le monde par divers endroicts :

Et velut immissi diversis partibus ignes
Arentem in sylvam et virgulta sonantia lauro;
Aut ubi decursu rapido de montibus altis
Dant sonitum spumosi amnes, et in æquora currunt,
Quisque suum populatus iter : (1)

---

entre tous les feux de l'Olympe, lorsque, baigné dans les eaux de l'Océan, il s'élève dans les cieux éclatant de lumière, et dissipe les ténèbres de la nuit. *Énéide*, l. 8, v. 589.

(1) Pareils à des feux allumés, aux deux extrémités d'une

mais quand l'ambition de Cesar auroit de soy plus de moderation, elle a tant de malheur ayant rencontré ce vilain subiect de la ruyne de son païs et de l'empirement universel du monde, que, toutes pieces ramassees et mises en la balance, ie ne puis que ie ne penche du costé d'Alexandre.

Le tiers, et le plus excellent, à mon gré, c'est Epaminondas. De gloire, il n'en a pas à beaucoup prez tant que d'aultres (aussi n'est ce pas une piece de la substance de la chose). De resolution et de vaillance, non pas de celle qui est aiguisee par ambition, mais de celle que la sapience et la raison peuvent planter en une ame bien reglee, il en avoit tout ce qui s'en peult imaginer : de preuves de cette sienne vertu, il en a faict autant, à mon advis, qu'Alexandre mesme, et que Cesar; car encores que ses exploicts de guerre ne soyent ny si frequents, ny si enflez, ils ne laissent pas pourtant, à les bien considerer et toutes leurs circonstances, d'estre aussi poisants et roides, et portants autant de tesmoignage de hardiesse et de suffisance militaire. Les Grecs luy ont faict cet honneur, sans

forêt remplie de broussailles bruyantes, de lauriers secs et pétillants; pareils à deux torrents, qui tombent avec fracas du haut des montagnes, et courent, tout écumants, se précipiter dans la mer, après avoir tout ravagé sur leur passage. *Énéide*, l. 12, v. 521.

contredict, de le nommer le premier homme d'entre eulx : mais estre le premier de la Grece, c'est facilement estre le prime (*a*) du monde. Quant à son sçavoir et suffisance, ce iugement ancien nous en est resté (*b*), « que iamais homme ne sceut tant, et ne parla si peu que luy, » car il estoit pythagorique de secte; et ce qu'il parla, nul ne parla iamais mieulx : excellent orateur et trespersuasif. Mais quant à ses mœurs et conscience, il a de bien loing surpassé touts ceulx qui se sont iamais meslez de manier affaires; car en cette partie, qui doibt estre principalement consideree, qui seule marque veritablement quels nous sommes, et laquelle ie contrepoise seule à toutes les aultres ensemble, il ne cede à aulcun philosophe, non pas à Socrates mesmes : en cettuy ci l'innocence est une qualité propre, maistresse, constante, uniforme, incorruptible, au parangon (*c*) de laquelle elle paroist, en Alexandre, subalterne, incertaine, bigarree, molle et fortuite.

L'antiquité iugea, qu'à esplucher par le menu touts les aultres grands capitaines, il se treuve en chascun quelque speciale qualité qui le rend

(*a*) On *premier*, comme on a mis dans les dernières éditions. *Primes*, c'est *premiers*, dit Borel dans son *Trésor d'Antiquités gauloises*. — C.

(*b*) PLUTARQUE, *De l'esprit familier de Socrate*, c. 23. — C.

(*c*) *En comparaison*. — E. J.

illustre : en cettuy cy seul, c'est une vertu et suffisance pleine par tout et pareille, qui, en touts les offices de la vie humaine, ne laisse rien à desirer de soy, soit en occupation publicque ou privee, ou paisible, ou guerriere, soit à vivre, soit à mourir grandement et glorieusement : ie ne cognois nulle ny forme, ny fortune d'homme que ie regarde avecques tant d'honneur et d'amour. Il est bien vray que son obstination à la pauvreté, ie la treuve aulcunement scrupuleuse, comme elle est peincte par ses meilleurs amis : et cette seule action, haulte pourtant et tresdigne d'admiration, ie la sens un peu aigrette, pour, par souhait mesme, en la forme qu'elle estoit en luy, m'en desirer l'imitation.

Le seul Scipion Emylien, qui luy donneroit une fin aussi fiere et magnifique, et la cognoissance des sciences autant profonde et universelle, se pourroit mettre à l'encontre à l'aultre plat de la balance. Oh, quel desplaisir le temps m'a faict d'oster de nos yeulx, à poinct nommé, des premieres, la couple de vies, iustement la plus noble qui feust en Plutarque, de ces deux personnages, par le commun consentement du monde, l'un le premier des Grecs, l'aultre des Romains! Quelle matiere! quel œuvrier!

Pour un homme non sainct, mais que nous disons galant homme, qu'ils nomment, de

mœurs civiles et communes, d'une haulteur moderee ; la plus riche vie, que ie sache, à estre vescue entre les vivants, comme on dict, et estoffee de plus de riches parties et desirables, c'est, tout consideré, celle d'Alcibiades, à mon gré.

Mais quant à Epaminondas, pour exemple d'une excessifve bonté, ie veulx adiouster icy aulcunes de ses opinions : Le plus doulx contentement qu'il eut en toute sa vie, il tesmoigna (*a*) que c'estoit le plaisir qu'il avoit donné à son pere et à sa mere de sa victoire de Leuctres ; il couche de beaucoup, preferant leur plaisir au sien si iuste et si plein d'une tant glorieuse action : Il ne pensoit pas (*b*) « qu'il feust loisible, pour recouvrer mesme la liberté de son païs, de tuer un homme sans cognoissance de cause ; » voylà pourquoy il feut si froid à l'entreprinse de Pelopidas, son compaignon, pour la delivrance de Thebes : Il tenoit aussi (*c*), « qu'en une bataille il falloit fuïr la rencontre d'un amy qui feust au party contraire, et l'espargner : » Et son humanité à l'endroict des ennemis mesmes, l'ayant mis en souspeçon envers

(*a*) Plutarque, dans la *Vie de Coriolan*, c. 2 ; et dans le traité où il entreprend de prouver, *Qu'on ne saurait vivre joyeusement selon la doctrine d'Épicure*, c. 13. — C.

(*b*) Plutarque, *De l'esprit familier de Socrate*, c. 4. — C.

(*c*) *Id. ibid.* c. 17. — C.

les Bœotiens, de ce qu'aprez avoir miraculeusement forcé les Lacedemoniens de luy ouvrir le pas, qu'ils avoient entreprins de garder à l'entree de la Moree, prez de Corinthe, il s'estoit contenté de leur avoir passé sur le ventre, sans les poursuyvre à toute oultrance, il feut deposé de l'estat de capitaine general, treshonorablement, pour une telle cause, et pour la honte que ce leur feut d'avoir, par necessité, à le remonter tantost aprez en son degré, et recognoistre combien despendoit de luy leur gloire et leur salut; la victoire le suyvant comme son umbre par tout où il guidast. La prosperité (*a*) de son païs mourut aussi, luy mort, comme elle estoit nee par luy.

(*a*) Corn. Népos, *Vie d'Épaminondas*, à la fin.—C.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE CINQUIÈME VOLUME.

SUITE DU LIVRE SECOND.

CHAPITRE XIII. De iuger de la mort d'autruy . . . . . *Page* 1
CHAP. XIV. Comme nostre esprit s'empesche soy mesme 15
CHAP. XV. Que nostre desir s'accroist par la malaysance. 17
CHAP. XVI. De la gloire. 29
CHAP. XVII. De la presumption. 60
CHAP. XVIII. Du desmentir. 130
CHAP. XIX. De la liberté de conscience. . . . 140
CHAP. XX. Nous ne goustons rien de pur. . . 150
CHAP. XXI. Contre la faineantise. 157
CHAP. XXII. Des postes. 166
CHAP. XXIII. Des mauvais moyens employez à bonne fin. 169
CHAP. XXIV. De la grandeur romaine. 177
CHAP. XXV. De ne contrefaire le malade. . . 182
CHAP. XXVI. Des poulces. 286
CHAP. XXVII. Couardise, mere de la cruauté. 189
CHAP. XXVIII. Toutes choses ont leur saison. 210
CHAP. XXIX. De la vertu. 216
CHAP. XXX. D'un enfant monstrueux. 232

CHAP. XXXI. De la cholere. . . . . *Page* 236
CHAP. XXXII. Deffense de Seneque et de Plutarque. 252
CHAP. XXXIII. L'histoire de Spurina. 266
CHAP. XXXIV. Observation sur les moyens de faire la guerre, de Iulius Cesar. 283
CHAP. XXXV. De trois bonnes femmes. . . . 303
CHAP. XXXVI. Des plus excellents hommes. . 319

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

00101743

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 06 February, 2016